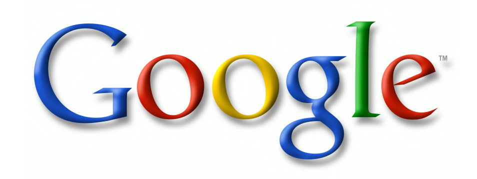
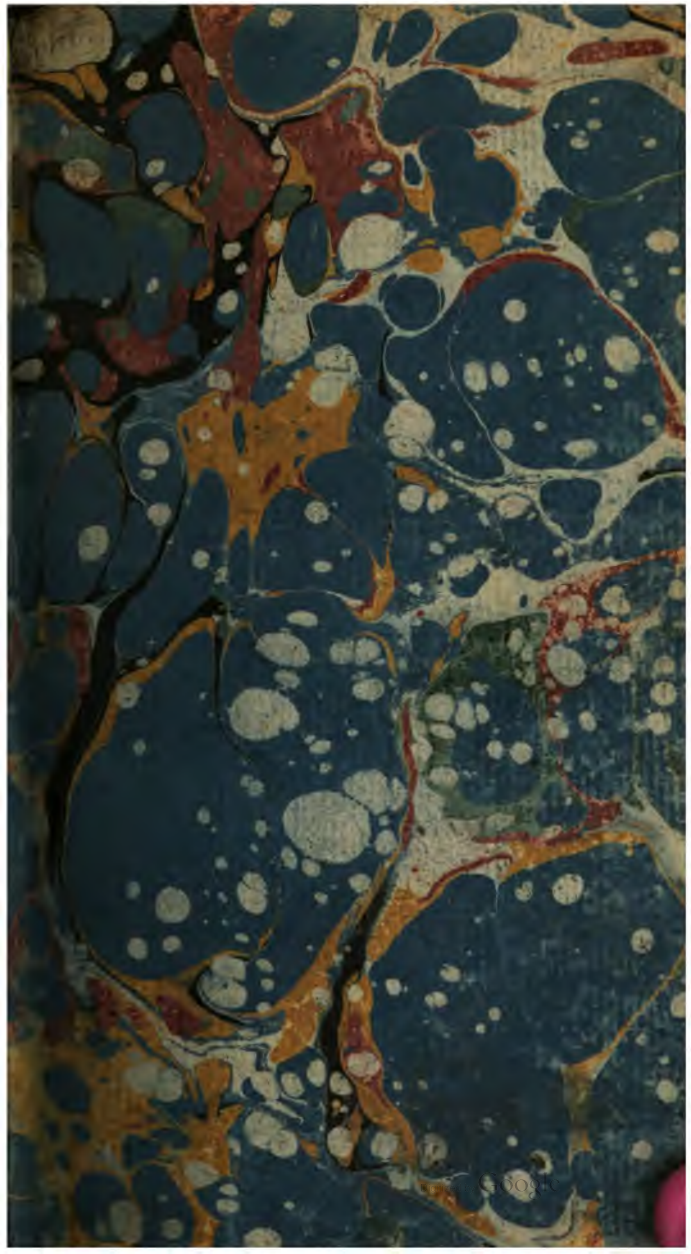





DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
TAYLOR INSTITUTION



OPUSCULES

PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES.

Se trouve à Paris,

Chez l'Editeur, P. Fr. AUBIN, rue Neuve-des-Petits-Champs, près celle de Gaillon, N. 12.

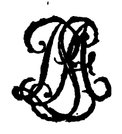
Et chez CHEVET, Cour de Rohan, entre celle du Commerce et la rue du Jardinet.

Il a été tiré quelques exemplaires de cette Edition, format in-octavo, *sur Papier-vélin.*

OPUSCULES

PHILOSOPHIQUES ET LITTÉRAIRES,

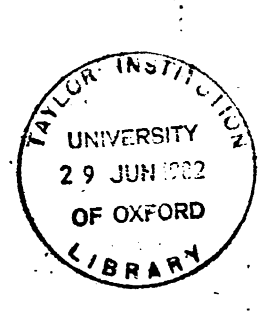
La plupart Posthumes ou inédits.



A PARIS.

DE L'IMPRIMERIE DE CHEVET.

1796.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
29 JUN 1982
OF OXFORD
LIBRARY

PIÈCES

Contenues dans ce Volume.

RÉFLEXIONS
SUR
LE BONHEUR.

VOUS ennuyez-vous quelquefois, disoit un jour Madame du Chastelet à Maupertuis? *Toujours, Madame*, répondit le Philosophe. Je le gagerois bien en lisant ses écrits; non que l'ennui s'y communique au Lecteur; car ils font beaucoup penser, et ils sont très-ornés d'imagination et d'éloquence: mais souvent le choix de ses sujets, la bizarrerie de ses expressions et celle de ses projets prouvent que sa tête ambitieuse se fatiguoit plutôt qu'elle ne s'exerçoit, qu'il haletoit après l'extraordinaire qui seul pouvoit le tirer de lui-même, et qu'enfin il n'étoit pas capable de se reposer dans la simple jouissance du vrai. Et voilà comment le caractère influe sur le génie.

La femme aimable à qui il faisoit ce singulier aveu, aspiroit aussi à la connoissance des vérités rares, et que n'atteint pas le vulgaire. Mais c'étoit le goût du vrai, et non pas l'ennui d'elle-même qui la conduisoit et l'engageoit à s'enfoncer dans ces régions âpres des hautes sciences. Elle y pénétra très-avant; elle y suivit Newton et Leibnitz; elle y marchoit avec Maupertuis lui-même; avec Koënig, célèbre dans la suite, par la dispute du *minimum d'action*, qui devint presque un événement politique; avec le P. Jacquier, minime, célèbre commentateur du livre des *Principes* de Newton. Voltaire l'y accompagnoit et

faisoit retentir ces sphères élevées des plus beaux chants peut-être qu'il ait produits ; car rien ne surpasse ses beaux vers sur la philosophie de Newton.

Graces à ce mélange de sciences et de plaisirs, le château de Cirey n'étoit pas une retraite voluptueuse et ignorée ; c'étoit une petite cour, savante et remarquée, du moins par le grand Frédéric, qui en parle quelquefois très-poliment dans ses lettres. Madame du Chastelet ne se bornoit pas à écrire des *institutions physiques* pour son fils, à disputer avec Mairan sur les *forces vives*, à disposer son *commentaire sur Newton* avec Clairaut, qui en fut l'éditeur après sa mort : elle étoit femme, pour le moins autant qu'auteur : les pompons, le jeu, le bal, la physique, l'amour partageoient ses momens. L'amour, avec Voltaire, devoit être mêlé de quelques singularités ; il en reste des souvenirs dont j'ai vu des hommes célèbres rire entre eux assez philosophiquement ; mais ce qui est gai à raconter, n'est pas toujours décent à écrire. Jetons un voile sur la misère humaine : il faut bien que l'amour soit accompagné d'un peu de folie. Madame du Chastelet, dans ses Réflexions sur le Bonheur, imprimées ici pour la première fois, fait un portrait de son amant qui annonce un sentiment sincère ; mais la sincérité n'entraîne pas la constance. Un

jeune Poëte, qui depuis, s'est élevé à la célébrité et même à la gloire littéraire, parvint à se faire substituer au Grand Homme. Madame du Chastelet mourut en 1749 des suites d'une couche. A sa mort, Voltaire qui croyoit qu'elle conservoit un portrait de lui, en miniature, caché sous le chaton d'une bague, cherchoit curieusement cette bague, avec M. du Chastelet, qu'il vouloit empêcher de l'examiner de près. La bague se trouve : il insistoit pour la prendre ; mais le mari la tenoit, et par hasard il avoit trouvé tout de suite le secret. Le portrait paroît. Voltaire, un peu embarrassé, s'approche, et voit qu'au lieu du sien c'est celui de M. de S. L.... *Croyez-moi*, dit-il à M. du Chastelet ; *ne nous vantons de ceci ni l'un ni l'autre.*

B. V.

RÉFLEXIONS

SUR

LE BONHEUR.

On croit communément qu'il est difficile d'être heureux, et l'on n'a que trop de raisons de le croire; mais il seroit plus aisé de le devenir, si chez les hommes les réflexions et le plan de conduite précédoient les actions. On est entraîné par les circonstances, et on se livre aux espérances qu'elles donnent, qui ne rendent jamais qu'à moitié ce qu'on attend. Enfin on n'apperçoit bien les moyens d'être heureux que lorsque l'âge, et les entraves qu'on s'est données y mettent des obstacles. Prévenons ces réflexions qu'on fait trop tard : ceux qui liront celles-ci, y trouveront ce que l'âge et les réflexions

de leur vie leur fourniroient trop lentement. Empêchons-les de perdre une partie du tems précieux et court que nous avons à sentir et à penser, et de passer, à calfater leurs vaisseaux, le tems qu'ils doivent employer à se procurer les plaisirs qu'ils peuvent goûter dans leur navigation.

Il faut pour être heureux, *s'être défait des préjugés; être vertueux; se bien porter; avoir des goûts et des passions; être susceptible d'illusion;* car nous devons la plupart de nos plaisirs à l'illusion, et malheureux est celui qui la perd. Loin donc de chercher à la faire disparoître par le flambeau de la raison, tâchez d'épaissir le vernis qu'elle met sur la plupart des objets; il leur est encore plus nécessaire que ne le sont à nos corps les soins et la parure.

Il faut commencer par se bien dire à soi-même, et par se bien convaincre que nous n'avons rien à faire en ce monde qu'à nous y procurer des sensations et des sentimens agréables. Les moralistes qui disent

aux humains : *Réprimez vos passions et maîtrisez vos desirs, si vous voulez être heureux*, ne connoissent pas le chemin du bonheur. On n'est heureux que par des goûts ou des passions satisfaites, parce qu'on n'est pas toujours assez heureux pour avoir des passions, et qu'au défaut des passions, il faut bien se contenter des goûts. Ce seroit donc des passions qu'il faudroit demander à Dieu, si on osoit lui demander quelque chose; et *Le Nôtre* avoit grande raison de demander au pape des tentations au lieu d'indulgences.

Mais, me dira-t-on, les passions ne font-elles pas plus de malheureux que d'heureux? Je n'ai pas la balance nécessaire pour peser en général le bien et le mal qu'elles ont fait aux hommes; mais il faut remarquer que les malheureux sont connus, parce qu'ils ont besoin des autres, qu'ils aiment à raconter leurs malheurs, qu'ils y cherchent des remèdes et du soulagement : les gens heureux, au contraire, ne cherchent rien et ne vont point avertir les autres de

leur bonheur : les malheureux sont intéressans ; les gens heureux sont inconnus.

Voilà pourquoi, lorsque deux amans sont raccommodés, lorsque leur jalousie est finie, lorsque les obstacles qui les séparoient sont surmontés, ils ne sont plus propres au théâtre ; la pièce est finie pour les spectateurs ; et la scène de Renaud et d'Armide n'intéresseroit pas autant qu'elle le fait, si le spectateur ne savoit pas que l'amour de Renaud est l'effet d'un enchantement qui doit se dissiper, et que la passion qu'Armide fait voir dans cette scène rendra son malheur plus intéressant. Ce sont les mêmes ressorts qui agissent sur notre ame pour l'émouvoir, aux représentations théâtrales, et dans les évènemens de la vie. On connoît donc bien plus l'amour par les malheurs qu'il cause que par le bonheur, souvent obscur, qu'il répand sur la vie des hommes. Mais supposons, pour un moment, que les passions fassent plus de malheureux que d'heureux, je dis qu'elles seroient encore à desirer ; parce que c'est la condition

sans laquelle on ne peut avoir de grands plaisirs ; or, ce n'est la peine de vivre que pour avoir des sentimens et des sensations agréables, et plus les sentimens agréables sont vifs, plus on est heureux. Il est donc à desirer d'être susceptible de passions ; et je le répète encore, n'en a pas qui veut : c'est à nous à les faire servir à notre bonheur, et cela dépend souvent de nous. *Quiconque a su si bien économiser son état et les circonstances où la fortune l'a placé, qu'il soit parvenu à mettre son esprit et son cœur dans une assiète tranquille, et qu'il soit susceptible de tous les sentimens, de toutes les sensations agréables que cet état peut comporter*, est assurément un excellent philosophe, et doit bien remercier la nature. Je dis *son état et les circonstances où la fortune l'a placé*, parce que je crois qu'une des choses qui contribue le plus au bonheur, c'est de se contenter de son état et de chercher plutôt à le rendre heureux qu'à en changer.

Mon but n'est pas d'écrire pour toutes

sortes de conditions et pour toutes sortes de personnes : tous les états ne sont pas susceptibles de la même espèce de bonheur. Je n'écris que pour ce qu'on appelle gens du monde ; c'est-à-dire pour ceux qui ont une fortune toute faite, plus ou moins brillante, plus ou moins opulente, mais enfin telle qu'ils peuvent rester dans leur état, sans en rougir ; et ce ne sont peut-être pas les plus aisés à rendre heureux.

Mais pour avoir des passions, pour pouvoir les satisfaire, il faut, sans doute, se bien porter ; c'est là le premier bien : or, ce bien n'est pas si indépendant de nous qu'on le pense. Comme nous sommes tous nés sains (je dis en général) et faits pour durer un certain tems, il est sûr que si nous ne détruisions pas notre tempérament par la gourmandise, par les veilles, par les excès enfin, nous vivrions tous à-peu-près ce qu'on appelle âge d'homme : j'en excepte les morts violentes, qu'on ne peut prévoir, et dont par conséquent il est inutile de s'occuper. Mais, me répondra-t-on, si votre passion est la

gourmandise, vous serez donc bien malheureux ; car si vous voulez vous bien porter, il faudra perpétuellement vous contraindre? A cela je réponds que le bonheur étant votre but en satisfaisant vos passions, rien ne doit vous écarter de ce but ; et si le mal d'estomac ou la goutte, que vous donnent les excès que vous faites à table, vous causent des douleurs plus vives que n'est le plaisir que vous trouvez à satisfaire votre gourmandise, vous calculez mal si vous préférez la jouissance de l'un à la privation de l'autre ; vous vous écartez de votre but et vous êtes malheureux par votre faute. Ne vous plaignez donc pas d'être gourmand ; car c'est une source de plaisirs continuels ; mais sachez la faire servir à votre bonheur. Cela vous sera aisé en restant chez vous, et en ne vous faisant servir que ce que vous voulez manger : ayez des tems de diète ; si vous attendez que votre estomac desire par une faim bien vraie, tout ce qui se présentera vous fera autant de plaisir que des mets plus recherchés, et auxquels vous ne songerez pas lorsque vous

ne les aurez pas devant les yeux. Cette sobriété que vous vous serez imposée rendra le plaisir plus vif. Je ne vous la recommande pas pour éteindre en vous la gourmandise, mais pour vous en préparer une jouissance plus délicieuse. A l'égard des malades, des cacochymes, que tout incommode, ils ont d'autres espèces de bonheur : avoir bien chaud, bien digérer leur poulet, aller à la garde-robe, est une jouissance pour eux : mais ce n'est pas pour eux que j'écris ; un tel bonheur, si c'en est un, est trop insipide pour s'occuper des moyens d'y parvenir. Il semble que ces sortes de personnes soient dans une sphère, dont ce qu'on appelle bonheur, jouissance, sentimens agréables, ne peut approcher ; elles sont à plaindre, mais on ne peut rien pour elles.

Quand on s'est une fois bien persuadé que sans la santé on ne peut jouir d'aucun plaisir et d'aucun bien, on se résout sans peine à faire quelques sacrifices pour la conserver. J'en suis, je puis le dire, un exem-

ple : j'ai un très-bon tempérament ; mais je ne suis point robuste. Il y a des choses qui sûrement détruiroient ma santé : tel est le vin, par exemple, et toutes sortes de liqueurs ; je me les suis interdites dès ma première jeunesse. J'ai un tempérament de feu ; je passe la matinée à me noyer de liquide ; enfin je me livre souvent à la gourmandise dont Dieu m'a douée ; mais je répare ces excès par des diètes rigoureuses, que je m'impose à la première incommodité que je sens, et qui m'ont toujours évité des maladies. Ces diètes ne me coûtent rien, parce que dans ces tems-là je reste chez moi à l'heure des repas ; mais comme la nature est assez sage pour ne pas nous donner le sentiment de la faim quand nous l'avons surchargée de nourriture, ma gourmandise n'étant point excitée par la présence des mets, je ne me refuse rien en ne mangeant point, et je rétablis ma santé sans qu'il m'en coûte de privation.

Une autre source de bonheur, c'est d'être *exempt de préjugés ;* et il ne tient qu'à nous

de nous en défaire. Nous avons tous la portion d'esprit nécessaire pour examiner les choses qu'on veut nous obliger de croire; pour savoir, par exemple, si deux et deux font quatre ou cinq : et d'ailleurs dans ce siècle on ne manque pas de secours pour s'instruire. Je sais qu'il y a d'autres préjugés que ceux de la superstition; et je crois qu'ils sont très-bons à secouer, quoiqu'il n'y en ait aucun qui influe autant sur notre bonheur et notre malheur que ceux de la superstition : qui dit *préjugé*, dit une opinion qu'on a reçue sans examen, parce qu'elle ne le soutiendroit pas. L'erreur ne peut jamais être un bien, et elle est sûrement un grand mal dans les choses d'où dépend la conduite de la vie.

Il ne faut pas confondre les préjugés avec les bienséances; les préjugés n'ont aucune vérité et ne peuvent être utiles qu'aux ames mal faites; car il y a des ames corrompues comme des corps contrefaits. Celles-là sont hors de rang, et je n'ai rien à leur dire: les bienséances ont une vérité de conven-

tion, et c'en est assez pour que toute personne bien née ne se permette jamais de s'en écarter. Il n'y a point de livre qui apprenne les bienséances, et cependant personne ne les ignore, au moins de bonne foi. Elles varient suivant les états, les âges, les circonstances; quiconque prétend au bonheur, ne doit jamais s'en écarter; mais l'exacte observation des bienséances est une vertu, et j'ai dit que pour être heureux il faut *être vertueux*.

Je sais que les prédicateurs, et même Juvénal, disent qu'il faut aimer la vertu pour elle-même, pour sa propre beauté; mais il faut tâcher d'entendre le sens de ces paroles, et l'on verra qu'elles se réduisent à ceci: Il faut être vertueux, parce qu'on ne peut être vicieux et heureux. J'entends par vertu tout ce qui peut contribuer au bonheur de la société, et par conséquent au nôtre, puisque nous sommes membres de la société.

Je dis qu'on ne peut être heureux et

vicieux, et la démonstration de cet axiome est dans le cœur de tous les hommes. Je soutiens même aux plus scélérats qu'il n'y en a aucun à qui les reproches de sa conscience, c'est-à-dire de son sentiment intérieur, le mépris qu'il sent qu'il mérite, et qu'il éprouve dès qu'on le connoît, ne tienne lieu de supplice : je n'entends pas par scélérats, les voleurs, les assassins, les empoisonneurs ; ils ne peuvent se trouver dans la classe des gens pour qui j'écris ; mais je donne ce nom aux gens faux et perfides, aux calomniateurs, aux délateurs, aux ingrats, enfin à tous ceux qui sont atteints des vices contre lesquels les lois n'ont point sévi, mais contre lesquels celles des mœurs et de la société ont porté des arrêts d'autant plus terribles qu'ils sont toujours exécutés.

Je maintiens donc qu'il n'y a personne sur la terre qui puisse sentir qu'on le méprise sans être au désespoir. Ce mépris public, cette animadversion des gens de bien, est un supplice plus cruel que tous ceux que

le Lieutenant-criminel pourroit infliger, parce qu'il dure plus long-tems et que l'espérance ne l'accompagne jamais.

Il faut donc n'être pas vicieux si l'on ne veut pas être malheureux. Mais ce n'est pas assez pour nous de n'être pas malheureux : la vie ne vaudroit pas la peine d'être supportée, si l'absence de la douleur étoit notre seul but. Le néant vaudroit mieux ; car assurément c'est l'état où l'on souffre le moins. Il faut donc tâcher d'être heureux ; il faut être bien avec soi-même, par la même raison qu'il faut être logé commodément chez soi ; et vainement espéreroit-on pouvoir jouir de cette satisfaction sans la vertu.

Aisément des mortels on éblouit les yeux ;
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des Dieux.

a dit un (*) de nos meilleurs poètes. Mais c'est l'œil vigilant de sa propre conscience qu'on ne trompe jamais : plus on se rend une justice exacte et plus on peut se rendre

(*) Voltaire, dans Sémiramis.

témoignage que l'on a rempli ses devoirs, qu'on a fait tout le bien qu'on a pu faire, qu'on est vertueux enfin, plus on goûte cette satisfaction intérieure, qu'on peut appeler la santé de l'ame. Je doute qu'il y ait un sentiment plus délicieux que celui qu'on éprouve quand on vient de faire une action vertueuse et qui mérite l'estime des honnêtes gens. Au plaisir intérieur d'une action vertueuse se joint encore le plaisir de jouir de l'estime universelle; car les fripons ne peuvent refuser leur estime à la probité; mais l'estime des honnêtes gens mérite seule qu'on la compte. Enfin je dis que pour être heureux, il faut *être susceptible d'illusion*, et cela n'a guère besoin d'être prouvé. Mais, me direz vous, vous avez dit que l'erreur est toujours nuisible; l'illusion n'est-elle pas une erreur? Non : l'illusion ne nous fait pas voir à la vérité les objets tels qu'ils sont, mais elle les fait voir tels qu'ils doivent être; pour nous donner des sentimens agréables, elle les accommode à notre nature; telles sont les illusions de l'optique; or, l'optique ne

nous trompe pas, quoiqu'elle ne nous fasse pas voir de la manière dont il faut que nous les voyons pour notre utilité. Quelle est la raison pour laquelle je ris plus que personne aux marionnettes, si ce n'est parce que je me prête plus que personne à l'illusion, et qu'au bout d'un quart-d'heure je crois que c'est Polichinelle qui parle ? Auroit-on un moment de plaisir à la comédie, si on ne se prêtoit à l'illusion qui vous fait voir des personnages morts depuis longtems et qui les fait parler en vers alexandrins ? Mais quel plaisir auroit-on à un autre spectacle où tout est illusion, si on ne savoit pas s'y prêter ? Assurément il y auroit bien à perdre, et ceux qui n'ont à l'Opéra que le plaisir de la musique et des danses, y ont un plaisir bien décharné et bien au-dessous de celui que donne l'ensemble de ce spectacle enchanteur. J'ai cité les spectacles, parce que l'illusion y est plus aisée à sentir ; elle se mêle à tous les plaisirs de notre vie, et elle en est le vernis. On ne dira que trop vrai, jusqu'à un certain point ; on ne peut se donner des illu-

sions, de même qu'on ne peut se donner des goûts et des passions; mais on peut conserver les illusions qu'on a; on peut ne pas chercher à les détruire; on peut ne pas aller derrière les coulisses voir les roues qui font les vols et les autres machines; voilà tout l'art qu'on y peut mettre, et cet art n'est ni inutile ni infructueux.

Voilà les grandes machines du bonheur, si je puis m'exprimer ainsi; mais il y a encore bien des adresses de détail qui peuvent contribuer à notre bonheur.

La première de toutes est d'être bien décidé à ce qu'on veut être et à ce qu'on veut faire, et c'est ce qui manque à presque tous les hommes. C'est pourtant la condition sans laquelle il n'y a point de bonheur. Sans elle on nage perpétuellement dans une mer d'incertitude; on détruit le matin ce qu'on a fait le soir; on passe la vie à faire des sottises, à les réparer, à s'en repentir. Ce sentiment de repentir est un des plus pénibles et des plus désagréables que notre

ame puisse éprouver; un des grands secrets est de savoir s'en garantir. Comme rien ne se ressemble dans la vie, il est presque toujours inutile de voir les fautes ; du moins l'est-il de s'amuser long-tems à les considérer et à se les reprocher : c'est nous couvrir de confusion à nos propres yeux, sans aucun profit. Il faut partir d'où l'on est; employer toute la sagacité de son esprit à réparer et à trouver les moyens de réparer; mais il ne faut point regarder au talon, et il faut toujours éloigner de son esprit le souvenir de ses fautes, quand on en a tiré dans une première vue le fruit qu'on en peut attendre. Ecarter les idées tristes et leur en substituer d'agréables, est encore un des grands ressorts du bonheur, et nous avons celui-là en notre pouvoir, du moins jusqu'à un certain point.

Je sais que dans une violente passion qui nous rend malheureux, il ne dépend pas absolument de nous de bannir les idées qui nous affligent; mais on n'est pas toujours dans ces situations violentes : toutes les ma-

ladies ne sont pas des fièvres malignes ; et les petits malheurs de détail, les situations désagréables, quoique foibles, sont bonnes à éviter. La mort, par exemple, est une idée qui nous afflige toujours ; soit que nous prévoyions la nôtre, soit que nous pensions à celle des gens que nous aimons : il faut donc éviter avec soin tout ce qui peut nous rappeler cette idée. Je suis bien opposée à Montaigne, qui se félicitoit tant de s'être tellement accoutumé à la mort, qu'il étoit sûr de la voir de près sans en être effrayé. On voit par la complaisance avec laquelle il rapporte cette victoire, qu'elle lui avoit beaucoup coûté ; et en cela, le sage Montaigne avoit mal calculé ; car assurément c'est une folie d'empoisonner par cette idée triste et humiliante une partie du peu de tems que nous avons à vivre, pour supporter, plus patiemment, un moment que les douleurs corporelles rendent toujours très-amer, malgré toute notre philosophie. D'ailleurs, qui sait si l'affoiblissement de notre esprit, causé par la maladie ou par l'âge, nous laissera recueillir le fruit de

nos réflexions ; et si nous n'en serons pas pour nos frais, comme il arrive si souvent dans la vie ? Ayons toujours dans l'esprit, quand l'idée de la mort nous revient, ce vers de Gresset :

La douleur est un siècle, et la mort un moment.

Détournons donc notre esprit de toutes les idées désagréables ; elles sont la source d'où naissent tous les maux métaphysiques ; et c'est sur-tout ceux-là qu'il est presque toujours en notre pouvoir d'éviter. La sagesse doit avoir toujours les jetons à la main ; car qui dit sage dit heureux, du moins dans mon dictionnaire. Il faut avoir des passions pour être heureux ; mais il faut les *faire* servir à notre bonheur, et il y en a auxquelles il faut défendre toute entrée dans notre ame. Je ne parle pas des passions qui sont des vices, telles que la haine, la vengeance, la colère. L'ambition, par exemple, est une passion dont je crois qu'il faut défendre son ame, si on veut être heureux ; ce n'est pas par la raison qu'elle n'a point de jouissances, car je crois que cette passion peut en fournir ; ce n'est pas parce

que l'ambition desire toujours, car c'est assurément un grand bien; mais c'est parce que de toutes les passions c'est celle qui met le plus notre bonheur dans la dépendance des autres : or, *moins notre bonheur est dans la dépendance des autres, et plus il nous est aisé d'être heureux*. Ne craignons pas de faire trop de retranchemens sur cela ; il en dépendra toujours assez. Par cette raison d'indépendance, l'amour de l'étude est de toutes les passions celle qui contribue le plus à notre bonheur. Dans l'amour de l'étude se trouve enfermée une passion dont une ame élevée n'est jamais entièrement exempte, celle de la gloire. Il n'y a même que cette manière d'en acquérir pour la moitié du monde, et c'est cette moitié justement à qui l'éducation en ôte les moyens, et en rend le goût impossible. Il est certain que l'amour de l'étude est bien moins nécessaire au bonheur des hommes qu'à celui des femmes. Les hommes ont une infinité de ressources qui manquent entièrement aux femmes. Ils ont bien d'autres moyens d'arriver à la

gloire, et il est sûr que l'ambition de rendre ses talens utiles à son pays et de servir ses concitoyens, soit par son habileté dans l'art de la guerre, ou par ses talens pour le gouvernement ou les négociations, est fort au-dessus de celle qu'on peut se proposer par l'étude. Mais les femmes sont exclues par leur état de toute espèce de gloire; et quand par hasard il s'en trouve quelqu'une née avec une ame assez élevée, il ne lui reste que l'étude pour la consoler de toutes les exclusions et de toutes les dépendances auxquelles elle se trouve condamnée par état.

L'amour de la gloire, qui est la source de tant de plaisirs pour l'ame, et de tant d'efforts en tout genre qui contribuent au bonheur, à l'instruction et à la perfection de la société, est entièrement fondé sur l'illusion. Rien n'est si aisé que de faire disparoître le fantôme après lequel courent toutes les ames élevées; mais qu'il y auroit à perdre pour elles et pour les autres! Je sais qu'il est quelque réalité dans l'amour

de la gloire, dont on peut jouir de son vivant ; mais il n'y a guères de héros, en quelque genre que ce soit, qui voulût se détacher entièrement des applaudissemens de la postérité, dont on attend même plus de justice que de ses contemporains. On ne s'avoue pas toujours le desir vague de faire parler de soi quand on ne sera plus ; mais il est toujours au fond de notre cœur. La philosophie voudroit en faire sentir la vanité ; mais le sentiment prend le dessus et ce plaisir n'est point une illusion, car il nous prouve le bien réel de jouir de notre réputation future. Si le présent étoit notre unique bien, nos plaisirs seroient plus bornés qu'ils ne le sont. Nous sommes heureux dans le moment présent, non seulement par nos jouissances actuelles, mais par nos espérances, par nos réminiscences. Le présent s'enrichit du passé et de l'avenir. Qui travailleroit pour ses enfans, pour la grandeur de sa maison, si on ne jouissoit pas de l'avenir ? Nous avons beau faire ; l'amour-propre est toujours le mobile plus ou moins caché de nos actions ; c'est le vent

qui enfle les voiles et sans lequel le vaisseau n'iroit pas.

J'ai dit que l'amour de l'étude étoit la passion la plus nécessaire à notre bonheur: c'est une ressource sûre contre les malheurs; c'est une ressource de plaisirs inépuisable, et Cicéron a bien raison de le dire: les plaisirs des sens et du cœur sont, sans doute, au-dessous de ceux de l'étude. Il n'est pas nécessaire d'étudier pour être heureux; mais il l'est peut-être de sentir en soi cette ressource et cet appui. On peut aimer l'étude et passer des années entières, peut-être toute sa vie, sans étudier; et heureux celui qui la passe ainsi! car ce ne peut être qu'à des plaisirs plus vifs qu'il sacrifie un plaisir qu'il est toujours sûr de trouver, et qu'il rendra assez vif pour le dédommager de la perte des autres.

Un des plus grands secrets du bonheur est de modérer ses desirs et d'aimer les choses qu'on possède. La nature, dont le but est toujours notre bonheur (et j'en

tends par nature, tout ce qui est sans raisonnement), la nature, dis-je, ne nous donne des desirs que conformément à notre état : nous ne desirerons naturellement que de proche en proche ; un capitaine d'infanterie desire d'être colonel, et il n'est point malheureux de ne point commander les armées, quelques talens qu'il se sente. C'est à notre bon esprit et à nos réflexions à fortifier cette sage sobriété de la nature ; il ne faut donc ne se permettre de desirer que les choses qu'on peut obtenir sans trop de soins et de travail, et c'est un point sur lequel nous pouvons beaucoup pour notre bonhenr. Aimer ce qu'on possède, savoir en jouir, savourer les avantages de son état, ne point trop porter la vue sur ceux qui nous paroissent plus heureux, s'appliquer à perfectionner le sien et à en tirer le meilleur parti possible, voilà ce qu'on doit appeller être heureux ; et je croirois faire une bonne définition, en disant que le plus heureux des hommes est celui qui desire le moins le changement de son état. Pour jouir de ce bonheur, il faut guérir

ou prévenir une maladie de notre espèce, qui s'y oppose entièrement, et qui n'est que trop commune, c'est l'inquiétude; cette disposition d'esprit s'oppose à toutes les jouissances, et par conséquent à toute espèce de bonheur. La bonne philosophie, c'est-à-dire, la ferme persuasion que nous n'avons autre chose à faire en ce monde que d'être heureux, est un remède sûr contre cette maladie, dont les bons esprits, ceux qui sont capables de principes et de conséquences, sont toujours exempts. Il est une passion très-déraisonnable aux yeux du philosophe et de la raison, c'est la passion du jeu : il seroit heureux de l'avoir, si on pouvoit la modérer et la réserver pour le tems de notre vie où elle sera nécessaire, et ce tems c'est la vieillesse. Il est certain que l'amour du jeu a sa source dans l'amour de l'argent; il n'y a point de particulier pour qui le gros jeu (et j'appelle gros jeu celui qui peut faire une différence dans notre fortune) ne soit un objet intéressant. Notre ame veut être remuée par l'espérance ou par la crainte; elle n'est heu

reuse que par les choses qui lui font sentir son existence; or le jeu nous met perpétuellement aux prises avec ces deux passions, et tient par conséquent notre âme dans une émotion qui est un des grands principes de bonheur qui soit en nous. Le plaisir que m'a fait le jeu a servi souvent à me consoler de n'être pas riche. Je me crois l'esprit assez bien fait pour qu'une fortune, médiocre pour un autre, suffise à me rendre heureuse, et dans ce cas le jeu me deviendroit insipide; du moins je le craignois, et cette idée me persuadoit que je devois le plaisir du jeu à mon peu de fortune et servoit à m'en consoler.

Il est certain que les besoins physiques sont la source des plaisirs des sens, et je suis persuadée qu'il y a plus de plaisirs dans une fortune médiocre que dans une entière abondance. Une boîte, une porcelaine, un meuble nouveau, sont une vraie jouissance pour moi; mais si j'avois trente boîtes, je serois peu sensible au plaisir d'avoir la trente-unième.

Nos goûts s'émoussent aisément par la satiété, et il faut rendre graces à Dieu de nous avoir donné des privations, nécessaires pour les conserver. C'est ce qui fait qu'un Roi s'ennuie si souvent et qu'il est impossible qu'il soit heureux, à moins qu'il n'ait reçu du ciel une ame assez grande pour être susceptible des plaisirs de son état, c'est-à-dire, de celui de rendre un grand nombre d'hommes heureux; mais alors cet état devient le premier de tous par le bonheur, comme il l'est par la puissance.

J'ai dit que plus notre bonheur dépend de nous, et plus il est assuré; et cependant la passion qui peut nous donner les plus grands plaisirs et nous rendre le plus heureux, met entièrement notre bonheur dans la dépendance des autres : on voit que je veux parler de l'amour : cette passion est peut-être la seule qui puisse nous faire desirer de vivre, et nous engager à remercier l'auteur de la nature, quel qu'il soit, de nous avoir donné l'existence,

Milord Rochester a bien raison de dire que les Dieux ont mis cette goutte céleste dans le calice de la vie pour nous donner le courage de la supporter.

Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient ;
Car sans l'amour, il est triste d'être homme.

Si ce goût naturel, qui est un sixième sens, le plus fin, le plus délicat, le plus précieux de tous, se trouve rassemblé dans deux ames également sensibles, également immuables, également susceptibles de bonheur et de plaisir, tout est dit, on n'a plus rien à faire pour être heureux; tout le reste est indifférent. Il n'y a que la santé qui y soit nécessaire; il faut employer toutes les facultés de son ame à jouir de ce bonheur; il faut quitter la vie quand on le perd, et être bien sûr que les années de Nestor ne sont rien au prix d'un quart-d'heure d'une telle jouissance. Il est juste qu'un tel bonheur soit rare; s'il étoit commun il vaudroit mieux être homme que Dieu, du moins tel que nous pouvons nous le représenter. Ce qu'on peut faire de mieux est de se persua-

der que ce bonheur n'est pas impossible. Je ne sais cependant si l'amour a jamais rassemblé deux personnes faites à tel point l'une pour l'autre, qu'elles ne connussent jamais la satiété de la jouissance, ni le refroidissement qu'entraîne la sécurité, ni l'indolence et la tiédeur qui naissent de la facilité et de la continuité d'un commerce dont l'illusion ne se détruit jamais, (car, où en entre-t-il plus que dans l'amour ?) et dont l'ardeur enfin fût égale dans la jouissance et dans la privation, et pût supporter également les malheurs et les plaisirs.

Un cœur capable d'un tel amour, une ame si tendre et si ferme, semble avoir épuisé le pouvoir de la divinité; il en naît une en un siècle; il semble que d'en produire deux soit au-dessus de ses forces, ou que si elle les avoit produites, elle seroit jalouse de leurs plaisirs si elles se rencontroient. Mais l'amour peut nous rendre heureux à moins de frais; une ame tendre et sensible est heureuse par le seul plaisir qu'elle trouve à aimer. Je ne veux

pas dire par-là qu'on puisse être parfaitement heureux en aimant, quoiqu'on ne soit pas aimé; mais je dis que quoique nos idées de bonheur ne soient pas également remplies par l'amour de l'objet que nous aimons, le plaisir que nous sentons à nous livrer à toute notre tendresse peut suffire pour nous rendre fort heureux; et si cette ame a encore le bonheur d'être susceptible d'illusion, il est impossible qu'elle ne se croie pas plus aimée qu'elle ne l'est peut-être en effet: elle doit tant aimer qu'elle aime pour deux, et que la chaleur de son sentiment supplée à ce qui manque réellement à son bonheur. Il faut sans doute qu'un caractère sensible, vif et emporté, paye le tribut des inconvéniens attachés à ces qualités, je ne sais si je dois dire bonnes ou mauvaises; mais je crois que quiconque composeroit son individu les y feroit entrer. Une première passion emporte tellement hors de soi une ame de cette trempe, qu'elle est inaccessible à toute reflexion et à toute idée modérée. Elle peut sans

doute se préparer de grands chagrins; mais le plus grand inconvénient attaché à cette sensibilité emportée, c'est qu'il est impossible que quelqu'un qui aime à cet excès soit aimé, et qu'il n'y a presque point d'hommes dont le goût ne diminue par la connoissance d'une telle passion. Cela doit sans doute paroître bien étrange à qui ne connoît pas encore assez le cœur humain; mais pour peu qu'on ait réfléchi sur ce que nous offre l'expérience, on sentira que pour conserver long-tems le cœur de son amant, il faut toujours que l'espérance ou la crainte agisse sur lui : or, une passion, telle que je viens de la dépeindre, produit un abandonnement de soi-même qui rend incapable de tout art; l'amour perce de tout côté; on commence par vous adorer, cela est impossible autrement; mais bientôt la certitude d'être aimé, l'ennui d'être toujours prévenu, le malheur de n'avoir rien à craindre, émoussent les goûts. Voilà comme est fait le cœur humain; et qu'on ne croie pas que j'en parle par rancune. J'ai reçu de Dieu, il est vrai,

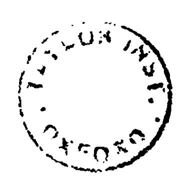
une de ces ames tendres et immuables, qui ne savent ni déguiser, ni modérer leurs passions, qui ne connoissent ni l'affoiblissement ni le dégoût, et dont la tenacité sait résister à tout, même à la certitude de n'être plus aimé; mais j'ai été heureuse pendant dix ans par l'amour de celui qui avoit subjugué mon ame, et ces dix ans je les ai passés tête à tête avec lui, sans aucun moment de dégoût et de langueur. Quand l'âge, les maladies, peut-être aussi la satiété de la jouissance, ont diminué son goût, j'ai été long tems sans m'en appercevoir; j'aimois pour deux; je passois ma vie entière avec lui, et mon cœur, exempt de soupçons, jouissoit du plaisir d'aimer et de l'illusion de se croire aimé. Il est vrai que j'ai perdu cet état si heureux, et que ce n'a pas été sans qu'il m'en ait coûté bien des larmes.

Il faut de terribles secousses pour briser de telles chaînes; la plaie de mon cœur a saigné long-tems. J'ai eu lieu de me plaindre, et j'ai tout pardonné; j'ai été assez

juste pour sentir qu'il n'y avoit peut-être au monde que mon cœur qui eut cette immutabilité qui anéantit le pouvoir des tems; que si l'âge et ses maladies n'avoient pas entièrement éteint ses desirs, ils auroient peut-être encore été pour moi, et que l'amour me l'auroit ramené; enfin que son cœur incapable d'amour, m'aimoit de l'amitié la plus tendre, et m'auroit consacré sa vie. La certitude de l'impossibilité du retour de son goût et de sa passion, que je sais bien qui n'est pas dans la nature, a amené insensiblement mon cœur au sentiment paisible de l'amitié, et ce sentiment, joint à la passion de l'étude, me rendoit assez heureuse.

Mais un cœur si tendre peut-il être rempli par un sentiment aussi paisible et aussi foible que celui de l'amitié! Je ne sais si on doit espérer, si on doit souhaiter même de tenir toujours cette sensibilité dans l'espèce d'apathie à laquelle il a été difficile de l'amener.

On n'est heureux que par des sentimens



vifs et agréables ; pourquoi donc s'interdire les plus vifs et les plus agréables de tous ? Mais ce qu'on a éprouvé, les réflexions qu'on a été obligé de faire pour amener son cœur à cette apathie, la peine même qu'on a eue de l'y réduire, doit faire craindre de quitter un état qui n'est pas malheureux, pour essuyer des malheurs que l'âge et la perte de la beauté rendroient inévitables. Belles réflexions, me dira-t-on, et bien utiles ! Vous verrez de quoi elles vous serviront, si vous avez jamais du goût pour quelqu'un qui devienne amoureux de vous ; mais je crois qu'on se trompe, si on croit que ces réflexions soient inutiles. Les passions, passé trente ans, ne nous emportent plus avec la même impétuosité. Croyez que l'on résisteroit à son goût si on le vouloit bien fortement, et qu'on fût bien persuadé qu'il fera notre malheur. On n'y cède que parce qu'on n'est pas bien convaincu de la sûreté de ces maximes, et qu'on espère encore d'être heureux; et on a raison de se le persuader. Pourquoi s'interdire l'es-

pérance d'être heureux, et de la manière la plus vive? Mais s'il ne faut que s'interdire cette espérance, il n'est pas permis de se tromper sur les moyens du bonheur. L'expérience doit du moins nous apprendre à compter avec nous-mêmes, et à faire servir nos passions à notre bonheur; on peut prendre sur soi jusqu'à un certain point: nous ne pouvons pas tout, sans doute, mais nous pouvons beaucoup; et j'avance, sans craindre de me tromper, qu'il n'y a point de passion qu'on ne puisse surmonter, quand on s'est bien convaincu qu'elle ne peut servir qu'à notre malheur. Ce qui nous égare sur cela dans notre première jeunesse, c'est que nous sommes incapables de réflexions, que nous n'avons point d'expérience et que nous nous figurons que nous rattraperons le bien que nous avons perdu à force de courir après; mais l'expérience et la connoissance du cœur humain nous apprennent que plus nous courons après, et plus il nous fuit: c'est une perspective trompeuse qui disparoît quand nous croyons l'atteindre.

Le goût est une chose involontaire qui ne se persuade point; qui ne se ranime presque jamais. Quel est votre but quand vous cédez au goût que vous avez pour quelqu'un? n'est-ce pas d'être heureux par le plaisir d'aimer et par celui de l'être? Autant donc il seroit ridicule de se refuser à ce plaisir, par la crainte d'un malheur à venir, que peut-être vous n'éprouverez qu'après avoir été fort heureux, et alors il y aura une compensation, et vous devez songer à vous guérir et non à vous repentir; autant une personne raisonnable auroit à rougir, si elle ne tenoit pas toujours son bonheur dans sa main, et si elle le mettoit entièrement dans celle d'un autre. Le grand secret pour que l'amour ne nous rende pas malheureuses, c'est de tâcher de n'avoir jamais tort avec un amant, de ne jamais lui montrer trop d'empressement quand il se réfroidit, et d'être toujours d'un degré plus froide que lui: cela ne le ramènera pas; mais rien ne le ramèneroit; et il n'y a rien à faire qu'à oublier quelqu'un qui cesse de nous aimer. S'il

nous aime encore, rien n'est capable de le réchauffer et de rendre à son amour sa première ardeur, que la crainte de nous perdre ou d'être moins aimé. Je sais que ce secret est difficile à pratiquer pour les ames tendres et vraies; mais elles ne peuvent cependant trop prendre sur elles pour le pratiquer, d'autant plus qu'il leur est bien plus nécessaire qu'à d'autres. Rien ne dégrade tant, que les démarches qu'on fait pour regagner un cœur froid ou mécontent; cela nous avilit aux yeux de celui que nous cherchons à conserver, et à ceux des hommes qui pourroient penser à nous; mais ce qui est bien pis, cela nous rend malheureuses et nous tourmente inutilement.

Il faut donc suivre cette maxime avec un courage inébranlable; et ne jamais céder sur cela à notre propre cœur. Il faut tâcher de connoître le caractère de la personne à qui l'on s'attache, avant de céder à son goût; il faut que la raison soit reçue dans le conseil; non cette raison qui condamne vaguement toute espèce d'engage-

ment comme contraire au bonheur; mais celle qui, en convenant qu'on ne peut être fort heureux sans aimer, veut qu'on n'aime que pour son bonheur, et qu'on surmonte un goût dans lequel on voit évidemment qu'on n'essuieroit que des malheurs.

Mais quand ce goût a été le plus fort, quand il l'a emporté sur la raison, comme cela n'arrive que trop, il ne faut point se piquer d'une constance qui seroit aussi ridicule que déplacée. C'est bien le cas de pratiquer le proverbe : *les plus courtes folies sont les meilleures* ; ce sont sur-tout les plus courts malheurs ; car il y a des folies qui rendroient fort heureux, si elles duroient toute la vie. Il ne faut point rougir de s'être trompé ; il faut se guérir, quoiqu'il en coûte, et sur-tout éviter la présence d'un objet qui ne peut que nous agiter et nous faire perdre le fruit de nos réflexions ; car chez les hommes, la coquetterie sert à l'amour ; ils ne veulent perdre ni leurs conquêtes, ni leurs vic-

times, et par mille coquetteries ils savent rallumer un feu mal éteint, et vous tenir dans un état d'incertitude aussi ridicule qu'insupportable. Il faut couper dans le vif; il faut rompre sans retour; il faut, dit M. de Richelieu, *découdre l'amitié, et déchirer l'amour* : enfin c'est à la raison à faire notre bonheur dans l'âge mûr; dans l'enfance, nos sens se chargent seuls de ce soin; dans la jeunesse, le cœur et l'esprit commencent à s'en mêler, avec cette subordination que le cœur décide de tout: mais dans l'âge mûr la raison doit être de la partie; c'est à elle à nous faire sentir qu'il faut être heureux, quoi qu'il en coûte. Chaque âge a ses plaisirs qui lui sont propres : ceux de la vieillesse, sont les plus difficiles à obtenir; le jeu et l'étude, si on en reste encore capable, la gourmandise, la considération; voilà les ressources de la vieillesse; tout cela n'est sans doute que des consolations : heureusement il ne tient qu'à nous d'avancer le terme de notre vie s'il se fait trop attendre; mais tant que nous nous résolvons à la supporter, il faut tâcher

de faire pénétrer les plaisirs par toutes les portes qui l'introduisent jusqu'à notre ame; nous n'avons pas d'autres affaires.

Tâchons donc de nous bien porter, de n'avoir point de préjugés, d'avoir des passions, de les faire servir à notre bonheur, de remplacer nos passions par des goûts, de conserver précieusement nos illusions, d'être vertueux, de ne jamais nous repentir, d'éloigner de nous les idées tristes, et de ne jamais permettre à notre cœur de conserver une étincelle de goût pour quelqu'un dont le goût diminue et qui cesse de nous aimer. Il faut bien quitter l'amour un jour, pour peu qu'on vieillisse; et ce jour doit être celui où il cesse de nous rendre heureux. Enfin songeons à cultiver le goût de l'étude, ce goût qui ne fait dépendre notre bonheur que de nous-mêmes; préservons-nous de l'ambition, et sur-tout sachons bien ce que nous voulons être; décidons-nous sur la route que nous voulons prendre pour passer notre vie, et tâchons de la semer de fleurs.

ANECDOTE

SUR

LE ROI DE PRUSSE.

THOMAS de l'Académie Française, a su, dans cette intéressante Anecdote, allier la simplicité du récit à la dignité historique. Ce morceau, et quelques notes de ses Eloges, prouvent que s'il eut entrepris d'écrire l'histoire, ce n'étoit pas le talent qui lui auroit manqué; il en avoit beaucoup en des genres très-divers. La Poésie, l'Eloquence, l'Histoire, la Morale, la méthode de composer les Traités, les genres, même familiers et agréables, rien ne lui étoit étranger : il avoit beaucoup cultivé, exercé, retourné en quelque sorte un fond d'esprit excellent et profond. Heureux ! s'il avoit su se contenter du produit naturel de ce fond, s'il n'eût pas quelquefois surchargé, exagéré sa pensée; si dans l'espoir idéal de je ne sais quelle perfection, qu'il desira plus qu'il ne la conçut, il n'avoit pas substitué à son talent réel cette manière ambitieuse, déclamatoire, stoïque, que la gaieté de Voltaire appella un jour du nom malin de *Galithomas*. Certes, Voltaire ne prétendoit point par un mot plaisant retirer l'estime publique à un Ecrivain d'un grand mérite, mais indiquer son défaut, qui étoit le *malheur de tâcher*. Thomas auroit pu éviter ce malheur; et l'on voit de la facilité et de la grace dans des Ouvrages qui sont incontestablement de lui, quoiqu'il n'y ait pas attaché son nom. Ce nom, au

reste, est respectable dans l'Éloquence, et marche après les premiers. Il y a peu d'hommes de lettres qui n'aient les œuvres de Thomas dans leur bibliothèque, et qui n'aient lu plus d'une fois son *Descartes* ou son *Marc-Aurèle*. Ce dernier sur-tout se distingue par une noblesse et une élévation de style plus exempte d'effort : mais tous ses Ouvrages annoncent le penseur appliqué, l'homme de courage ; tous respirent une odeur de vertu qui accompagnera sa mémoire, et attirera encore la postérité, comme elle laisse un doux souvenir à ceux qui, comme moi, ont été les compagnons de sa jeunesse et les témoins de sa vie.

Virtutis veræ custos rigidusque satelles.

B. V.

ANECDOTE

SUR

LE ROI DE PRUSSE.

« Nous avons passé sous silence les chagrins domestiques de ce grand Prince : on doit avoir quelque indulgence pour la faute des enfans, en faveur des vertus d'un tel père. »

Mémoires de la Maison de Brandebourg ; vie de Frédéric-Guillaume.

Ce passage, que le nom de son auteur rend intéressant, ne peut qu'exciter la curiosité sur les troubles domestiques de la maison de Frédéric-Guillaume, sur-tout quand on sait que l'Europe fut alors sur le point de voir, pour la troisième fois, l'affreux spectacle d'un Souverain qui fait mourir son fils. On se tromperoit cependant, si, d'après ce passage, on s'attendoit à trouver un père sage, rendu malheureux

par les crimes ou par les fautes de ses enfans. La partie des *Mémoires de Brandebourg* qui regarde ce Prince, est moins son histoire que son panégyrique; il fut toute sa vie tel qu'il parut dans cette occasion si singulière, un père tyran, un homme capricieux, un roi inflexible, qui mettoit la singularité à la place de la grandeur, et la dureté à la place de la justice. Le récit que je vais faire va prouver ce que j'avance.

Frédéric - Guillaume, roi de Prusse, et George second, roi d'Angleterre, quoique beaux-frères et élevés presque ensemble, conçurent l'un pour l'autre, de très-bonne heure, une antipathie qui, passant des personnes aux affaires, influa dans les plus grands évènemens. Sophie Dorothée, reine de Prusse et sœur du roi d'Angleterre, n'omit rien pour leur réconciliation. On avoit proposé depuis long-tems les doubles mariages du Prince Royal avec une Princesse d'Angleterre, et du Prince de Galles avec la Princesse Royale de Prusse; elle jugea ce moyen un des plus avantageux

qu'elle pût employer : elle s'en occupa donc avec ardeur, mais moins encore pour réunir ces deux maisons, quoiqu'elle le desirât vivement, que pour soustraire le Prince Royal au joug du despotisme que le Roi appesantissoit sur son fils comme sur ses sujets.

Cette négociation, reprise et abandonnée plusieurs fois, devint plus vive en 1730 : mais le comte de Seckendorf, qui faisoit à Berlin les fonctions de ministre de l'Empereur, sans en avoir le titre, se servit de l'ascendant que son adresse lui avoit donné sur le roi de Prusse, pour l'éloigner de cette double alliance, et le porter à quelque procédé qui le brouillât sans retour avec le roi d'Angleterre : il conseilla à ce Prince de proposer le simple mariage de sa fille avec le Prince de Galles, en déclarant que si sa proposition n'étoit pas acceptée dans un tems limité, il ne seroit plus question de cette affaire. Frédéric-Guillaume se prêta aux insinuations de Seckendorf, et sans égard pour la réponse

qu'il devoit attendre, il chercha à établir la Princesse Royale avec quelque Prince allemand. Un jour il entra subitement dans la chambre de la Reine, suivi du Prince Henri, Margrave de Brandebourg, et d'un ministre évangélique : « Allons, madame, » lui dit-il, puisque Guillelmine est ici, il » faut la marier sur-le-champ avec Henri; » le ministre va prononcer les paroles, et » les pauvres enfans iront ensuite se cou- » cher. » La jeune Princesse s'évanouit, et l'affaire ne fut pas poussée plus loin.

Cependant le roi d'Angleterre, à la sollicitation de sa sœur, fit passer à Berlin le chevalier Hotham, pour tâcher de lever les difficultés qui s'opposoient aux doubles mariages : mais Frédéric - Guillaume s'étant emporté d'une manière indécente, dans la première audience particulière qu'il lui accorda, le ministre, qui crut la dignité de son maître blessée, refusa les excuses que le Roi voulut lui faire faire, et repartit sur-le-champ.

La Reine vit avec la plus grande douleur échouer cette négociation ; la famille royale n'en fut pas moins affligée : le Roi tourmentoit sans relâche ses enfans par ses cap[illegible] et par les plus indignes traitemens : il [illegible]uvoit pardonner au Prince Royal son désir d'épouser la Princesse d'Angleterre ; il disoit hautement qu'il ne le marieroit qu'à l'âge de 30 ans, ou quand il n'en auroit plus la volonté. Les rigueurs les plus humiliantes, des menaces terribles et répétées sans cesse, enfin des coups de bâton même, qu'il ne lui ménageoit pas plus qu'au plus vil de ses sujets, tout avoit jeté ce jeune Prince dans le désespoir. Il écrivit à la Princesse Royale que son amitié pour elle l'avoit jusqu'alors retenu, mais que ne pouvant plus soutenir sa situation, il étoit enfin résolu à chercher un asile. Son dessein étoit de passer en France, et le ministre l'avoit fait assurer qu'il y seroit bien reçu. Le hasard lui offrit bientôt l'occasion qu'il cherchoit pour s'échapper.

Le Roi étoit dans l'usage de parcourir tous les ans quelques Provinces de ses états; il partit donc au commencement de juillet pour la Westphalie; sa défiance lui fit balancer long-tems s'il permettroit au Prince Royal de l'accompagner; il se détermina enfin; mais après avoir pris toutes sortes de précautions pour éclairer ses démarches.

On comptoit à peine un mois depuis leur départ, lorsqu'il arriva de Wesel à Berlin un courier de la part du Roi, portant des ordres au feld-maréchal Natziner de s'assurer de la personne de M. Katt, lieutenant dans les gendarmes, avec la circonstance de le prendre en vie, s'il étoit possible; les mêmes nouvelles annoncèrent que le Prince Royal étoit arrêté.

On n'ignora pas long-tems la cause de cet événement. M. Katt étoit un jeune homme de 18 ans, chevalier de Malthe, et proche parent de M. Katt, feld-maréchal et gouverneur de la ville de Berlin:

le Prince Royal, dont il étoit le favori, avoit concerté avec lui le projet de son évasion. La veille même du départ pour le voyage de Westphalie, le Roi son père l'avoit maltraité de la manière la plus cruelle. Il fit part à M. Katt de sa dernière résolution; celui-ci, épouvanté à l'approche du péril, et ne songeant qu'avec frayeur aux suites terribles d'une pareille entreprise, dépêcha aussitôt un exprès au Prince pour le supplier d'y renoncer; on ne sait si la lettre fut interceptée, ou s'ils furent trahis par l'infidélité d'un valet-de-chambre; quoiqu'il en soit, leur arrestation fut une suite de cette découverte.

Cette nouvelle répandit le deuil dans toute la ville de Berlin. La violence du caractère du Roi étoit connue; la Reine cessa de tenir cour; toute la famille royale fut dans la désolation.

Le Roi arriva à Potsdam le 26 août; le lendemain il se rendit à Berlin : le silence et l'effroi le suivirent par-tout. Sa pre-

mière démarche, fut de faire conduire M. Katt au palais, où il l'interrogea lui-même; il le dégrada ensuite de sa noblesse, le priva de sa charge militaire, lui arracha la croix, et le fit revêtir d'un sarrau en sa présence.

La situation du Prince Royal excitoit sur-tout la compassion : on l'avoit d'abord conduit à Mitwald, village à cinq milles de la capitale, d'où il fut transporté quelques jours après dans la forteresse de Custrin. On commença par lui ôter son régiment, sa compagnie des grands Grenadiers et le drapeau des Cadets; ses chevaux furent vendus; le Roi, aidé d'un page, jeta lui-même dans des tonneaux sa bibliothèque, composée de près de 4000 volumes, qu'il envoya à Hambourg pour y être exposée à l'enchère. On mit des barreaux de fer à ses fenêtres. Il avoit une aversion invincible pour la bierre, il y eut ordre de ne pas lui servir d'autre boisson; on le réduisit à une méchante tasse d'étain pour boire; on lui ôta jusqu'à un peigne.

Il fut défendu, sous les plus rigoureuses peines, au seul homme qui entroit dans sa chambre pour lui porter à manger, de s'entretenir avec lui. Il conserva cependant sa gaieté au milieu de ses souffrances. La fermeté qu'il montra dans les interrogatoires qu'il subit, le fit admirer. Lorsqu'on lui annonça qu'il ne lui étoit assigné que huit gros par jour pour sa nourriture, il répondit, en faisant allusion à l'avarice sordide de son père, qu'il étoit indifférent de souffrir la faim à Custrin ou à Potsdam. Mais accablé, à la fin, par la multitude de ses maux, privé des choses les plus nécessaires, couvert de vermine, traité plus durement que le dernier et le plus vil des criminels, il tomba dangereusement malade. Cependant tous les soins que le Roi se donna pour éclaircir les soupçons que son caractère défiant lui inspiroit, ne purent lui procurer aucune lumière : il ne savoit à quoi s'arrêter. Tantôt il croyoit que le dessein de son fils avoit été de passer en Angleterre pour s'y marier avec la Princesse qui lui avoit été pro-

mise; tantôt il s'imaginoit que ce complot couvroit une conspiration contre sa vie; mais ce qui mortifioit le plus son orgueil, c'est qu'il étoit convaincu qu'on le regardoit comme un tyran, et qu'on vouloit le faire passer pour tel aux yeux de toute l'Europe.

Seckendorf avoit excité les premiers transports de sa colère, et l'entretenoit dans son ressentiment. Quelques Puissances ayant tenté d'intercéder pour le Prince Royal, il déclara à leurs ministres qu'il verroit avec peine qu'on voulût se mêler de ses affaires domestiques. La cour de Vienne feignit aussi de vouloir offrir son entremise; mais elle le fit avec cette molesse qui montre que l'on craint de réussir. Le comte de Seckendorf même, quoique parent de M. Katt, prit le parti de s'éloigner, sous prétexte d'affaires. Frédéric-Guillaume paroissoit résolu de faire mourir le Prince Royal; il ne le nommoit plus son fils; ce n'étoit plus que le fripon, le vaurien, le coquin, le malheureux

enfermé à Custrin. Le général Genckel, envoyé de Hollande, ayant cru appercevoir un moment favorable pour l'adoucir, voulut lui représenter le projet du Prince son fils comme un tour de jeunesse, qu'il étoit de sa bonté de pardonner : le Roi transporté à ce seul mot, et ne pouvant plus parler à force de colère, appliqua le doigt sur son bras, comme pour répéter par ce signe le mot si connu, que quand on avoit du mauvais sang, il falloit se le faire tirer. Tous ceux qui avoient eu le malheur d'approcher le jeune Prince ou d'en être aimés, se virent exposés aux cruels ressentimens du Roi. L'amitié de la Princesse Royale pour son frère pensa lui devenir funeste : les traitemens indignes qu'elle essuya, passent même pour vils aux yeux de cette partie du genre humain, séparée de la classe des grands par une distance immense, et que l'orgueil dédaigne de compter au rang des hommes. Il s'étoit enfin rendu si redoutable à ses sujets, que M. Meinderhagen, son ministre à la Haye, ayant manqué M. Quett, soup-

çonné d'être un des complices du Prince Royal, et que le Roi lui avoit envoyé des ordres de faire arrêter, mourut subitement d'effroi.

Le Prince Royal, avant sa détention, alloit jouer quelquefois de la flûte chez un maître d'école de Potsdám, qui donnoit des concerts dans sa maison; cet homme avoit une fille de 15 à 16 ans et d'une très-jolie figure; malgré sa beauté et les visites du Prince, elle passoit pour très-sage; la malignité, toujours prompte à soupçonner, n'avoit pas même osé attaquer sa réputation. Le Prince, pour donner au père une foible marque de sa générosité, envoya à la fille un habit d'une simplicité conforme à son état, qu'il fit même passer par les mains de ses parens : le Roi l'ayant su, ordonna qu'elle fût examinée, et qu'on lui en fît le rapport. Il avoit résolu de la trouver coupable : son innocence bien reconnue ne servit qu'à irriter son juge; il prononça lui-même sa condamnation. Cette jeune personne, aussi intéressante par son

innocence que par sa beauté, fut promenée par toute la ville, fouettée par la main du bourreau, et enfermée ensuite à Spandaw; son père et sa mère furent chassés du pays.

Cependant la triste situation du Prince intéressoit tout le monde et fixoit sur lui les yeux de l'Allemagne. Le Roi, pour n'avoir trouvé aucun indice des projets qu'il avoit soupçonnés, n'en étoit que plus furieux; il pardonnoit encore moins à son fils que son projet réel fut de déserter. Son intention étoit, s'il eût arraché cet aveu, de faire passer la volonté pour le fait, et de faire juger le Prince comme déserteur. Il étoit sûr alors que la loi prononceroit la peine de mort contre lui.

Après de longues incertitudes, il se détermina effectivement à porter l'affaire devant un conseil de guerre : ce conseil se tint à Kepnick, à deux milles de Berlin. Le prince d'Anhalt ayant refusé d'y prendre séance, M. de Schulembourg, lieutenant-

général, fut choisi pour le remplacer. Le Roi ordonna, dans les termes les plus forts, à tous ceux qui le composoient, de juger Frédéric comme un officier ou comme un simple soldat : il avoit fait écrire en titre, dans les actes du procès : » *Actes de dépo-* » *sitions de la cause de désertion de ce fri-* » *pon de Frédéric, qui réside à Custrin.* » Au reste, sa cruauté ne suspendit pas son avarice ; il fixa aux commissaires une table si modique, qu'il les mit dans l'obligation de précipiter leur jugement, pour ne pas courir le risque de mourir de faim.

Mylins, faisant les fonctions d'auditeur général, accusa le Prince sous le nom de lieutenant - colonel Fritz ; mais il s'éleva aussitôt de grands débats sur la difficulté de le condamner sous ce titre : on fit même au Roi de vives représentations. Des juges ordinaires auroient plié sous son despotisme; un conseil de militaires eut le courage d'y résister. M. Katt fut condamné à être cassé et enfermé ; mais ils déclarèrent que malgré les ordres du Roi

de juger un certain homme, nommé le colonel Fritz, convaincu de désertion, ils ne pouvoient prononcer sur un rapport de cette nature.

Le Roi parut peu satisfait de ce jugement; on ne lui en eut pas plutôt rendu compte, qu'il aggrava lui-même la sentence, en condamnant le malheureux Katt à avoir la tête tranchée devant les fenêtres et sous les yeux du Prince.

L'ordre qu'il donna pour son exécution est trop singulier pour l'omettre. il portoit que le lieutenant Katt, ayant tramé une désertion avant le soleil levant, il ne concevoit pas sur quelles raisons frivoles s'étoit fondé le conseil de guerre pour ne pas le condamner à perdre la vie; que dans sa jeunesse il avoit parcouru les écoles, et appris ce proverbe : *Fiat justitia et pereat mundus;* qu'ainsi il vouloit, par égard pour la justice, que Katt, quoiqu'il eût, selon les loix, mérité pour ses crimes de *lèze-majesté*, d'être tenaillé

et pendu, fût seulement mis à mort par le glaive, par considération pour sa famille. Il étoit encore ordonné au conseil de guerre de dire à Katt, en lui annonçant cette nouvelle, que S. M. en avoit de la peine, mais qu'il valoit mieux qu'il mourût que de voir la justice bannie du monde.

Le jour de l'exécution fut fixé au 6 de novembre. L'infortuné Katt fut conduit à Custrin : on fit les apprêts de ce triste spectacle sur les remparts de la ville, au-dessous des fenêtres du Prince Royal; on l'éveilla le même jour à 5 heures du matin, pour l'avertir de l'exécution. Le Roi avoit même ordonné qu'on le forçât d'en être le spectateur, s'il refusoit de l'être volontairement. Vers les 10 heures du matin, un détachement de Gendarmes mena M. Katt jusqu'au cercle que formoit la garnison de la place; il n'y fut pas plutôt que le Prince parut à la fenêtre, accompagné de deux capitaines. C'est surtout dans les malheurs que les Princes sont

sensibles. Après avoir fixé quelque tems ses yeux baignés de larmes sur son ami infortuné qui alloit mourir, il lui cria, en français, d'une voix tendre : Mon cher Katt, je vous demande pardon de vous avoir précipité dans le malheur où vous êtes. Le Lieutenant lui répondit sans émotion: Monseigneur, si j'avois dix vies à perdre, je les donnerois volontiers pour réconcilier votre Altesse Royale avec le Roi son père. Il s'approcha ensuite d'une petite élévation de sable destinée à l'exécution; il se déshabilla tranquillement, se mit à genoux, et d'une main ayant envoyé un baiser au Prince, comme pour dire adieu, il tira de l'autre son bonnet sur ses yeux, et dans le même instant la tête fut emportée. A cette vue, le Prince perdit connoissance et tomba comme s'il eut été frappé du même coup; le silence bientôt fit place aux cris de l'indignation : on accusoit hautement la cruauté du Roi : ce fut en vain qu'il menaça de faire couper la langue à ceux qui entreprendroient de juger sa conduite, on n'en fut que plus

empressé à lui rendre justice; chacun nommoit de son véritable nom un maître odieux, qui, ne pouvant se procurer l'affreux plaisir de faire périr son fils, avoit cherché du moins à jouir de ses tourmens, en le forçant d'être le témoin de la mort d'un ami, et qui osoit encore insulter à la justice, en couvrant de ce nom la plus injuste des cruautés.

La colère du Roi étant satisfaite en partie par le supplice de l'infortuné Katt, les sentimens paternels commencèrent à se faire entendre à son cœur; il adoucit peu-à-peu l'état de son fils, et après quelques mois il lui donna la ville de Custrin pour prison : il le maria ensuite par complaisance pour la cour de Vienne, dont il étoit cependant alors mécontent, avec une Princesse de Brunswick-Bevern, nièce de l'Impératrice. Le Prince Royal, qui ne se soumit à ce mariage que par la nécessité où il fut toujours de plier sous l'autorité despotique de son père, dit hautement qu'il ne le consommeroit jamais.

ENTRETIEN

D'UN

PHILOSOPHE

AVEC

LA MARÉCHALE DE ***.

Denis Diderot, né à Langres, et mort à Paris, dans une vieillesse peu avancée, sera certainement compté parmi les Athées; mais il ne doit pas l'être parmi les méchans. Il parloit de son père comme Horace du sien : il aimoit son frère, qui étoit pourtant Chanoine, et même très-pieux. Il étoit bon père, et se piquoit d'être époux complaisant. Il se révoltoit cependant quelquefois contre sa femme, et même assez plaisamment. Un jour qu'elle insistoit un peu trop, pour l'amener à ses volontés, il s'élance de son siége et va se frapper la tête si violemment contre la muraille, qu'il tomba presque sans connoissance. Revenu de son étourdissement, il regarde la pauvre Madame Diderot, qui étoit indignée mais consternée, et lui dit, d'un ton de prophète : *Femme, j'aime mieux mourir que d'être subjugué.* Madame Diderot, comme on peut croire, se mit à obéir pendant quelques jours, et n'en fut que plus maîtresse. C'est lui qui m'a conté ce trait.

En voici un d'un autre genre; il concerne l'amitié. On se souvient de celle qu'il avoit contractée avec J. J. Rousseau : elle n'a jamais été entièrement éteinte par leurs dissentions violentes. Ces deux hommes se tenoient par le fond du cœur, et n'étoient brouillés que par la tête. Mais enfin, leur séparation fut sans retour. Je lui demandois

un jour ce qui l'avoit occasionnée. Il tira des tablettes de sa poche, et, me montrant une page écrite en encre rouge, il me récita l'histoire connue du transport amoureux de J. Jacques pour Madame d'Houdetot. J. Jacques, dans ce récit, ressembloit beaucoup à Tartuffe : mais, pourquoi Denis Diderot se fâchoit-il comme s'il eut été Orgon? Je lui témoignai quelque étonnement qu'il eût eu besoin d'écrire sur ses tablettes qu'il étoit brouillé avec son intime ami, et de l'écrire en lettres rouges. Il serra ses tablettes, et, sans s'amuser à réprimer la franchise de mon gros bon sens, il se mit à me parler de son ancien ami avec un mélange si éloquent de plaintes, d'affection et d'éloges, que je regrettai intérieurement que celui-ci ne les entendît pas; ils seroient entrés tous deux en enthousiasme, se seroient embrassés. Mais, on sent, en lisant les lettres de Rousseau, que la réconciliation n'eût pas été durable.

Une des grandes différences qu'il y eut entre ces deux hommes, outre celle du talent (bien plus vrai, bien plus réglé, bien plus éloigné de toute manière chez Rousseau), fut que l'un cultiva en lui le sentiment religieux, naturel à toute ame sensible; l'autre, non moins sensible, se laissa débaucher à la manie de l'Athéisme. Mais ce qui

est remarquable, ce qui prouve que toute opinion se plie au caractère, et, suivant une comparaison un peu familière, prend, comme un chapeau, la forme de la tête qui la porte, c'est que Rousseau, adorateur soumis de la Providence et son panégyriste sublime, étoit le plus inquiet des hommes; et que Diderot, plus égaré cent fois que Hobbes, Mandeville et Spinosa lui-même, étoit, avec ses *désolantes doctrines* que Rousseau lui reproche, un très-bon homme, confiant et familier, incapable de rappeler le souvenir d'une injure oubliée, et bien plus d'en soupçonner, d'en créer une qui n'existât pas, de croire le genre humain conjuré contre lui....... Il ne craignoit pas même les Rois, que Rousseau fuyoit avec une sorte de pusillanimité et d'horreur. On l'a vu prendre les bras à Catherine II et lui frapper sur le genou : plus sage s'il avoit su, comme Fontenelle, conserver la distance entre les Souverains et lui, et les *repousser par le respect.*

Il y a de certaines réputations qui ne doivent pas hasarder un voyage : celui de Russie ne réussit pas à Diderot. Quelques théories vagues sur l'organisation sociale et sur la perfectibilité humaine ne le mettoient pas au niveau de ce génie de la Souveraine, fortifié par l'expérience du gouvernement. Les Savans n'apperçurent qu'un bel

esprit et un enthousiaste disert, dans celui qu'ils avoient cru de loin un homme *substantiel*, exact et fort, tel que plusieurs de ces Académiciens de Petersbourg, présidés par le grand Euler. Mais sur-tout sa maladie habituelle de disserter contre DIEU lui confirma le ridicule dont Favier l'avoit déjà averti par une épigramme très-connue, et que nous donnons ici parce que nous ne l'avons vue imprimée nulle part.

Le fier Dorval, tout rempli d'égoïsme,
Va disputant et du mal et du bien :
On croiroit voir, à son triste maintien,
Un Capucin qui prêche l'Athéisme.
Crois-moi, Dorval, c'est un sot fanatisme
Que la fureur d'être martyr de Rien.
J'aimerois mieux lire mon Catéchisme,
Que m'ennuyer pour n'être pas Chrétien.

Il se flattoit d'avoir rendu Voltaire Athée ; et je me souviens de lui avoir entendu dire : *C'est moi qui l'ai conquis*. Il se trompoit beaucoup ; et je ris de tout mon cœur quelques mois après, lorsque Voltaire se moqua si gaiement du systême de la Nature, que les amis de Diderot appeloient, par excellence, le *Livre*. . . .

Avez-vous lu le Livre? -- Il m'a fort ennuyé.

Ce vers fut *un grand scandale à la Communauté* de MM. les Athées, qui dînoient avec Diderot, chez l'Auteur du Livre. Mais Diderot ne se dégoûta pas d'*argumenter* sur cette matière favorite. Il a rédigé, sous le nom de *Crudeli*, la conversation qu'on va lire, et qu'il eut véritablement, ou à-peu-près, avec Madame la Maréchale de Broglie. Le hasard fit que j'en fus instruit par l'un et l'autre, dans la journée même où elle avoit eu lieu. Diderot ne tarissoit point sur l'éloge de cette Dame, sur sa modestie, sur sa beauté, sur le *calme céleste de ce visage, un peu sévère, il est vrai. J'ai cru d'abord*, dit-il, *voir une Vierge de Carle Maratte; mais j'ai reconnu qu'elle est de Raphaël lui-même, et de son plus beau style.* Il avoit, pendant une heure et demie, exhorté cette Vierge à l'impiété, et se flattoit de l'avoir laissée un peu contente de lui. Je l'assurai, en riant, du contraire. » Elle est, lui dis-je, fort » scandalisée, et de plus, un peu enrhumée; » elle avoit les pieds dans l'eau quand vous avez » commencé à lui faire si épouvantablement votre » cour; et ce soir elle s'est plaint du mal de gorge. » Au surplus, ne vous trouvez-vous pas vous-» même bien cruel, de vouloir enlever à une » femme respectable ces sentimens de religion » qui la rendent heureuse, et, par elle, tout ce » qui l'entoure. » On se doute que le philo-



sophe voulut me répondre ; j'insistai : il se mit à débiter des adages, puis tout-à-coup il se leva en grommelant quelques injures, et disparut. Huit jours après, je le retrouvai dans la même maison. Il avoit oublié ma contradiction et sa colère. Il disserta sur la Littérature et les Arts, et ne me parla plus jamais d'Athéisme ; il m'avoit reconnu incurable.

Je me rappelle en ce moment M. de Crillon (l'Archevêque), chez qui on trouva, apres sa mort, des discours préparés pour toutes sortes d'occasions. Il en avoit un intitulé : *Ce que j'aurois dit au fils du Grand-Turc, si la tempête l'avoit jeté sur nos côtes.* J'écrirois bien aussi ce que *j'aurois dit* à Diderot, s'il m'avoit fait l'honneur de disputer avec moi ; mais j'aime mieux raconter ce que dit un jour l'Abbé Galliani, chez le Baron d'Holbach.

Apres un dîner fort assaisonné d'Athéisme, Diderot proposa de nommer un *Avocat de Dieu*, et on choisit l'Abbé Galliani. Il s'assit, et débuta ainsi :

» Un jour, à Naples, un homme de la Basi-
» licate prit, devant nous, six dés dans un cor-
» net, et paria d'amener rafle de six. Il l'amena

» du premier coup : je dis, cette chance étoit
» possible. Il l'amena sur-le-champ une seconde
» fois : je dis la même chose. Il remit les dés
» dans le cornet trois, quatre, cinq fois, et tou-
» jours rafle de six. *Sangue di Bacco!* m'écriai-je,
» *les dés sont pipés ;* et ils l'étoient. »

« Philosophes, quand je considère l'ordre tou-
» jours renaissant de la Nature, ses loix immua-
» bles, ses révolutions toujours constantes dans
» une variété infinie ; cette chance unique et con-
» servatrice d'un Univers tel que nous le voyons,
» qui revient sans cesse, malgré cent autres mil-
» lions de chances de perturbation et de destruc-
» tion possibles, je m'écrie : *Certes, la Nature*
» *est pipée !* »

C'étoit un Saltimbanque quelquefois sublime, et toujours plaisant, que cet Abbé Galliani, un controversiste très-assorti à Diderot.

B. V.

ENTRETIEN

D'UN PHILOSOPHE,

AVEC

LA MARÉCHALE DE ***

J'AVOIS je ne sais quelle affaire à traiter avec le Maréchal de ***; j'allai à son hôtel un matin; il étoit absent : je me fis annoncer à Madame la Maréchale. C'est une femme charmante ; elle est belle et dévote comme un ange ; elle a la douceur peinte sur son visage ; et puis un son de voix et une naïveté de discours tout-à-fait avenans à sa physionomie, Elle étoit à sa toilette. On m'approche un fauteuil ; je massieds, et nous causons, Sur quelques propos de ma part qui l'édifièrent et qui la surprirent, car elle étoit dans l'opinion que celuiqui nie la très-sainte Trinité est un homme de sac

et de corde qui finira par être pendu, elle me dit :

N'êtes-vous pas Monsieur Crudeli ?

Crudeli. Oui Madame.

La Maréchale. C'est donc vous qui ne croyez rien ?

Crud. Moi-même.

La Mar. Cependant votre morale est d'un Croyant.

Crud. Pourquoi non, quand il est honnête homme ?

La Mar. Et cette morale-là vous la pratiquez ?

Crud. De mon mieux.

La Mar. Quoi ! vous ne volez point, vous ne tuez point, vous ne pillez point ?

Crud. Très-rarement.

La Mar. Que gagnez-vous donc à ne pas croire ?

Crud. Rien du tout, Madame la Maréchale : est-ce qu'on croit parce qu'il y a quelque chose à gagner ?

La Mar. Je ne sais ; mais la raison d'intérêt ne gâte rien aux affaires de ce monde ni de l'autre. J'en suis un peu fâchée pour

notre pauvre espèce humaine : nous n'en valons pas mieux. Mais quoi ! vous ne volez point ?

Crud. Non, d'honneur.

La Mar. Si vous n'êtes ni voleur ni assassin, convenez du moins que vous n'êtes pas conséquent.

Crud. Pourquoi donc ?

La Mar. C'est qu'il me semble que si je n'avois rien à espérer ni à craindre, quand je n'y serai plus, il y a bien de petites douceurs dont je ne me priverois pas à présent que j'y suis. J'avoue que je prête à Dieu à la petite semaine.

Crud. Vous l'imaginez.

La Mar. Ce n'est point une imagination, c'est un fait.

Crud. Et pourroit-on vous demander quelles sont ces choses que vous vous permettriez, si vous étiez incrédule ?

La Mar. Non pas, s'il vous plaît ; c'est un article de ma confession.

Crud. Pour moi, je mets à fonds perdu.

La Mar. C'est la ressource des gueux.

Crud. M'aimeriez-vous mieux usurier ?

La Mar. Mais oui : on peut faire l'usure avec Dieu tant qu'on veut, on ne le ruine pas. Je sais bien que cela n'est pas délicat, mais qu'importe ? Comme le point est d'attraper le Ciel ou d'adresse ou de force, il faut tout porter en ligne de compte, ne négliger aucun profit. Hélas ! nous aurons beau faire, notre mise sera toujours bien mesquine en comparaison de la rentrée que nous attendons. Et vous n'attendez rien, vous ?

Crud. Rien.

La Mar. Cela est triste. Convenez donc que vous êtes bien méchant ou bien fou !

Crud. En vérité, je ne saurois, Madame la Maréchale.

La Mar. Quel motif peut avoir un incrédule d'être bon, s'il n'est pas fou ? Je voudrois bien le savoir.

Crud. Et je vais vous le dire.

La Mar. Vous m'obligerez.

Crud. Ne pensez-vous pas qu'on peut être si heureusement né qu'on trouve un grand plaisir à faire le bien ?

La Mar. Je le pense.

Crud. Qu'on peut avoir reçu une excellente éducation, qui fortifie le penchant naturel à la bienfaisance ?

La Mar. Assurément.

Crud. Et que dans un âge plus avancé, l'expérience nous ait convaincu qu'à tout prendre il vaut mieux, pour son bonheur, dans ce monde, être un honnête homme qu'un coquin ?

La Mar. Oui-dà ; mais comment est-on honnête homme lorsque de mauvais principes se joignent aux passions pour entraîner au mal ?

Crud. On est inconséquent ; et y a-t-il rien de plus commun que d'être inconséquent ?

La Mar. Hélas ! malheureusement non : on croit, et tous les jours on se conduit comme si l'on ne croyoit pas.

Crud. Et sans croire, on se conduit à peu près comme si l'on croyoit.

La Mar. A la bonne heure ; mais quel inconvénient y auroit-il à avoir une raison de plus, la Religion, pour faire le bien, et une raison de moins, l'Incrédulité, pour mal faire ?

Crud. Aucun, si la Religion étoit un motif de faire le bien, et l'Incrédulité un motif de faire le mal.

La Mar. Est-ce qu'il y a quelque doute là-dessus ? Est-ce que l'esprit de la Religion n'est pas de contrarier sans cesse cette vilaine nature corrompue, et celui de l'Incrédulité de l'abandonner à sa malice en l'affranchissant de la crainte ?

Crud. Ceci, Madame la Maréchale, va nous jeter dans une longue discussion.

La Mar. Qu'est-ce que cela fait ? Le Maréchal ne rentrera pas si-tôt ; et il vaut mieux que nous parlions raison que de médire de notre prochain.

Crud. Il faudra que je reprenne les choses d'un peu haut.

La Mar. De si haut que vous voudrez, pourvu que je vous entende.

Crud. Si vous ne m'entendiez pas, ce seroit bien ma faute.

La Mar. Cela est poli ; mais il faut que vous sachiez que je n'ai jamais lu que mes heures, et que je ne me suis guère occupée qu'à pratiquer l'Evangile et faire des enfans.

Crud. Ce sont deux devoirs dont vous vous êtes bien acquitée.

La Mar. Oui, pour les enfans; vous en avez trouvé six autour de moi; et dans quelques jours, vous en pourriez voir un de plus sur mes genoux : mais commencez.

Crud. Madame la Maréchale, y a-t-il quelque bien dans ce monde-ci qui soit sans inconvénient ?

La Mar. Aucun.

Crud. Et quelque mal qui soit sans avantage ?

La Mar. Aucun.

Crud. Qu'appelez-vous donc mal ou bien?

La Mar. Le mal, ce sera ce qui a plus d'inconvéniens que d'avantages; et le bien, au contraire, ce qui a plus d'avantages que d'inconvéniens.

Crud. Madame la Maréchale aura-t-elle la bonté de se souvenir de sa définition du bien et du mal ?

La Mar. Je m'en souviendrai. Vous appelez cela une définition ?

Crud. Oui.

La Mar. C'est donc de la philosophie?

Crud. Excellente.

La Mar. Et j'ai fait de la philosophie !

Crud. Ainsi vous êtes persuadée que la Religion a plus d'avantages que d'inconvéniens, et c'est pour cela que vous l'appelez un bien ?

La Mar. Oui.

Crud. Pour moi, je ne doute point que votre Intendant ne vous vole un peu moins la veille de Pâques que le lendemain des fêtes, et que de temps en temps la Religion n'empêche nombre de petits maux et ne produise nombre de petits biens.

La Mar. Petit à petit cela fait somme.

Crud. Mais croyez vous que les terribles ravages qu'elle a causés dans les temps passés, et qu'elle causera dans les temps à venir, soient suffisamment compensés par ces guenilleux avantages-là ? Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue la plus violente antipathie entre les Nations. Il n'y a pas un Musulman qui n'imaginât faire une action agréable à Dieu et au saint Prophête, en exterminant tous les Chrétiens, qui de leur côté ne sont guères plus tolérans. Son-

gez qu'elle a créé et qu'elle perpétue dans une même contrée des divisions qui se sont rarement éteintes sans effusion de sang. Notre Histoire ne nous en offre que de trop récens et trop funestes exemples. Songez qu'elle a créé et qu'elle perpétue dans la Société entre les citoyens, et dans les familles, les reproches, les haines les plus fortes et les plus constantes. Le Christ a dit qu'il étoit venu pour séparer l'époux de la femme, la mère de ses enfans, le frère de la sœur, l'ami de l'ami; et sa prédiction ne s'est que trop fidellement accomplie.

La Mar. Voilà bien les abus, mais ce n'est pas la chose.

Crud. C'est la chose, si les abus en sont inséparables.

La Mar. Et comment me montrerez-vous que les abus de la Religion sont inséparables de la Religion?

Crud. Très-aisément : Dites-moi, si un misanthrope s'étoit proposé de faire le malheur du genre humain, qu'auroit-il pu inventer de mieux que la croyance en un Etre incompréhensible, sur lequel les hom-

mes n'auroient jamais pu s'entendre, et auquel ils auroient attaché plus d'importance qu'à leur vie? Or, est-il possible de séparer de la notion d'une Divinité l'incompréhensibilité la plus profonde et l'importance la plus grande?

La Mar. Non.

Crud. Concluez donc.

La Mar. Je conclus que c'est une idée qui n'est pas sans conséquence dans la tête des foux.

Crud. Et ajoutez que les foux ont toujours été et seront toujours le plus grand nombre, et que les plus dangereux sont ceux que la Religion fait, et dont les perturbateurs de la Société savent tirer bon parti dans l'occasion.

La Mar. Mais il faut quelque chose qui effraie les hommes sur les mauvaises actions qui échappent à la sévérité des loix; et si vous détruisez la Religion, que lui substituerez-vous?

Crud. Quand je n'aurois rien à mettre à la place, ce seroit toujours un terrible préjugé de moins; sans compter que dans

aucun siècle et chez aucune Nation les opinions religieuses n'ont servi de base aux mœurs nationales. Les Dieux qu'adoroient ces vieux Grecs et ces vieux Romains, les plus honnêtes gens de la terre, étoient la canaille la plus dissolue : un Jupiter à brûler tout vif; une Venus à enfermer à l'hôpital; un Mercure à mettre à Bicêtre.

La Mar. Et vous pensez qu'il est tout-à-fait indifférent que nous soyons Chrétiens ou Payens; que Payens nous n'en vaudrions pas moins, et que Chrétiens nous n'en valons pas mieux ?

Crud. Ma foi, j'en suis convaincu, à cela près que nous serions un peu plus gais.

La Mar. Cela ne se peut.

Crud. Mais, Mad'ame la Maréchale, est-ce qu'il y a des Chrétiens ? Je n'en ai jamais vu.

La Mar. Et c'est à moi que vous dites cela, à moi ?

Crud. Non, Madame, ce n'est pas à vous; c'est à une de mes voisines qui est honnête et pieuse comme vous l'êtes, et qui se croyoit Chrétienne de la meilleure

foi du monde, comme vous le croyez.

La Mar. Et vous lui fites voir qu'elle avoit tort ?

Crud. En un instant.

La Mar. Comment vous y prites-vous ?

Crud. J'ouvris un nouveau Testament dont elle s'étoit beaucoup servie, car il étoit fort usé. Je lui lus le Sermon sur la montagne, et à chaque article je lui demandai : Faites-vous cela ? et cela donc ? et cela encore ? J'allai plus loin. Elle est belle, et quoiqu'elle soit très-dévote, elle ne l'ignore pas ; elle a la peau très-blanche, et quoiqu'elle n'attache pas un grand prix à ce frêle avantage, elle n'est pas fâchée qu'on en fasse l'éloge ; elle a la gorge aussi bien qu'il soit possible de l'avoir, et quoiqu'elle soit très-modeste, elle trouve bon qu'on s'en aperçoive.

La Mar. Pourvu qu'il n'y ait qu'elle et son mari qui le sachent.

Crud. Je crois que son mari le sait mieux qu'un autre ; mais pour une femme qui se pique de grand Christianisme, cela ne suffit

pas. Je lui dis : N'est-il pas écrit dans l'Evangile que celui qui a convoité la femme de son prochain a commis l'adultère dans son cœur ?

La Mar. Elle vous répondit qu'oui ?

Crud. Je lui dis : Et l'adultère commis dans le cœur ne damne-t-il pas aussi surement qu'un adultère mieux conditionné ?

La Mar. Elle vous répondit qu'oui ?

Crud. Je lui dis : Et si l'homme est damné pour l'adultère qu'il a commis dans le cœur, quel sera le sort de la femme qui invite tous ceux qui l'approchent à commettre ce crime ? Cette dernière question l'embarrassa.

La Mar. Je comprends ; c'est qu'elle ne voiloit pas fort exactement cette gorge qu'elle avoit aussi bien qu'il est possible de l'avoir.

Crud. Il est vrai. Elle me répondit que c'étoit une chose d'usage, comme si rien n'étoit plus d'usage que de s'appeler Chrétien et de ne l'être pas ; qu'il ne falloit pas se vêtir ridiculement : comme s'il y avoit quelque comparaison à faire entre un mi-

sérable petit ridicule, sa damnation éternelle et celle de son prochain ; qu'elle se laissoit habiller par sa couturière : comme s'il ne valoit pas mieux changer de couturière, que renoncer à sa Religion ; que c'étoit la fantaisie de son mari : comme si un époux étoit assez insensé pour exiger de sa femme l'oubli de la décence et de ses devoirs, et qu'une véritable Chrétienne dût pousser l'obéissance pour un époux extravagant, jusqu'au sacrifice de la volonté de son Dieu, et au mépris des menaces de son Rédempteur !

La Mar. Je savois d'avance toutes ces puérilités-là ; je vous les aurois peut-être dites comme votre voisine ; mais elle et moi nous aurions été toutes deux de mauvaise foi. Mais quel parti prit-elle, d'après votre remontrance ?

Crud. Le lendemain de cette conversation, c'étoit un jour de Fête, je remontois chez moi, et ma dévote et belle voisine descendoit de chez elle pour aller à la messe.

La Mar. Vêtue comme de coutume ?

Crud. Vêtue comme de coutume. Je souris; elle sourit; et nous passames l'un à côté de l'autre sans nous parler. Madame la Maréchale, une honnête femme! une Chrétienne! une dévote! Après cet exemple et cent mille autres de la même espèce, quelle influence réelle puis-je accorder à la Religion sur les moeurs? Presque aucune, et tant mieux.

La Mar. Comment tant mieux!

Crud. Oui, Madame : s'il prenoit en fantaisie à vingt mille habitans de Paris de conformer strictement leur conduite au Sermon sur la montagne. . . . .

La Mar. Eh bien! il y auroit quelques belles gorges plus couvertes.

Crud. Et tant de foux, que le Lieutenant de Police ne sauroit qu'en faire; car nos petites maisons n'y suffiroient pas. Il y a dans les livres inspirés deux morales : l'une, générale et commune à toutes les Nations, à tous les cultes, et qu'on suit à peu près; une autre, propre à chaque nation et à chaque culte, à laquelle on croit, qu'on prêche dans les temples,

qu'on préconise dans les maisons, et qu'on ne suit point du tout.

La Mar. Et d'où vient cette bisarrerie ?

Crud. De ce qu'il est impossible d'assujétir un peuple à une règle qui ne convient qu'à quelques hommes mélancoliques, qui l'ont calquée sur leur caractère. Il en est des Religions comme des institutions monastiques, qui toutes se relâchent avec le tems. Ce sont des folies qui ne peuvent tenir contre l'impulsion constante de la Nature, qui nous ramène sous sa loi. Et faites que le bien des particuliers soit si étroitement lié avec le bien général, qu'un citoyen ne puisse presque pas nuire à la Société sans se nuire à lui-même ; assurez à la vertu sa récompense, comme vous avez assuré à la méchanceté son châtiment ; que sans aucune distinction de culte, dans quelque condition que le mérite se trouve, il conduise aux grandes places de l'Etat ; et ne comptez plus sur d'autres méchans que sur un petit nombre d'hommes qu'une nature perverse

que rien ne peut corriger, entraîne au vice. Madame la Maréchale, la tentation est trop proche, et l'Enfer est trop loin : n'attendez rien, qui vaille la peine qu'un sage législateur s'en occupe, d'un système d'opinions bisarres qui n'en impose qu'aux enfans; qui encourage au crime par la commodité des expiations; qui envoie le coupable demander pardon à Dieu de l'injure faite à l'homme; et qui avilit l'ordre des devoirs naturels et moraux, en le subordonnant à un ordre de devoirs chimériques.

La Mar. Je ne vous comprends pas.

Crud. Je m'explique : mais il me semble que voilà le carrosse de Monsieur le Maréchal qui rentre fort à propos pour m'empêcher de dire une sottise.

La Mar. Dites, dites votre sottise, je ne l'entendrai pas ; je me suis accoutumée à n'entendre que ce qui me plaît.

Crud. Je m'approchai de son oreille, et je lui dis tout bas : Madame la Maréchale, demandez au vicaire de votre paroisse, de ces deux crimes; pisser dans un vase sacré, ou noircir la réputation d'une femme hon-

nête, quel est le plus atroce? Il frémira d'horreur au premier, criera au sacrilége; et la loi civile, qui prend à peine connoissance de la calomnie, tandis qu'elle punit le sacrilége par le feu, achevera de brouiller les idées et de corrompre les esprits.

La Mar. Je connois plus d'une femme qui se feroit un scrupule de manger gras le vendredi, et qui . . . : j'allois dire aussi ma sottise. Continuez.

Crud. Mais, Madame, il faut absolument que je parle à M. le Maréchal.

La Mar. Encore un moment, et puis nous l'irons voir ensemble. Je ne sais trop que vous répondre, et cependant vous ne me persuadez pas.

Crud. Je ne me suis pas proposé de vous persuader. Il en est de la Religion comme du mariage. Le mariage, qui fait le malheur de tant d'autres, a fait votre bonheur et celui de M. le Maréchal; vous avez bien fait de vous marier tous deux. La Religion, qui a fait, qui fait et qui fera tant de méchans, vous a rendue meilleure encore; vous faites bien de la garder. Il vous est

doux d'imaginer à côté de vous, au-dessus de votre tête, un Etre grand et puissant, qui vous voit marcher sur la terre, et cette idée affermit vos pas. Continuez, Madame, à jouir de ce garant auguste de vos pensées, de ce spectateur, de ce modèle sublime de vos actions.

La Mar. Vous n'avez pas, à ce que je vois, la manie du prosélytisme.

Crud. Aucunement.

La Mar. Je vous en estime davantage.

Crud. Je permets à chacun de penser à sa manière, pourvu qu'on me laisse penser à la mienne; et puis ceux qui sont faits pour se délivrer de ces préjugés n'ont guères besoin qu'on les catéchise.

La Mar. Croyez-vous que l'homme puisse se passer de la superstition?

Crud. Non, tant qu'il restera ignorant et peureux.

La Mar. Eh bien! superstition pour superstition, autant la nôtre qu'une autre.

Crud. Je ne le pense pas.

La Mar. Parlez-moi vrai, ne vous répugne-t-il point de n'être plus rien après votre mort?

Crud. J'aimerois mieux exister, bien que je ne sache pas pourquoi un Etre qui a pu me rendre malheureux sans raison, ne s'en amuseroit pas deux fois.

La Mar. Si, malgré cet inconvénient, l'espoir d'une vie à venir vous paroît consolant et doux, pourquoi nous l'arracher ?

Crud. Je n'ai pas cet espoir, parce que le désir ne m'en a point donné la vanité ; mais je ne l'ôte à personne. Si l'on peut croire qu'on verra quand on n'aura plus d'yeux, qu'on entendra quand on n'aura plus d'oreilles, qu'on pensera quand on n'aura plus de tête, qu'on aimera quand on n'aura plus de cœur, qu'on sentira quand on n'aura plus de sens, qu'on existera quand on ne sera nulle part, qu'on sera quelque chose sans étendue et sans lieu ; j'y consens.

La Mar. Mais ce monde-ci, qui est-ce qui l'a fait ?

Crud. Je vous le demande.

La Mar. C'est Dieu.

Crud. Et qu'est-ce que Dieu ?

La Mar. Un esprit.

Crud. Si un esprit fait de la matière, pourquoi de la matière ne feroit-elle pas un esprit?

La Mar. Et pourquoi le feroit-elle?

Crud. C'est que je lui en vois faire tous les jours. Croyez-vous que les bêtes aient des ames?

La Mar. Certainement je le crois.

Crud. Et pourriez-vous me dire ce que devient, par exemple, l'ame du serpent du Pérou, pendant qu'il se dessèche suspendu dans une cheminée, et exposé à la fumée un ou deux ans de suite?

La Mar. Qu'elle devienne ce qu'elle voudra, qu'est-ce que cela me fait?

Crud. C'est que Madame la Maréchale ne sait pas que ce serpent enfumé, desséché, ressuscite et renaît.

La Mar. Je n'en crois rien.

Crud. C'est pourtant un habile homme, c'est Bouguer qui l'assure.

La Mar. Votre habile homme en a menti.

Crud. S'il avoit dit vrai?

La Mar. J'en serois quitte pour croire que les animaux sont des machines.

Crud. Et l'homme qui n'est qu'un animal un peu plus parfait qu'un autre...... Mais M. le Maréchal.

La Mar. Encore une question ; et c'est la dernière. Etes-vous bien tranquille dans votre incrédulité ?

Crud. On ne sauroit davantage.

La Mar. Pourtant si vous vous trompiez ?

Crud. Quand je me tromperois ?

La Mar. Tout ce que vous croyez faux seroit vrai ! et vous seriez damné. Monsieur Crudeli, c'est une terrible chose que d'être damné ; brûler toute une éternité, c'est bien long !

Crud. La Fontaine croyoit que nous y serions comme le poisson dans l'eau.

La Mar. Oui, oui ; mais votre La Fontaine devint bien sérieux au dernier moment ; et c'est où je vous attends.

Crud. Je ne réponds de rien quand ma tête n'y sera plus ; mais si je finis par une de ces maladies qui laissent à l'homme agonisant toute sa raison, je ne serai pas plus troublé au moment où vous m'attendez qu'au moment où vous me voyez.

La Mar. Cette intrépidité me confond.

Crud. J'en trouve bien davantage au moribond qui croit en un Juge sévère qui pèse jusqu'à nos plus secrètes pensées, et dans la balance duquel l'homme le plus juste se perdroit par sa vanité, s'il ne trembloit de se trouver trop léger; si ce moribond avoit alors à son choix ou d'être anéanti, ou de se présenter à ce tribunal, son intrépidité me confondroit bien autrement, s'il balançoit a prendre le premier parti, à moins qu'il ne fut plus insensé que le compagnon de Saint Bruno, ou plus ivre de son mérite que Bohola.

La Mar. J'ai lu l'Histoire de l'associé de Saint Bruno, mais je n'ai jamais entendu parler de votre Bohola.

Crud. C'est un Jésuite, du Collége de Pinsk, en Lithuanie, qui laissa en mourant une cassette pleine d'argent, avec un billet écrit et signé de sa main.

La Mar. Et ce billet?

Crud. Etoit conçu en ces termes: » Je
» prie mon cher confrère dépositaire de
» cette cassette, de l'ouvrir lorsque j'aurai

» fait des miracles. L'argent qu'elle contient
» servira aux frais du procès de ma béa-
» tification. J'y ai ajouté quelques mémoi-
» res authentiques pour la confirmation
» de mes vertus, et qui pourront servir
» utilement à ceux qui entreprendront d'é-
» crire ma vie.. »

La Mar. Cela est à mourir de rire.

Crud. Pour moi, Madame la Maréchale; mais pour vous, votre Dieu n'entend pas raillerie.

La Mar. Vous avez raison.

Crud. Madame la Maréchale, il est bien facile de pécher grièvement contre votre loi.

La Mar. J'en conviens.

Crud. La justice qui décidera de votre sort est bien rigoureuse.

La Mar. Il est vrai.

Crud. Et si vous en croyez les oracles de votre Religion sur le nombre des Elus, il est bien petit.

La Mar. Oh ! c'est que je ne suis pas Janséniste; je ne vois la médaille que par son revers consolant : le sang de Jésus-

Christ couvre un grand espace à mes yeux ; et il me sembleroit très-singulier que le Diable, qui n'a pas livré son fils à la mort, eût pourtant la meilleure part.

Crud. Damnez-vous Socrate, Phocion, Aristide, Caton, Trajan, Marc-Aurele ?

La Mar. Fi donc ! il n'y a que des bêtes féroces qui puissent le penser. Saint Paul dit que chacun sera jugé par la loi qu'il a connue, et Saint Paul a raison.

Crud. Et par quelle loi l'Incrédule sera-t-il jugé ?

La Mar. Votre cas est un peu différent. Vous êtes un de ces habitans maudits de Corozaïn et de Betzaïda, qui fermèrent leurs yeux à la lumière qui les éclairoit, et qui étoupèrent leurs oreilles pour ne pas entendre la voix de la Vérité qui leur parloit.

Crud. Madame la Maréchale, ces Corozaïnois et ces Betzaïdains furent des hommes comme il n'y en eut jamais que là, s'il furent maîtres de croire ou de ne pas croire.

La Mar. Ils virent des prodiges qui au-

roient mis l'enchère aux sacs et à la cendre, s'ils avoient été faits à Tyr et à Sidon.

Crud. C'est que les habitans de Tyr et de Sidon étoient des gens d'esprit, et que ceux de Corozaïn et de Betzaïda n'étoient que des sots. Mais, est-ce que celui qui fit les sots les punira pour avoir été sots? Je vous ai fait tout-à-l'heure une histoire, et il me prend envie de vous faire un conte. Un jeune Mexicain... Mais M. le Maréchal.

La Mar. Je vais envoyer savoir s'il est visible. Eh bien! votre jeune Mexicain?

Crud. Las de son travail, se promenoit un jour au bord de la mer. Il voit une planche qui trempoit d'un bout dans les eaux, et qui de l'autre posoit sur le rivage. Il s'assied sur cette planche; et là, prolongeant ses regards sur la vaste étendue qui se déployoit devant lui, il se disoit: Rien n'est plus vrai que ma grand'mère radote avec son histoire de je ne sais quels habitans qui, dans je ne sais quel temps, abordèrent ici de je ne sais où, d'une contrée au-delà de nos mers. Il n'y a pas le sens

commun : ne vois-je pas la mer confiner avec le Ciel ? Et puis-je croire contre le témoignage de mes sens, une vieille fable dont on ignore la date, que chacun arrange à sa manière, et qui n'est qu'un tissu de circonstances absurdes sur lesquelles ils se mangent le cœur et s'arrachent le blanc des yeux ? Tandis qu'il raisonnoit ainsi, les eaux agitées le berçoient sur sa planche, et il s'endormit. Pendant qu'il dort, le vent s'accroît, le flot soulève la planche sur laquelle il est étendu, et voilà notre jeune raisonneur embarqué.

La Mar. Hélas ! c'est bien là notre image : nous sommes chacun sur notre planche ; le vent souffle, et le flot nous emporte.

Crud. Il étoit déjà loin du continent lorsqu'il s'éveilla. Qui fut bien surpris de se trouver en pleine mer ? ce fut notre Mexicain. Qui le fut bien davantage ? ce fut encore lui, lorsqu'ayant perdu de vue le rivage sur lequel il se promenoit il n'y a qu'un instant, la mer lui parut confiner avec le ciel de tous côtés. Alors il soup-

çonna qu'il pourroit bien s'être trompé, et que si le vent restoit au même point, peut-être seroit-il porté sur la rive, et parmi ces habitans dont sa grand'mère l'avoit si souvent entretenu.

La Mar. Et de son souci, vous ne m'en dites mot.

Crud. Il n'en eut point. Il se dit : Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que j'aborde ? J'ai raisonné comme un étourdi, soit ; mais j'ai été sincère avec moi-même, et c'est tout ce qu'on peut exiger de moi. Si ce n'est pas une vertu que d'avoir de l'esprit, ce n'est pas un crime que d'en manquer. Cependant le vent continuoit ; l'homme et la planche voguoient, et la rive inconnue commençoit à paroître : il y touche, et l'y voilà.

La Mar. Nous nous y reverrons un jour, Monsieur Crudeli.

Crud. Je le souhaite, Madame la Maréchale ; en quelqu'endroit que ce soit, je serai toujours très-flatté de vous faire ma cour. A peine eut-il quitté sa planche, et mis le pied sur le sable, qu'il aperçut un

Vieillard vénérable, debout à ses côtés. Il lui demanda où il étoit et à qui il avoit l'honneur de parler. — Je suis le Souverain de la contrée, lui répondit le Vieillard. Vous avez nié mon existence? — Il est vrai. — Et celle de mon empire? — Il est vrai. — Je vous le pardonne, parce que je suis celui qui voit le fond des cœurs, et que j'ai lu au fond du vôtre que vous étiez de bonne foi; mais le fond de vos pensées et de vos actions n'est pas également innocent. Alors le Vieillard, qui le tenoit par l'oreille, lui rappeloit toutes les erreurs de sa vie, et à chaque article le jeune Mexicain s'inclinoit, se frappoit la poitrine et demandoit pardon. Là, Madame la Maréchale, mettez-vous pour un moment à la place du Vieillard, et dites-moi ce que vous auriez fait? Auriez-vous pris ce jeune insensé par les cheveux, et vous seriez-vous complu à le traîner à toute éternité sur le rivage?

La Mar. En vérité non.

Crud. Si un de ces six jolis enfans que vous avez, après s'être échappé de la

maison paternelle et avoir fait force sottises, y revenoit bien repentant?

La Mar. Moi, je courrois à sa rencontre; je le serrerois entre mes bras et je l'arroserois de mes larmes; mais M. le Maréchal son père ne prendroit pas la chose si doucement.

Crud. M. le Maréchal n'est pas un tigre.

La Mar. Il s'en faut bien.

Crud. Il se feroit peut-être un peu tirailler, mais il pardonneroit.

La Mar. Certainement.

Crud. Sur-tout s'il venoit à considérer qu'avant de donner la naissance à cet enfant, il en savoit toute la vie, et que le châtiment de ses fautes seroit sans aucune utilité ni pour lui-même, ni pour le coupable, ni pour ses frères.

La Mar. Le Vieillard et M. le Maréchal sont deux.

Crud. Vous voulez dire que M. le Maréchal est meilleur que le Vieillard?

La Mar. Dieu m'en garde! Je veux dire que si ma justice n'est pas celle de M. le Maréchal, la justice de M. le Maréchal

pourroit bien n'être pas celle du Vieillard.

Crud. Ah ! Madame, vous ne sentez pas les suites de cette réponse. Ou la définition générale de la justice convient également à vous, à M. le Maréchal, à moi, au jeune Mexicain et au Vieillard ; ou je ne sais plus ce que c'est, et j'ignore comment on plaît ou l'on déplaît à ce dernier.

Nous en étions là, lorsqu'on nous avertit que M. le Maréchal nous attendoit. Je donnai la main à Madame la Maréchale, qui me disoit : C'est à faire tourner la tête, n'est-ce-pas ?

Crud. Pourquoi donc, quand on l'a bonne ?

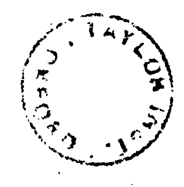
La Mar. Après tout, le plus court est de se conduire comme si le Vieillard existoit.

Crud. Même quand on n'y croit pas.

La Mar. Et quand on y croiroit, de ne pas compter sur sa bonté.

Crud. Si ce n'est pas le plus poli, c'est du moins le plus sûr.

La Mar. A propos, si vous aviez à rendre compte de vos principes à nos Magistrats, les avoueriez-vous ?



Crud. Je ferois de mon mieux pour leur épargner une action atroce.

La Mar. Ah le lâche ! Et si vous étiez sur le point de mourir, vous soumettriez-vous aux cérémonies de l'Eglise ?

Crud. Je n'y manquerois pas.

La Mar. Fi ! le vilain hypocrite !

DU BONHEUR DES SOTS.

A L'ÉDITEUR.

IMPRIMEZ sans scrupule le nom de M. Necker à la tête de ces *Réflexions.* Tous ceux qui l'ont connu savent qu'elles sont de lui ; ceux qui l'ont vu de près seroient étonnés qu'elles fussent d'un autre.

Vous avez peine, dites-vous, à reconnoître dans ce badinage, quelque piquant et quelque ingénieux qu'il soit, l'homme d'Etat qui a restauré et administré les finances d'un grand Empire avec tant de courage et de sagesse ; l'Ecrivain qui a écrit sur l'Economie politique avec tant de gravité ; le Philosophe qui a analysé les principes des Gouvernemens avec tant de sagacité et de profondeur, et qui, lorsqu'il a élevé sa pensée vers les objets les plus sublimes des méditations de l'homme, a su agrandir encore ce qui est grand, non-seulement par les arts de l'éloquence, mais encore par une dignité de ton et un caractère de moralité, qui font respecter l'homme et l'auteur.

Les *Réflexions sur le Bonheur des Sots* n'étoient sans doute, pour M. Necker, qu'un jeu d'esprit, une espèce de défi de société ; mais lisez-les avec attention, vous y reconnoîtrez ce coup

d'œil perçant et juste, qui saisit les mouvemens les plus secrets du cœur, les nuances les plus déliées du caractère ; cette sagacité d'observation également propre au philosophe qui veut analyser les passions sociales, et du poëte comique qui veut les mettre sur la scène.

Duclos me disoit un jour, *Je regarde peu ; mais ce que je regarde, je le vois bien.* M. Necker pourroit le dire avec plus de vérité de lui-même. Je n'ai connu personne qui aperçut plus vîte et plus finement les ridicules et les travers ; sur-tout ceux de la vanité, ce mobile si puissant et si universel des actions des hommes. Personne ne manioit avec plus de dextérité et d'originalité la plaisanterie et ce genre de raillerie qu'on a appelé, je ne sais pourquoi, *persiflage ;* mais sa bonté naturelle et sa raison supérieure lui avoient appris à ne faire usage de ce talent dangereux qu'avec ceux qui n'en pouvoient pas être blessés.

On s'étonne peut-être trop de rencontrer dans un même esprit cette association de finesse et de gravité, de plaisanterie et d'éloquence. Il est naturel, sans doute, que l'homme de génie, occupé de choses nobles et grandes, ne daigne pas descendre souvent à des sujets familiers et badins ; mais s'il veut s'en occuper, il s'y montrera encore supérieur : à ne savoir pas y plier son ton, il y a plus de roideur que de force.

L'expérience prouve ce que je dis. Depuis Homère, qui a chanté la Guerre de Troye et celle des Grenouilles, on a vu les plus grands Ecrivains exceller dans les genres les plus opposés. Pascal a fait les *Lettres Provinciales*, et Racine les *Plaideurs*. L'auteur de l'*Esprit des Lois* a écrit les *Lettres Persanes*; et celui de *Brutus* et de *Mérope* a composé cent écrits d'une gaieté piquante et originale. Garrick m'a dit plusieurs fois qu'il ne pouvoit regarder comme un grand comédien que celui qui savoit imiter également et les affections grotesques et plaisantes, et les passions nobles et pathétiques. Aussi jouoit-il avec la même supériorité les rôles d'un héros ou d'un bouffon, d'un petit-maître ou d'un butord.

Je reviens à M. Necker. Il m'en coûte pour ne rien dire de l'étrange révolution qui s'est faite dans sa destinée, presque aussi étrange que celle qui s'est opérée dans les destinées de la France, mais ce que je serois tenté d'écrire réveilleroit trop de préjugés et de passions. Ce n'est pas encore le moment, comme on l'a dit, de relever les statues renversées. Laissons à une génération plus équitable et plus heureuse, à réparer, si cela se peut, de si déplorables erreurs et de si cruelles injustices.

S.

DU BONHEUR

DES SOTS.

Pour être heureux il faut être un Sot; cette vérité morale est une des plus anciennes du monde.

Lorsqu'Adam et Eve eurent mangé du fruit de l'arbre de vie, leurs yeux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étoient nuds; cela signifie qu'ils furent éclairés tout-à-coup sur la petitesse et la misère de l'homme; mais, avant que de les chasser du jardin d'Eden, Dieu leur fit une robe de peau et les en revêtit.

C'est un acte à jamais mémorable de sa complaisance envers les hommes ; ce précieux vêtement, cette robe de peau qui doit couvrir notre nudité, ce sont les erreurs agréables, c'est la douce confiance, c'est l'intrépide opinion de nous-mêmes ; dons heureux auxquels notre corruption a donné le nom de sottise et que notre ingratitude cherche à méconnoître ; mais qui sont, n'en doutons point, l'unique sauvegarde de notre bonheur sur la terre.

Depuis que les hommes se sont réunis en société, il s'est établi entre eux une comparaison continuelle, source de leurs peines et de leurs plaisirs.

Cette comparaison varie dans ses objets, et diffère dans son étendue. Les uns se transportent aux extrémités de la terre et jusques aux siècles les plus reculés, pour s'y mesurer avec tous les grands hommes qui existent ou qui ont existé ; d'autres ne prennent leur hauteur que dans leurs cotteries ; d'autres enfin se contentent de

prouver plus de bon sens que leurs femmes ou leurs enfans; tous jouissent par un sentiment semblable.

Dans cette lutte générale du monde, quel est l'athlète le plus sûr de vaincre? C'est l'homme encore armé de sa robe de peau; c'est le Sot, c'est mon héros.

Que lui importe que les autres l'élèvent ou le rabaissent, il porte avec lui son piédestal; oui, son opinion lui suffit; c'est un duvet enchanté, sur lequel il s'étend voluptueusement et s'endort avec délices.

Ah! comment pourrai-je assez bien peindre sa félicité? Comment pourrai-je parler dignement de Clyton, de Crisippe ou d'Alcindas, sans cesse occupés d'eux-mêmes? la satisfaction qu'ils en ont éclate dans leurs yeux; l'un la manifeste étourdiment et de bonne foi; l'autre la développe avec méthode, il veut compter un à un son troupeau; l'autre enfin la contient sous un sérieux composé, afin d'a-

jouter encore à la jouissance de son mérite par le sentiment d'une modération héroïque.

L'aimable chose qu'un Sot rempli de lui-même ! Il se déploie presque toujours avec une bizarrerie charmante ; et en effet, il doit être nécessairement original, puisqu'il s'occupe uniquement d'un objet auquel les autres n'ont jamais pensé. Le Sot et l'homme d'esprit font l'ornement du monde, toutes les classes intermédiaires ne sont qu'une froide imitation ; ce sont des plaines arides entre deux monts pittoresques.

Mais si le Sot et l'homme d'esprit figurent également sur la terre, leur bonheur est bien différent.

L'homme d'esprit, l'homme pénétrant, en saisissant tous les rapports, réunit mille objets divers sous quelques principes généraux ; pour lui le tableau du monde se retrécit, et ses couleurs se rapprochent : à peine au milieu de sa carriére, il s'ap-

perçoit déjà que tout se ressemble et rien n'excite plus sa curiosité.

Le Sot à qui tous ces rapports échappent, au bout de deux cents ans de vie, et sans sortir de sa cité, trouveroit encore à s'étonner. Comme il ne classe point ses idées, comme il n'en généralise aucune, tout est détaché pour lui dans l'Univers, tout est piquant, tout est phénomène; sa vie est une enfance prolongée, la Nature conserve pour lui sa fraicheur.

Aux yeux de l'homme observateur, l'avenir n'est bientôt qu'une reproduction probable du passé, et il le regarde sans plaisir. Pour le Sot, c'est une création nouvelle; et le charme de l'espérance embellit tous ses jours.

L'homme qui réfléchit et dont la méditation embrasse mille combinaisons diverses, s'il doit choisir, s'il doit prendre un parti, un nombre infini de motifs différens et contraires se précipitent vers sa

pensée, et toute l'activité de son esprit ne peut suffire à la multiplicité de ses perceptions; il est indécis, il est tourmenté.

Le Sot choisit à l'instant: il n'a presque rien à comparer, son œil est un verre officieux qui ne transmet jamais à sa pensée qu'un ou deux objets à-la fois.

Un autre malheur des gens d'esprit, que les Sots ne connoissent pas, c'est la difficulté qu'ils trouvent à se faire entendre; leur raison est un sixième sens dont ils tâchent en vain d'expliquer les effets. Trompés par la figure humaine, ils font des efforts incroyables pour transmettre aux autres leurs idées; et s'ils ne parvenoient pas enfin par l'expérience à ne voir dans la plupart des hommes qu'une image ou qu'un mannequin, ils passeroient leur vie dans les tourmens des Danaïdes.

Fatigué des objets extérieurs, si l'homme d'esprit se replie sur lui-même, le spectacle de ce qui lui manque vient le

troubler sans cesse dans la jouissance qu'il possède. Il n'est jamais content.

Le Sot ne connoit point ces peines ; s'il rentre au-dedans de lui-même, il y trouve un hôte affectueux qui l'honore et le considère, toujours courtois, toujours poli, toujours prêt à lui faire fête.

Pour l'homme éclairé, la perfection est une roche escarpée dont la cime se perd dans les nues ; pour les Sots, c'est un globe parfait qui tourne sans cesse sur lui-même ; chacun s'y croit au sommet et se flatte encore d'y marcher sur la tête de ses semblables.

Non, rien ne sauroit troubler la sérénité d'un Sot : il ne connoit ni l'envie, ni la jalousie ; comme il met sa gloire à des riens, il trouve place en tous lieux pour elle.

A trente ans si Damon devient conseiller, il arrange ses cheveux pour aller juger ; il

juge en effet; et s'il réfléchit au respect qu'on doit avoir pour lui, il se revêt d'une gravité majestueuse; mais il a de la peine à la soutenir: une boucle, prête à fléchir, qui s'ébranle dans la perruque de son confrère, un enfant qui tombe, un papillon qui vient brûler ses ailes à la lumière, tout réveille en lui l'idée de sa supériorité, et l'excite à rire. S'il vient à parler, son sérieux court encore un nouveau danger; car il ne sauroit franchir un pronom possessif; il ne sauroit dire *je*, *moi* ou *mon*, sans que l'image d'une aussi charmante propriété ne vienne le chatouiller délicieusement; ses traits resserrés se dilatent malgré lui, et son visage cède à l'attrait du plaisir.

Voyez deux Sots s'entretenir ensemble, ils ne s'écoutent point, mais ils rient continuellement. Tandis que l'un parle, l'autre est dans un point de vue qui le ravit: c'est entre ce qu'il a dit et ce qu'il va dire. Ils se promettent en se quittant de revenir bientôt s'épanouir ensemble, et chacun

d'eux croit bonnement avoir produit, par ses saillies, toute la joie de son ami.

C'est souvent avec une défiance timide que l'homme d'esprit dit des choses fines et ingénieuses; la délicatesse de son goût le rend difficile; il voudroit s'étonner lui-même. Il a d'ailleurs observé les replis de l'amour-propre, il a cru remarquer que la plupart des hommes ne se déterminent à trouver de l'esprit à un de leurs semblables qu'autant qu'il leur laisse le plaisir de lui en donner la nouvelle, et lorsqu'ainsi les honneurs de la découverte les consolent de son triomphe.

Le Sot n'est jamais tyrannisé par ces ménagemens. Il distribue ses idées avec une confiance plénière; et s'il s'élance par fois jusques à quelque réflexion commune, il la distribue à son de trompe, il détache un air fin pour lui servir de cortège; et, tout rayonnant de sa gloire, il se transporte à quelques pas de lui-même pour se contempler, puis il s'en rapproche pour s'en-

tendre ; et dans cette douce occupation, troublé par une heureuse ivresse, il est fier des tributs qu'il s'est payés lui-même.

Enfin, l'homme d'esprit amoureux n'est presque jamais satisfait : la finesse de sa vue est un obstacle à son bonheur ; un mot qui échappe à sa maîtresse, un regard qu'il lui surprend, un son de voix qu'il interprète, mille nuances imperceptibles, tout suffit pour le troubler dans ses espérances ; et lorsqu'il jouit du plus tendre amour, son esprit le poursuit encore : il tourmente son cœur par les distinctions les plus subtiles ; il doute si c'est lui qu'on aime ou si c'est soi qu'on aime en lui ; il craint d'être aimé parce qu'il aime, et non par le charme d'un ascendant invincible. Il analyse l'amour, et ses douceurs lui échappent.

Le Sot en jouit sans être aimé. Il croit faire sur les femmes la sensation rapide qu'il fait sur lui-même. Son crystalin heureusement construit rassemble dans son foyer tous les rayons divergens ; et lors-

qu'à peine il est aperçu, il se croit l'objet des regards du monde; il se croit aimé, parce qu'il est aimable; il se croit aimable, parce qu'il est un Sot, et sur cette base inébranlable son bonheur est élevé. N'en soyons donc jamais en peine, le Sot fut amant heureux; le Sot est mari tranquille; et comme tout lui tourne en bien, s'il lui advient d'être c..... comme il est possible, il l'est avec une béatitude à laquelle l'amant fortuné porte envie. Si vers l'aube du jour, il voit sortir quelqu'un de l'appartement de sa femme, il court vers elle, ouvre son écrain, compte ses diamans, et rit comme un fou de ce que le voleur n'a pas su les trouver.

. . . .

Quel spectacle de bonheur ce tableau, tout foible qu'il est, ne présente-t-il pas à nos yeux! Y serez-vous insensibles, pères et mères, et ne changerez-vous jamais de système d'éducation? C'est pour caresser votre vanité, c'est pour agrandir votre pompe que vous voulez que vos enfans brillent par l'esprit et par les lumières, et

que vous y travaillez avec tant d'ardeur ; vous préparez les tréteaux sur lesquels vous voulez monter ; et, dans votre orgueil impatient, les plus beaux momens de leur vie, leur enfance vous importune ; ou si vous êtes de bonne foi, quel est donc votre égarement ! Quoi ! parce que vous n'êtes heureux que par les suffrages des autres, vous vous croyez les bienfaiteurs de vos enfans quand vous leur inspirez ce sentiment et les aidez à le satisfaire. Cruels que vous êtes ! pourroient-ils vous dire ; vous auriez pu placer dans nos réservoirs l'eau qui eût étanché notre soif, et vous en avez ouvert la source dans le champ d'autrui. Cessez donc de mériter ce reproche ; au lieu d'embellir leur personne, éblouissez leurs yeux : il est plus sûr de corrompre son juge que de lui prouver qu'on a raison ; donnez-leur, s'il se peut, d'eux-mêmes une opinion indestructible ; lancez-les dans le monde ainsi cuirassés ; et, s'ils y sont couverts de ridicules, ne vous en inquiétez point ; c'est leur bonheur qui vous est confié, ce n'est pas leur gloire.

Vainement diriez-vous qu'il est de votre devoir de les faire avancer vers la perfection ; la perfection de l'homme, c'est le bonheur. Et qui pourroit sur la terre lui disputer ce titre ? Seroient-ce les vertus morales ? mais elles ne sont vertus que parce qu'elles contribuent au bonheur de la société des hommes. Seroit-ce l'étendue des connoissances ? seroit-ce même d'approcher de plus près de l'idée du Créateur ? mais tous les points du monde tiennent à lui ; et l'homme qui lance ses regards dans les Cieux eût déjà trouvé, courbé sur la terre, et dans le spectacle d'une fourmi, les bornes de son intelligence. Seroit-ce enfin une réunion de qualités agréables aux autres ? mais cette perfection est un esclavage ; elle dépend de l'opinion, divinité altière et bizarre. Ah ! détournons à jamais de son culte tous ceux que nous aimons : demandez à ceux qui l'ont suivie quelles larmes de douleur il leur a fait répandre. Mon héros n'en versa jamais. Aux autels de l'opinion, l'homme d'esprit est sacrificateur et victime ; le Sot, à ces mêmes autels, est l'adorateur et le dieu.

Aidez-moi donc, hommes d'esprit, à multiplier les Sots sur la terre. Je puis bien sentir leur bonheur, mais vous seuls avez le pouvoir de propager un nouveau systême. Pourquoi vous y refuseriez vous? pourquoi cet air dédaigneux? La distance qui vous sépare d'eux et qui vous paroît infinie, échappe peut-être à des millions d'êtres au-dessus de vous; qui sait si dans l'Univers chacun n'est pas le Sot d'un autre? qui sait si vous n'êtes pas ceux des habitans de la Lune ou de quelques esprits aériens? Est-ce parce que vous ne les entendez pas rire à vos dépens que vous n'en croyez rien? Mais vos Sots ne vous entendent point; et c'est le caractère distinctif de la sottise que de ne point apercevoir, ou de prendre toujours les limites de sa vue pour les bornes de ce qui est.

Soyez donc plus timides et plus défians; et, loin de mépriser les Sots que vous rencontrez, contemplez leur bonheur, et reconnoissez qu'il ne leur manque, pour prétendre au titre d'hommes de génie, que d'avoir été Sots par leur propre choix.

LE BON HOMME,

CONTE MORAL;

OU

HISTOIRE SCANDALEUSE.

JE viens d'apprendre la *mort* de ce pauvre *Cléon*. J'en suis fâché ; je l'ai beaucoup connu : c'étoit un *bon homme*. Toute sa vie il ne pensa, ne dit, ne fit que ce qu'il croyoit devoir plaire aux personnes avec qui il vivoit. Il étoit né avec une de ces ames souples et mobiles qui reçoivent toutes les impressions et n'en conservent aucune. Il avoit l'imagination gaie, vive et sensible : tout venoit s'y peindre et s'en réfléchissoit avec des couleurs agréables. Il paroissoit s'intéresser à tout, aimer tous les gens à qui il parloit : il intéressoit lui-même, et on l'aimoit, du moins on croyoit l'aimer.

Il eut tous les goûts sans avoir jamais de passion. Il avoit de l'esprit, des connoissances, du tact, et tout ce qu'il falloit pour bien juger les hommes et les choses; mais ses principes n'étoient que dans sa tête, et aucun n'avoit pris racine dans son ame, ne régloit ses sentimens, n'influoit sur sa conduite.

Il avoit le talent de la plaisanterie; mais il ne l'employoit jamais contre ses amis que lorsqu'ils étoient absens; et c'étoit toujours pour amuser, jamais pour nuire.

Il étoit toujours prêt à sacrifier ses opinions, ses goûts et ses sentimens à ceux des autres : il ne croyoit pas que la vanité de défendre son avis sur rien valût la peine de contredire un galant-homme. Il ne mettoit point son amour-propre à avoir plus d'esprit qu'un autre, et tout le monde lui en trouvoit beaucoup. Il n'avoit de prétention que celle d'être l'homme de Paris le plus sociable, et personne ne lui refusoit ce mérite-là.

Son caractère se montra dès l'enfance. Cette facilité le rendit docile à toutes les leçons de ses maîtres : il en profita, fit très-bien ses exercices, et fut jetté de bonne heure dans le monde, avec les avantages que peuvent donner l'esprit, la figure, la politesse et les talens.

Les femmes les plus à la mode s'empressèrent de lui plaire, et y réussirent aisément. Aucune ne put le fixer : mais on lui pardonnoit ses infidélités, même ses indiscrétions ; car, comme il n'avoit rien de caché pour ses amis, il n'avoit jamais une femme sans leur en faire confidence. Cependant les soins qu'exigeoient les honnêtes femmes, même les moins exigeantes, le gênoient et le rebutoient. Il se répandit parmi les Beautés complaisantes qui ornent la Capitale. La facilité de ce commerce lui plut beaucoup ; mais ses plaisirs ne furent pas toujours purs, et il y trouva quelque amertume.

Sa santé n'étoit pas forte ; cependant il

mangeoit et buvoit comme les hommes les plus robustes. Il ne vouloit pas troubler la gaieté d'un souper agréable par une sobriété déplacée, toujours ridicule ou incommode pour les autres.

En passant de plaisirs en plaisirs, il se trouva bientôt avec un corps épuisé et une fortune délabrée. On lui dit qu'il falloit songer à prendre un état ; il le sentit et y songea.

Il avoit inspiré une véritable passion à *Elmire*, jeune veuve, belle, honnête et très-intéressante, qu'il aimoit lui-même autant qu'il pouvoit aimer. Cette femme avoit fait de grands sacrifices à l'espérance qu'il lui avoit donnée de l'épouser ; mais elle n'étoit pas riche : il avoit dérangé ses affaires, et il songea qu'il pourroit les réparer par un bon mariage. On lui proposa la fille d'un millionnaire. Il eut quelques scrupules sur la peine que ce mariage causeroit à Elmire ; mais ses amis trouvèrent cette délicatesse ridicule ; il en

convint lui-même et épousa la riche héritière. La tendre veuve se retira dans un couvent, où elle mourut peu de tems après de douleur et d'ennui. Cléon en fut sincèrement affligé, car il étoit *bon homme*.

Sa femme étoit jolie et naïve. Elle l'aima, comme une jeune fille qui sort du couvent aime ordinairement son mari quand elle ne le hait pas. Cléon se crut obligé, par décence et pour sa commodité, de modérer ce sentiment. Il traita d'enfance et les caresses, et les jalousies, et les petites exigeances de sa femme; il lui dit qu'il falloit vivre ensemble comme des gens raisonnables. Elle en fut d'abord au désespoir. Un de leurs amis communs tenta de dissiper son chagrin et le calma un peu. Vingt autres consolateurs se succédèrent en une année et parvinrent à la consoler parfaitement. Cléon se trouva fort à son aise. Il se vit successivement père de deux fils et d'une fille, qu'il fit élever de son mieux; mais l'enchaînement des plaisirs

et des devoirs de la société ne lui permettoit pas de s'occuper de leur éducation; et les dissipations de sa femme, les siennes propres, jointes à l'aversion insurmontable qu'il avoit pour toute espèce d'ordre et d'affaires, mirent sa fortune dans un état qui lui permettoit encore moins de faire donner à ses enfans les secours dont ils auroient eu besoin pour leur instruction.

Enfin sa femme, égarée par le besoin de multiplier et de varier ses consolations, eut une aventure d'éclat qui la força de se mettre dans un couvent avec sa fille, qui y prit le voile pour délivrer son père de l'embarras de la marier. Les deux fils, presqu'inconnus à leur père, ont été un peu trop connus du public. Cléon, obligé d'abandonner ses biens à ses créanciers, et de se retirer du grand monde où il ne lui étoit plus possible de se montrer, vivoit depuis quelques années en fort mauvaise compagnie, pauvre et accablé d'infirmités, oublié de toutes ces

honnêtes gens à qui il avoit dévoué sa vie, sa réputation et sa fortune, et qui disoient quand on leur parloit de lui : *c'étoit un homme charmant ; c'est dommage qu'on ne puisse plus le voir !*

Enfin il est mort avant l'âge, des suites de sa belle vie, abandonné de sa femme, de ses enfans, de ses amis et de ses valets ; c'étoit cependant un *bon homme* que Cléon.

LE VRAI PHILOSOPHE.

Il n'y a rien de plus commun, et qui coûte moins aujourd'hui à acquérir, que le nom de Philosophe.

Une vie obscure et retirée, quelques dehors de sagesse avec un peu de lecture, suffisent pour attirer ce nom à des personnes qui s'en honorent sans le mériter.

D'autres qui ont eu la force de se défaire des préjugés de l'éducation en ma-

tière de Religion, se regardent comme les seuls véritables Philosophes.

Quelques lumières naturelles de raison, et quelques observations sur l'esprit et sur le cœur humain, leur ont fait voir que nul Être suprême n'exige de culte des hommes; que la multiplicité de Religions, leur contrariété et les différens changemens qui arrivent en chacune, sont une preuve sensible qu'il n'y en a jamais eu de révélée, et que la Religion n'est qu'une passion humaine, comme l'amour, fille de l'admiration, de la crainte et de l'espérance; mais ils en sont demeurés à cette seule spéculation, et c'en est assez aujourd'hui pour être reconnu Philosophe par un grand nombre de personnes.

Mais on doit avoir une idée plus vaste et plus juste du Philosophe; et voici le caractère que nous lui donnons.

Le Philosophe est une machine humaine, comme un autre homme; mais

c'est une machine qui, par sa constitution mécanique, réfléchit sur ses mouvemens. Les autres hommes sont déterminés à agir sans sentir ni connoître les causes qui les font agir et mouvoir, sans même songer qu'il y en ait.

Le Philosophe, au contraire, démêle ces causes autant qu'il est en lui; souvent même les prévient, et se livre à elles avec connoissance : c'est une horloge, pour ainsi dire, qui se monte quelquefois elle-même : ainsi il évite les objets qui peuvent lui causer des sentimens qui ne conviennent ni au bien-être ni à l'être raisonnable; et il cherche ceux qui peuvent exciter en lui des affections convenables à l'état où il se trouve.

La raison est à l'égard du Philosophe ce que la grace est à l'égard du Chrétien, dans le systême de Saint Augustin : la grace détermine le Chrétien à agir volontairement; la raison détermine le Philosophe, sans lui ôter le goût du volontaire.

Les autres hommes sont emportés par leurs passions, sans que les actions qu'ils font soient précédées de la réflexion : ce sont des hommes qui marchent dans les ténèbres; au lieu que le Philosophe, dans ses passions mêmes, n'agit qu'après la réflexion : il marche la nuit, mais il est précédé d'un flambeau.

Le Philosophe forme ses principes d'après une infinité d'observations particulières : le peuple adopte le principe sans penser aux observations qui l'ont produit ; il croit que la maxime existe, pour ainsi dire, par elle-même ; mais le Philosophe prend la maxime dans sa source ; il en examine l'origine ; il en connoît la propre valeur, et n'en fait que l'usage qui lui convient.

De cette connoissance, que les principes ne naissent que des observations particulières, le Philosophe en conçoit de l'estime pour la science des faits : il aime à s'instruire des détails, et de tout ce qui

ne se devine pas : ainsi, il regarde comme une maxime très-opposée aux progrès des lumières de l'esprit, de se borner à la seule méditation, et de croire que l'homme ne tire la vérité que de son propre fonds.

Certains métaphysiciens disent : *Evitez les impressions des sens ; laissez aux historiens la connoissance des faits, et celle des langues aux grammairiens.* Notre Philosophe, au contraire, persuadé que toutes nos connoissances nous viennent des sens ; que nous ne nous sommes fait des règles que sur l'uniformité des impressions sensibles ; que nous sommes au bout de nos lumières, quand nos sens ne sont ni assez déliés, ni assez forts pour nous en fournir ; convaincu que la source de nos connoissances est entièrement hors de nous ; il nous exhorte à faire une ample provision d'idées, en nous livrant aux impressions extérieures des objets ; mais en nous y livrant en disciple qui consulte et qui écoute, et non en

maître qui décide et qui impose silence. Il veut que nous étudions l'impression précise que chaque objet fait en nous, et que nous évitions de la confondre avec celle qu'un autre objet a causée.

De-là la certitude et les bornes des connoissances humaines; *certitude*, quand on sent que l'on a reçu du dehors l'impression propre et précise que chaque jugement suppose; car tout jugement suppose une impression extérieure qui lui est particulière; *bornes*, quand on ne sauroit recevoir des impressions, ou par la nature de l'objet, ou par la foiblesse de nos organes. Augmentez donc, s'il est possible, la puissance de vos organes, vous augmenterez le nombre de vos connoissances. Ce n'est que depuis la découverte du télescope et du microscope, qu'on a fait tant de progrès dans l'astronomie et dans la physique.

C'est aussi pour augmenter le nombre de ses connoissances et de ses idées, que

le Philosophe étudie les hommes d'autrefois et les hommes d'aujourd'hui. *Répandez-vous comme des abeilles*, nous dit-il, *dans le monde passé et dans le présent: vous reviendrez ensuite dans votre ruche composer votre miel.*

Le Philosophe s'applique à la connoissance de l'Univers et de lui-même; mais, comme l'œil ne sauroit se voir, le Philosophe connoît qu'il ne sauroit se connoître parfaitement, puisqu'il ne sauroit recevoir des impressions extérieures du dedans de lui-même, et que nous ne connoissons rien que par de semblables impressions. Cette pensée n'a rien d'affligeant pour lui; parce qu'il se prend lui-même tel qu'il est, et non pas tel qu'il semble à l'imagination qu'il pourroit être; et d'ailleurs, cette ignorance n'est pas en lui une raison de décider qu'il est composé de deux substances opposées. Ainsi, comme il ne se connoît pas parfaitement, il dit *qu'il ne connoît pas comment il pense;* mais, comme il sent

qu'il pense indépendamment de tout lui-même, il reconnoît que sa substance est capable de penser de la même manière qu'elle est capable d'entendre et de voir. La pensée est en l'homme un sens, comme la vue et l'ouie, dépendant également d'une constitution organique. L'air seul est capable de sons; le feu seul peut exciter la chaleur; les yeux seuls peuvent voir; les seules oreilles peuvent entendre, et la seule substance du cerveau est susceptible de pensée.

Que si les hommes ont tant de peine à unir l'idée de la pensée avec l'idée de l'étendue, c'est qu'ils n'ont jamais vu d'étendue penser. Ils sont, à cet égard, ce qu'un aveugle né est à l'égard des couleurs, un sourd de naissance, à l'égard des sons : ceux-ci ne sauroient unir ces idées avec l'étendue qu'ils tâtent, parce qu'il n'ont jamais vu cette union.

La vérité n'est point, pour le Philosophe, une maîtresse qui corrompe son

imagination, et qu'il croie trouver partout; il se contente de la pouvoir démêler où il peut l'apercevoir; il ne la confond point avec la vraisemblance; il prend pour vrai ce qui est vrai, pour faux ce qui est faux, pour douteux ce qui est douteux, pour vraisemblable ce qui n'est que vraisemblable; il fait plus, et c'est ici une grande perfection du Philosophe : c'est que lorsqu'il n'a point le motif propre pour juger, il sait demeurer indéterminé.

Chaque jugement, comme on l'a déjà remarqué, suppose un motif extérieur qui doit l'exciter. Le Philosophe sent quel doit être le motif propre du jugement qu'il doit porter; si le motif manque, il ne juge point; il l'attend, et se console quand il voit qu'il l'attendroit inutilement.

Le monde est plein de personnes d'esprit, et de beaucoup d'esprit, qui jugent toujours, et toujours ils devinent; car c'est deviner que de juger sans sentir qu'on a le motif propre de jugement; ils ignorent

la portée de l'esprit humain; ils croient qu'il peut tout connoître : ainsi, ils trouvent de la honte à ne point prononcer de jugement, et s'imaginent que l'esprit consiste à juger de tout hardiment ; mais le Philosophe croit qu'il consiste à bien juger. Il est plus content de lui-même, quand il a suspendu la faculté de se déterminer, que s'il s'étoit déterminé avant que d'avoir senti le motif propre de la décision : ainsi, il juge et parle moins; mais il juge plus surement et parle mieux.

Il n'évite point les traits vifs qui se présentent naturellement à l'esprit, et un certain assemblage d'idées qui frappe par sa nouveauté, et qui amuse dans la conversation. C'est dans cette prompte liaison que consiste ce qu'on appelle communément esprit; mais aussi, c'est ce qu'il recherche le moins. Il préfère à ce brillant le soin de bien distinguer les idées, et d'en connoître la juste étendue et la liaison précise; d'éviter de prendre le change, en portant trop loin quelques rap-

ports particuliers que les idées ont entr'elles. C'est dans ce discernement que consiste ce qu'on appelle jugement et justesse d'esprit.

A cette justesse se joignent encore la souplesse et la netteté. Le Philosophe n'est pas tellement attaché à un système, qu'il ne sente toute la force des objections. La plupart des hommes sont si fort livrés à leurs opinions, qu'ils ne prennent pas seulement la peine de pénétrer celles des autres.

Le Philosophe comprend le sentiment qu'il rejette avec la même étendue et la même netteté qu'il entend celui qu'il adopte,

L'esprit philosophique est donc un esprit d'observation et de justesse, qui rapporte tout à ses véritables principes; mais ce n'est pas l'esprit seul que le Philosophe cultive; il porte plus loin son attention et ses soins,

L'homme n'est point un monstre qui ne doive vivre que dans les abymes de la mer, ou dans le fond d'une forêt; les seules nécessités de la vie lui rendent le commerce des autres nécessaire; et, dans quelque état où il se puisse trouver, ses besoins et son bien-être l'engagent à vivre en société; ainsi, la raison exige de lui qu'il connoisse, qu'il étudie et qu'il travaille à acquérir les qualités sociales.

Il est étonnant que les hommes s'attachent si peu à tout ce qui est de pratique, et qu'ils s'échauffent si fort sur de vaines spéculations. Voyez le désordre que tant de différentes hérésies ont causé: elles ont toujours roulé sur des points de théorie; tantôt il s'est agi du nombre des personnes de la Trinité et de leur émanation; tantôt du nombre des Sacremens et de leur vertu; tantôt de la nature et de la force de la grace: que de querelles, que de troubles pour des points de doctrine que son esprit ne peut concevoir, ni par conséquent discuter!

Le peuple philosophe est sujet aux mêmes visions. Que de disputes frivoles dans les écoles ! que de livres sur de vaines questions ! un mot les décideroit ; on feroit voir qu'elles sont insolubles. Une Secte, aujourd'hui fameuse, reproche aux personnes d'érudition de négliger l'étude de leur propre esprit, pour charger leur mémoire de faits et de recherches sur l'Antiquité, et nous reprochons aux uns et aux autres de négliger de se rendre aimables, et de n'entrer pour rien dans la Société.

Notre Philosophe ne se croit pas en exil dans ce monde ; il ne croit point être en pays ennemi ; il veut jouir, en sage économe, des biens que la nature lui offre ; il veut trouver du plaisir avec les autres ; et pour en trouver, il en faut faire. Ainsi, il cherche à convenir à ceux avec qui le hasard ou son choix le font vivre, et il trouve en même tems ce qui lui convient : c'est un honnête homme qui veut plaire et se rendre utile.

La plupart des grands, à qui les dissipations ne laissent pas assez de tems pour méditer, sont féroces envers ceux qu'ils ne croient pas leurs égaux : les Philosophes ordinaires, qui méditent trop, ou plutôt qui méditent mal, le sont envers tout le monde; ils fuient les hommes, et ceux-ci les évitent.

Mais notre Philosophe qui sait se partager entre la retraite et le commerce des hommes, est plein d'humanité; c'est le *Chremès* de Térence, qui sent qu'il est homme; et que la seule humanité intéresse à la bonne ou mauvaise fortune. *Homo sum; humani nil à me alienum puto.*

Il seroit inutile de remarquer ici combien le Philosophe est jaloux de tout ce qui s'appelle honneur et probité; c'est là son unique Religion.

La Société civile est, pour ainsi dire, la seule Divinité qu'il reconnoisse sur la terre; il l'encense, il l'honore par sa probité, par

une attention exacte à ses devoirs, et par un désir sincère de n'en être pas un membre inutile ou embarrassant,

Les sentimens de probité entrent autant dans la constitution mécanique du Philosophe, que les lumières de l'esprit. Plus vous trouverez de raison dans un homme, plus vous trouverez en lui de probité : au contraire, où règnent le fanatisme et la superstition, règnent les passions et l'emportement! C'est le même tempérament par-tout, mais occupé à des objets différens. Madelaine qui aime le monde, et Madelaine qui aime Dieu, c'est toujours Madelaine qui aime.

Or, ce qui fait l'honnête homme, ce n'est point d'agir par amour ou par haine, par espérance ou par crainte ; c'est d'agir par esprit d'ordre ou par raison.

Oderunt peccare boni virtutis amore.

Tel est le tempérament du Philosophe.

Or, il n'y a guère à compter que sur les vertus de tempérament. Confiez votre vin plutôt à celui qui ne l'aime pas naturellement, qu'à celui qui forme tous les jours de nouvelles résolutions de ne s'enivrer jamais.

Le dévot n'est honnête homme que par passion; et les passions n'ont rien d'assuré. De plus, le dévot, j'ose le dire, est dans l'habitude de n'être pas honnête homme, par rapport à Dieu; parce qu'il est dans l'habitude de ne pas suivre exactement sa règle. La Religion est si peu proportionnée à l'humanité, que le plus juste fait des infidélités à Dieu sept fois par jour; c'est-à-dire, plusieurs fois. Les fréquentes confessions des plus pieux nous font voir dans leur cœur, selon leur manière de penser, une vicissitude du bien et du mal. Il suffit, sur ce point, qu'on croie être coupable pour l'être.

Ce combat éternel où l'homme succombe si souvent avec connoissance, forme en

lui une habitude d'immoler la vertu au vice : il se familiarise à suivre son penchant et à faire des fautes, dans l'espérance de se relever par le repentir. Quand on est si souvent infidèle à Dieu, on se dispose insensiblement à l'être aux hommes.

D'ailleurs, le présent a toujours eu plus de force sur l'esprit de l'homme que l'avenir : la Religion ne retient les hommes que par un avenir que l'amour-propre fait toujours regarder dans un point de vue fort éloigné. Le superstitieux se flatte toujours d'avoir le tems de réparer ses fautes, d'éviter les peines, et de mériter les récompenses : aussi l'expérience nous fait voir que le frein de la Religion est bien foible. Malgré les fables que le peuple croit du Déluge, du feu du Ciel tombé sur cinq villes ; malgré les vives peintures des peines et des récompenses éternelles ; malgré tant de sermons et tant de prônes, le peuple est toujours le même. La nature est plus forte que les

chimères ; il semble qu'elle soit jalouse de ses droits : elle se tire souvent des chaînes où l'aveugle superstition veut follement la contenir. Le seul Philosophe, qui sait en jouir, la règle par sa raison.

Examinez tous ceux contre lesquels la justice humaine est obligée de se servir de son glaive ; vous trouverez, ou des tempéramens ardens, ou des esprits peu éclairés, et toujours des superstitieux ou des ignorans. Les passions tranquilles du Philosophe peuvent bien le porter à la volupté, mais non pas au crime : sa raison cultivée le guide, et ne le conduit jamais au désordre.

La superstition ne fait sentir que foiblement combien il importe aux hommes, par rapport à leur intérêt présent, de suivre les lois de la Société; elle condamne même ceux qui ne les suivent que par le motif qu'elle appelle avec mépris, motif humain. Le chimérique est pour elle bien plus parfait que le naturel : aussi, ses

exhortations n'opèrent que comme doit opérer une chimère ; elles troublent, elles épouvantent ; mais, quand la vivacité des images qu'elles ont produites est ralentie, que le feu de l'imagination est éteint, l'homme demeure sans lumières, abandonné aux foiblesses de son propre tempérament.

Notre sage qui, en n'espérant rien, ni ne craignant rien après la mort, semble perdre un motif de plus d'être honnête homme pendant la vie, y gagne de la consistance, pour ainsi dire, et de la vivacité dans le motif qui le fait agir ; motif d'autant plus fort, qu'il est purement humain et naturel : ce motif est la propre satisfaction qu'il trouve à être content de lui-même, en suivant les règles de la probité ; motif que le superstitieux n'a qu'imparfaitement ; car tout ce qu'il y a de bien en lui, il doit l'attribuer à la grace : à ce premier motif, il s'en rapporte encore un autre bien puissant ; c'est le propre intérêt du sage, et un intérêt présent et réel.

Séparez, pour un moment, le Philosophe de l'honnête homme, que lui reste-t-il? la Société civile, son unique Dieu l'abandonne; le voilà privé des plus douces satisfactions de la vie; le voilà banni, sans retour, du commerce des honnêtes gens. Ainsi, il lui importe bien plus qu'au reste des hommes de disposer tous ses ressorts à ne produire que des effets conformes à l'idée de l'honnête homme: ne craignez pas que, parce que personne n'a les yeux sur lui, il s'abandonne à une action contraire à la probité; non, cette action n'est point conforme à la disposition mécanique du sage; il est pétri, pour ainsi dire, avec le levain de l'ordre et de la règle; il est rempli des idées du bien de la Société civile; il en connoît les principes bien mieux que les autres hommes: le crime trouveroit en lui trop d'oppositions: il y auroit trop d'idées naturelles et trop d'idées acquises à détruire. Sa faculté d'agir est, pour ainsi dire, comme une corde d'un instrument de musique monté sur un certain ton; elle n'en sauroit

produire un contraire : il craint de se détourner, de se désaccorder d'avec lui-même; et ceci me fait ressouvenir de ce que *Velleius* dit de Caton d'Utique : « Il n'a » jamais fait une bonne action, dit-il, pour » paroître l'avoir faite ; mais parce qu'il » n'étoit pas en lui de faire autrement ; » *Nunquàm rectè fecit, ut facere videretur ; sed quia aliter facere non poterat.*

D'ailleurs, dans toutes les actions que les hommes font, ils ne cherchent que leur propre satisfaction actuelle ; c'est le bien, ou plutôt l'attrait présent, suivant la disposition mécanique où ils se trouvent, qui les fait agir. Or, pourquoi voulez-vous que, parce que le Philosophe n'attend ni peine ni récompense après cette vie, il doive trouver un attrait présent, qui le porte à vous tuer ou à vous tromper ? N'est-il pas, au contraire, disposé par ses réflexions à trouver plus d'attrait et de plaisir à vivre avec vous ; à s'attirer votre confiance et votre estime ; à s'acquitter

des devoirs de l'amitié et de la reconnoissance ? Ces sentimens ne sont-ils pas dans le cœur de l'homme, indépendamment de toute croyance sur l'avenir ? ou, encore un coup, l'idée du mal-honnête homme est autant opposée à celle de Philosophe que l'idée de stupide ; et l'expérience fait voir tous les jours que plus on a de raison et de lumières, plus on est sûr et propre pour le commerce de la vie. Un sot n'a pas assez d'étoffe pour être bon. On ne pèche que parce que les lumières sont plus foibles que la passion. C'est une maxime de Théologie très-vraie en un certain sens, que tout pécheur est ignorant : *omnis peccans est ignorans.*

Cet amour de la Société si essentiel au Philosophe, fait voir combien est véritable la remarque de l'Empereur Antonin : que les peuples seront heureux quand les Rois seront Philosophes, ou quand les Philosophes seront Rois.

Le superstitieux élevé aux emplois se

regarde trop comme étranger sur la terre pour s'intéresser véritablement aux autres hommes. Le mépris des grandeurs et des richesses, et les autres principes de la Religion, malgré les interprétations qu'on a été obligé de leur donner, tendent à détruire tout ce qui peut rendre un empire heureux et florissant.

L'entendement que l'on captive sous le joug de la foi devient incapable des grandes vues que demande le Gouvernement, et qui sont si nécessaires pour les emplois publics; on fait croire à un superstitieux que c'est un Etre suprême qui l'a élevé au-dessus des autres; c'est vers cet Etre, et non vers le public, que se tourne sa reconnoissance.

Séduit par l'autorité que lui donne son état, et à laquelle les autres hommes ont bien voulu se soumettre, pour établir entr'eux un ordre certain, il se persuade aisément qu'il n'est dans l'élévation que pour son propre bonheur, non pas pour

travailler au bonheur des autres; il se regarde comme la fin dernière de sa dignité, qui, dans le fond, n'a d'autre objet que le bien de la République et des particuliers qui la composent. J'entrerois volontiers ici dans un plus grand détail; mais on sent assez combien la République doit tirer plus d'utilité de ceux qui, élevés aux grandes places, sont pleins des idées de l'ordre et du bien public, et de tout ce qui s'appelle humanité. Il seroit à souhaiter qu'on pût exclure tous ceux qui, par le caractère de leur esprit, ou par leur mauvaise éducation, sont remplis d'autres maximes.

Le Philosophe est donc un homme qui agit en tout par raison, et qui joint à un esprit de réflexion et de justesse, les mœurs et les qualités sociables.

De cette idée, il est aisé de conclure combien le sage insensible des Stoïciens est éloigné de la perfection de notre Philosophe. Nous voulons un homme; et leur sage n'étoit qu'un fantôme; ils rougissoient

de l'humanité, et nous en faisons gloire : nous voulons mettre les passions à profit ; nous voulons en faire un usage raisonnable, et par conséquent possible ; et ils vouloient follement anéantir les passions, et nous abaisser au-dessous de notre nature, par une insensibilité chimérique. Les passions lient les hommes entr'eux, et c'est pour nous un doux plaisir que cette liaison. Nous ne voulons ni détruire nos passions, ni en être détruits ; mais nous voulons nous en servir et les régler.

On voit encore, par tout ce que nous venons de dire, combien s'éloignent de la juste idée du Philosophe, ces indolens qui, livrés à une méditation paresseuse, négligent le soin de leurs affaires temporelles et de tout ce qui s'appelle fortune. Le vrai Philosophe n'est point tourmenté par l'ambition ; mais il veut avoir les douces commodités de la vie : il lui faut, outre le nécessaire précis, un honnête superflu nécessaire à un honnête homme, et par lequel seul on est heureux : c'est

le fonds des bienséances et des agrémens.

La pauvreté nous prive du bien-être qui est le Paradis du Philosophe : elle bannit loin de nous toutes les délicatesses sensibles, et nous éloigne du commerce des honnêtes gens.

D'ailleurs, plus on a le cœur bien fait, plus on trouve d'occasions de souffrir de sa misère ; tantôt c'est un plaisir que vous ne sauriez faire à votre ami ; tantôt c'est une occasion de lui marquer votre reconnoissance, dont vous ne sauriez profiter. Vous vous rendez justice, au fond de votre cœur ; mais personne n'y pénètre ; et, quand on connoîtroit votre bonne disposition, n'est-ce point un mal de ne pouvoir pas la mettre au jour ?

A la vérité, nous n'estimons pas moins un Philosophe, pour être pauvre ; mais nous le bannissons de notre Société, s'il ne travaille à se délivrer de sa misère. Ce n'est pas que nous craignions qu'il nous

soit à charge; nous l'aiderons dans ses besoins; mais nous ne croyons pas que l'indolence soit une vertu.

La plupart des hommes qui se font une fausse idée du Philosophe, s'imaginent que le plus exact nécessaire lui suffit; ce sont les faux Philosophes qui ont fait naître ce préjugé par leur indolence et par des maximes éblouissantes. C'est toujours le merveilleux qui corrompt le raisonnable. Il y a des sentimens bas qui ravalent l'homme au-dessous même de la pure animalité; il y en a d'autres qui semblent l'élever au-dessus de lui-même. Nous condamnons également les uns et les autres, parce qu'ils ne conviennent point à l'homme. C'est corrompre la perfection d'un être que de le tirer hors de ce qu'il est, sous prétexte même de l'élever.

Le Philosophe s'éprouve et s'examine plus encore au dedans qu'au dehors. Il sait que la nature a voulu le rendre parfait, dès en naissant, et lui a fourni tous les

moyens suffisans de se conduire avec prudence ; il se défait peu à peu de la complaisance pour ce corps mortel ; il détruit la sale volupté qui pénètre jusqu'à l'ame; il bannit la crainte de la douleur et de la mort ; après quoi il se choisit une Religion pure, simple, claire, libre, qui n'est point dépendante des préjugés ou de l'autorité. Sa Religion n'est point incompréhensible, compliquée de faux principes, fondée sur des rêveries hérissées de contradictions ou de fables ridicules ; elle n'a rien de superstitieux ; des cérémonies puériles ne lui donnent point son éclat ; et le despotisme, les cruautés, la violence ne la soutiennent pas ; il soumet tout à la lumière naturelle et au raisonnement. L'évidence seule lui fait discerner le faux d'avec le vrai. Bientôt il démêle ce qui suit des notions certaines, ou ce qui leur est opposé. De ces inductions, il conclut que la sagesse est le lien sacré qui unit tous les hommes, et qu'elle est la mère des vrais plaisirs.

La liberté qui règne dans sa conduite

est très-éloignée de la licence ; il a extrêmement à cœur la modestie, la continence, la justice, et toutes les vertus humaines, qu'il exerce avec humilité, sans autre dessein que de se faire du bien à soi-même, en obligeant tout le monde.

Les mœurs du Philosophe ne doivent point être tristes, ni trop sérieuses ; elles sont polies, agréables, exemptes de tout vice, de tout réproche, même de tout soupçon ; il ne persécute point ceux qui pensent autrement que lui, s'ils sont honnêtes gens et pacifiques. Loin de les tourmenter, il les caresse ; parce qu'il sait que l'homme est la foiblesse même, et ne fait souvent que passer d'une erreur à l'autre. Il n'approuve pas aveuglément tout ce qu'ont dit ou fait les Princes et les premiers du peuple dans tous les tems ; il fuit leurs maximes, dès qu'elles s'éloignent de la vérité, et bénit ceux qui ont fait du bien au genre humain, de quelque Empire, de quelque Religion qu'ils fussent.

La force de la superstition est quelque

chose de si impérieux, que l'on fera toujours de vains efforts pour la déraciner entièrement du cœur humain; cependant le Philosophe fait tout ce qu'il peut pour arracher les dents et couper les serres à ce monstre pernicieux.

On doit regarder le Philosophe comme un prophète issu d'une nation mixte, dont l'esprit s'est élevé dans l'étude des choses les plus sublimes, mais les plus obscures: tels étoient les Druides et les disciples de Pythagore. Lorsque les Princes et les politiques sont Philosophes, ils agissent dans cette disposition d'esprit, et ils approuvent la liberté de penser, qui est d'un si grand avantage au progrès des Belles-Lettres; au commerce et à la paix de tout le monde; mais les superstitieux et les hypocrites ne quittent point le masque; la crainte établit leur Religion: il leur faut des rapines, des tortures, des emprisonnemens, des exils, des échafauds.

De-là vient peut-être le système de

se former un sentiment pour soi, et un sentiment pour le public ; il fut connu et suivi de tous les anciens Philosophes que la mort de Socrate a touchés ; et à leur imitation, le Sage moderne en fait le principe de son repos, par rapport à l'ame, et de sa tranquillité dans la Société civile. Il y a donc deux doctrines ; l'une est extérieure, populaire, accommodée aux intérêts d'une vie tranquille et aux maximes qui règnent dans l'endroit où il vit ; il se dispense, le plus qu'il peut, de paroître la combattre au dehors ; l'autre, intérieure, toute de spéculation, se rapporte autant qu'il est en sa puissance, à la nature des choses, suivant ses idées les plus simples, et conforme à la seule vérité qu'il lui a été permis d'apercevoir, suivant toute l'étendue de ses lumières ; mais il ne traite de cette doctrine nue, intègre, dépouillée de tout artifice et des ténèbres de l'école, qu'à porte fermée, et avec des amis d'une prudence et d'une probité reconnues.

Quand on connoît le caractère des hom-

mes en général, on convient que le Philosophe agit très-sagement de se conduire de la sorte. Voici pourquoi aucune Secte, aucune Religion ne souffre qu'on la contredise, ni qu'on traite d'erreur ou de faussetés ses lois et ses momeries : tout lui est descendu du Ciel par l'ordre et l'entremise d'un Dieu, quoique l'on y découvre par-tout la main de l'homme, si on la veut croire ; ses imaginations les plus absurdes n'ont rien que de merveilleux et d'absolument nécessaire, quoiqu'il soit facile de reconnoître que c'est l'ouvrage de l'esprit le moins éclairé, mais le plus hardi, rempli de fictions vaines et monstrueuses, et souvent même dangereuses dans leurs conséquences.

Parmi tant de différentes opinions, le Philosophe conclut qu'il ne doit certainement s'en trouver qu'une vraie, à moins que l'on ne regarde comme impossible qu'il y en ait aucune de sûre et de bien fondée. C'est dans cette vue qu'il n'agit avec les gens prévenus que comme les nour-

rices font avec les enfans, qui s'imaginent toujours que l'on doit les trouver parfaitement beaux. Quand on ne flatte pas les enfans, et qu'on ne les entretient pas de bagatelles, on leur est odieux, insupportable. De même, quiconque n'adopte pas les pensées des dévots superstitieux, se rend désagréable ; quelque vertu qu'on lui connoisse, on le croit indigne de toute société ; on ne lui rend aucun des services que l'humanité exige même des barbares ; on cherche à le priver dans ce monde des secours les plus essentiels ; après la mort, on le menace d'une vengeance éternelle.

Au milieu de tant d'écueils, le Philosophe est en sûreté ; sans haine pour ceux-ci, sans amour pour ceux-là, il montre civilement le chemin à quiconque veut y entrer, et il exerce cordialement le commerce des services réciproques avec les hommes mêmes qui ne veulent pas qu'on les éclaire ; il s'est fait une loi de ne les point haïr pour leurs opinions différentes ; mais il

les recherche, de quelque Religion qu'ils soient, quand ils ont de la bonne foi. La seule perversité des mœurs est contagieuse; et l'on doit pardonner tous les écarts et toutes les foiblesses de l'esprit, qui n'influent pas sur le cœur ni sur la conduite.

Le Philosophe ne cherche donc point à punir ni à déshonorer personne pour sa façon de penser; il n'exhorte ni n'excite qui que ce soit à se noircir d'un pareil attentat; il laisse cette fureur au faux zèle; il juge de son sort, non pas suivant la décision d'autrui, mais par la science même, sans s'arrêter à l'applaudissement ou à la critique. Il songe à s'orner le cœur des vertus aimables, et l'esprit des lumières consolantes, dans le dessein de se rendre plus utile à soi-même, à sa patrie, à ses amis et à tous les hommes. Il voudroit monter à ce point d'éminente perfection, digne objet des vœux de tout homme de bien: peut-on l'être avec d'autres sentimens? Toute science qui ne nous rend pas meilleurs, est inutile et souvent dangereuse.

Je laisse tous les antres préjugés au peuple philosophe ; il en a comme le reste des hommes, et sur-tout en ce qui concerne la vie. Les faux savans délivrés de quelques erreurs, dont les libertins mêmes sentent le foible, et qui ne dominent guères aujourd'hui que sur les petits esprits, sur les ignorans et sur ceux qui n'ont pas eu le loisir de la méditation, croient avoir tout fait ; mais qu'ils apprennent que, pour avoir travaillé sur l'esprit, ils ont encore bien de l'ouvrage à faire sur ce qu'on appelle le cœur et la science des égards.

**** Quelques personnes ont attribué ce portrait du Philosophe à Helvétius ; c'est une erreur. Il est certainement de Dumarsais.

LES FEMMES.

DIALOGUE.

LE *Marquis*. Comment définissez-vous les Femmes ?

Le Chevalier. Un animal naturellement foible et malade.

Le M. Je conviens qu'elles sont souvent l'un et l'autre ; mais je suis persuadé que c'est un effet de l'éducation, du système de nos mœurs, et point du tout de la nature.

Le C. Marquis, il y a dans le monde plus de nature, et moins de violation de ses lois que vous ne pensez : on est ce qu'on doit être. Il en est des hom-

mes comme des bêtes ; la nature fait les plis ; l'éducation et l'habitude y font le calus. Regardez les mains du laboureur, vous y verrez le tableau de la nature.

Le M. Vilain tableau ! Vous voulez donc que ce soit la nature qui ait fait les femmes foibles ? Et les Sauvagesses ?

Le C. Elles le sont aussi.

Le M. Pas toutes, à ce qu'il me paroît.

Le C. Je conviens qu'une Sauvagesse, avec son bâton, rosseroit quatre de nos gendarmes; mais prenez-garde que le Sauvage, avec sa massue, en assommeroit douze : ainsi, la proportion est toujours la même. Il est toujours vrai que la femme est naturellement foible. On remarque la même inégalité dans plusieurs classes d'animaux. Comparez les coqs aux poules, les taureaux aux vaches. La femme est d'un cinquième plus petite que l'homme, et presque d'un tiers moins forte..

Le M. Que concluez-vous donc de cette définition ?

Le C. Que ces deux caractères de foi-

blesse et de maladie nous donneront le ton général, la couleur essentielle du caractère du Sexe. Détaillez et appliquez cette théorie, et vous développerez tout. D'abord leur foiblesse empêchera les femmes de s'adonner à tous les métiers qui exigent un certain degré de force et beaucoup de santé, comme les forges, la maçonnerie, la manœuvre des vaisseaux, la guerre.....

Le M. Vous croyez que les femmes ne pourroient pas faire la guerre? Moi, je pense qu'elles se batteroient bien.

Le C. Je le pense aussi; mais elles ne coucheroient point au bivouac. Elles ont le courage d'affronter le péril; elles n'ont point la force de soutenir les fatigues.

Le M. Cela pourroit être. C'est un métier fatigant que celui d'assommeur d'hommes; quand je le faisois, il m'a toujours paru qu'il en coûtoit trop de peines de tuer son ennemi. Cependant, si vous accordez le courage aux femmes, vous serez obligé de convenir qu'elles ont de la force,

Le C. Point du tout : un mourant peut avoir bien du courage sans avoir aucune force. Savez-vous ce que c'est que le courage ?

Le M. Voyons.

Le C. L'effet d'une grandissime peur.

Le M. Si ce n'est pas là un paradoxe, je veux mourir.

Le C. Paradoxe tant qu'il vous plaira ; il n'en est pas moins vrai. On se laisse courageusement couper une jambe, parce qu'on a très-grande peur de mourir en la gardant. Un malade avale sans répugnance une médecine qu'un homme en santé ne prendroit jamais : on se jette dans les flammes pour sauver son coffre-fort, parce qu'on a très-grande peur de perdre son argent ; si l'on y étoit indifférent, on ne se risqueroit pas.

Le M. Mais si ces effets répondent à leurs causes, le courage ne sera donc, tout comme la peur, qu'une maladie de l'imagination ?

Le C. Rien n'est plus vrai : aussi, les gens sages n'ont jamais de courage ; ils sont

prudens et modérés, ce qui veut dire poltrons : du plus au moins, il n'y a que les fous qui aient du courage. Me permettez-vous d'ajouter que les Français sont la Nation la plus courageuse qui existe ?

Le M. Après les Marattes des Indes, s'il vous plaît ; vous ne pouvez placer un éloge de ma Nation plus mal-à-propos : mais on vous connoît ; on sait ce que vous valez.

Le C. Grand merci ! Ainsi je soutiens que la femme est foible dans l'organisation des muscles ; de-là sa vie retirée, son attachement au mâle de son espèce, qui fait son soutien ; ses occupations, ses métiers, son habillement léger, etc.

Le M. Et pourquoi en faites-vous un être malade ?

Le C. Parce qu'il l'est naturellement. D'abord elle est malade, comme tous les animaux, jusqu'à parfaite croissance ; alors viennent ces symptômes si connus à toute la classe des bimanes ; elle en est malade six jours par mois, l'un portant l'autre ; ce qui fait au moins le cinquième de sa

vie. Ensuite viennent les grossesses et les nourritures des enfans, qui, à le bien considérer, sont deux très-gênantes maladies : elles n'ont donc que des intervalles de santé à travers une maladie continuelle. Leur caractère se ressent de cet état presque habituel : elles sont caressantes et engageantes, comme presque tous les malades ; cependant brusques et fantasques par fois, comme les malades ; promptes à se fâcher, promptes à s'appaiser. Elles ont l'imagination constamment frappée : la peur, l'espérance, la joie, le désespoir, le désir, le dégoût se succèdent plus rapidement, s'y impriment plus fortement dans leurs têtes, et s'effacent aussi plus vîte. Elles aiment une longue retraite, et par intervalle, une joyeuse compagnie, comme les malades. Voyez maintenant comment nous nous conduisons avec elles ; et vous trouverez que nous agissons comme avec les malades. Nous les soignons, nous nous attendrissons avec elles ; leurs larmes, vraies ou fausses, nous arrachent le cœur ; nous y prenons intérêt ;

nous cherchons à les distraire, à les amuser; ensuite nous les laissons long-tems seules dans leurs appartemens; puis nous les recherchons, les caressons; et puis nous.....

Le M. Allons, tranchez le mot; ne vous arrêtez pas en si beau chemin.

Le C. Oui, nous tâchons de les guérir en leur causant peut-être une nouvelle maladie.

Le M. Ajoutez qu'elles ne s'en fâchent pas, et qu'elles prennent cela en patience, comme les malades qu'on saigne, ou à qui on applique des caustiques.

Le C. Et c'est par la même raison qu'ont les malades de croire que tout ce qu'on leur fait se fait pour leur bien, et qu'ils s'en portent mieux.

Le M. Mais lorsque le tems de tous ces dangers et de tous ces risques est passé?

Le C. Alors elles ne sont plus malades, j'en conviens; mais elles sont nulles, vous en conviendrez aussi.

Le M. Tenez, Chevalier, vous avez beau vouloir me persuader que les femmes sont des êtres malades par essence, cela ne s'ar-

range pas dans ma tête ; s'il vous faut vos Napolitaines malades, je le veux bien pour vous faire plaisir ; mais, pour nos Parisiennes, je n'y saurois consentir. Allez au Wauxhall, aux Boulevards, au Bal de l'Opéra ; et voyez un peu ces malades qui ont le diable au corps ; elles fatiguent dix danseurs à danser les nuits entières, à veiller un Carnaval complet, sans gagner un petit rhume ; et vous appelez cela des malades ?

Le C. Mon cher Marquis, vous vous emparez de mes raisons pour me faire des objections : c'est précisément tout ce que vous venez de dire qui prouve que nous autres hommes ne saurions ni mieux comprendre, ni mieux définir, à la portée de notre intelligence, le naturel des femmes, qu'en les appelant des *êtres malades*, parce qu'elles nous ressemblent parfaitement quand nous sommes en état de maladie. N'avez-vous pas pris garde que quatre hommes ont de la peine à retenir un malade en convulsion, un frénétique, un enragé ? L'homme piqué de la taren-

tule a plus de force pour danser qu'aucun autre bien portant.

Cette force inégale, excessive, inconstante, est précisément un symptôme de maladie, et un effet de l'irritation prodigieuse de nerfs agacés par une imagination échauffée. La tension des nerfs supplée à la foiblesse naturelle des fibres et des muscles. Aussi, démontez l'imagination, et tout est par terre : chassez les violons, éteignez les bougies, dissipez la joie, et ces éternelles danseuses ne pourront pas faire trente pas à pied pour rentrer chez elles, sans être excédées de fatigue; il leur faudra des voitures et des chaises, ne fut-ce que pour traverser la rue.

Le M. Vous me battez à votre ordinaire, parce que Dieu le veut ainsi. Malgré cela, je ne me sens pas persuadé de tout ce que vous venez de dire, et je n'en crois pas un mot. Je crois bien que vous avez raison dans l'état actuel des choses; mais tout cela me paroît un effet de corruption, et point du tout de l'état de nature. Si on laissoit faire la nature sans la con-

trarier sans cesse, les femmes vaudroient autant que nous, à la différence près qu'elles seroient un peu plus délicates et plus gentilles.

Le C. Marquis, badinage à part, croyez-vous qu'il existe une éducation au monde ?

Le M. Oh ! pour ce paradoxe-là il est trop fort ; je vous conseille, en ami, de le mitiger, de l'adoucir un peu ; ou bien, si vous voulez, de l'expliquer : bien entendu que ce mot signifiera *rétracter*, comme dans les déclarations du Roi, *portant interprétation des édits précédens.*

Le C. Je respecte vos conseils ; ils sont à suivre, et je m'en suis toujours bien trouvé : je m'expliquerai ; vous verrez si je me rétracte ou non. On a beaucoup parlé d'*éducation ;* on en a écrit des volumes ; et, comme de coutume, c'est encore une matière à défricher, un livre qui est à faire. Les trois quarts des effets de l'éducation sont la même chose que la nature elle-même ; une nécessité, une loi organique de notre espèce, un effet de notre constitution machinale. Il n'y a

qu'une partie de l'éducation qui ne soit pas un instinct ; qui ne tienne pas à la nature ni à la constitution, et qui soit particulière à la seule espèce humaine ; mais ce n'est pas d'elle que dérive la différence entre l'homme et la femme ; ainsi, j'ai raison.

Le M. Comment ! vous dites que l'éducation est un instinct ?

Le C. Oui, sans doute. Toutes les classes des bêtes ont leur éducation ; les unes dressent leurs petits à la chasse ; les autres à nager ; d'autres à connoître les piéges, leurs ennemis, leurs proies. L'homme et la femme instruisent pareillement leurs enfans par instinct : il les dressent à marcher, à manger, à parler ; ils les battent, et gravent en eux l'idée de la soumission ; ils jettent par-là, les verges à la main, les fondemens du despotisme, la *crainte ;* ils les pomponnent, et élèvent l'édifice de la Monarchie, *l'honneur et la vanité ;* ils les emrbassent, les caressent, jouent avec eux, pardonnent leurs espiégleries, leur parlent raison, et font naître en eux des

idées *républicaines*, de la vertu et de l'amour de sa famille, qui se convertit ensuite en *amour de la patrie*.

Le M. Je vois que vous suivez scrupuleusement les divisions et le système de Montesquieu.

Le C. Toute la morale est un instinct, mon cher ami, et ce n'est pas l'effet de l'éducation qui change, altère ou contrarie la nature; les sots se l'imaginent: tout est, au contraire, l'effet de la nature même qui nous indique et nous pousse à donner cette éducation, qui n'en est que le développement.

Le M. Mais quelle est donc cette partie de notre éducation qui ne tient point à la nature ni à l'instinct, et qui nous appartient exclusivement?

Le C. La Religion.

Le M. Ah! j'entends: c'est pour cela qu'on la dit surnaturelle, parce qu'elle est hors de la nature.

Le C. La nature ne nous en a donné aucune trace, aucun instinct; elle n'est absolument propre à aucune espèce d'ani-

maux ; c'est un présent que nous devons tout entier à l'éducation ; et tout homme qui n'auroit point été élevé, n'auroit à coup sûr aucune sorte de Religion : je m'en rapporte aux hommes sauvages, trouvés dans les forêts de l'Europe. C'est bien la Religion toute seule qui distingue l'homme de la bête ; elle fait notre trait caractéristique. Au lieu de définir l'homme un animal raisonnable, il falloit l'appeler un animal religieux. Tous les animaux sont raisonnables ; l'homme seul est religieux. La morale, la vertu, le sentiment sont un instinct en nous ; la croyance d'un être invisible ne nous en vient point.

Le M. Vous me faites souvenir d'un Auteur, qui, pour prouver que l'éléphant étoit un être raisonnable, rapportoit qu'on le voyoit rendre une espèce de culte à la lune, en allant religieusement faire ses ablutions à la rivière les jours de la nouvelle et de la pleine lune.

Le C Je ne crois pas que l'éléphant ait un culte ; mais si vous voyez un animal d'une figure quelconque, soit rhinocéros,

ou tortue, ou sapajou, ou orang-outang, avoir l'idée des causes invisibles, pariez que c'est un homme, ou qu'il le deviendra à la troisième génération.

Le M. En quoi faites-vous donc consister l'essence de cette idée de Religion ?

Le C. A croire à l'existence d'un ou de plusieurs êtres, qui ne soient aperçus par aucun de nos sens, qui soient invisibles, impalpables, et cependant la cause de quelques phénomènes.

Le M. Et les bêtes ne croient-elles pas cela ?

Le C. Non : du moins elles ne nous en donnent aucune marque. La bête voit venir l'ouragan ; elle a peur, se cache, et attend qu'il soit passé. L'homme voit l'ouragan ; imagine qu'il existe un être invisible qui le cause, a peur de l'être qui le produit plus que de l'ouragan, et croit enfin qu'en appaisant cet être, il a un remède contre les ouragans. Telle est la définition générale de la Religion ; définition qui embrasse la vraie et les fausses : mais je m'arrête sur les développemens de

cette idée ; toutefois j'oserai soutenir contre tout esprit fort, que tout ce qui nous distingue des bêtes, est un effet de la Religion. Société politique, gouvernement, luxe, inégalité des conditions, sciences, idées abstraites, philosophie, géométrie, beaux-arts, enfin tout doit son origine à ce caractéristique de notre espèce.

Le M. J'allois vous demander si nous avions perdu ou gagné à cette idée des causes invisibles ; s'il y a une Religion vraie parmi les fausses ; si la vraie ou les fausses sont également bonnes ou également mauvaises; d'où a pu venir, de première source, cette idée de Religion ; ce qui ne tient point à l'instinct, qui ne s'établit en nous que par une éducation donnée exprès, qui est pour nous ce que le manège est pour le cheval ? car ce manège est pour lui une éducation qui n'a rien de commun avec celle que la jument sa mère lui a donnée. Mais je ne vous demanderai rien ; car, dès que vous définissez l'homme un animal religieux, vous m'avez l'air de vouloir être religieux.

Le C. Ou bien fort bête. Il a fallu choisir : j'ai mieux aimé être homme ; c'est pure affaire de goût, je le sais bien. Rousseau eût pensé autrement ; il préféroit de marcher à quatre pattes, et en attendant il marchoit en grands caleçons : c'étoit son goût. Mais vous avez perdu de vue d'où nous sommes partis. Vous conviendrez que l'éducation proprement dite, c'est-à-dire, l'idée de la Religion et du culte, nous étant commune à tous, hommes et femmes, elle ne peut influer sur la différence de leur sexe au nôtre : les femmes ont autant de Religion que nous.

Le M. Autant ! Je crois qu'elles en ont davantage.

Le C. Pour moi, je crois qu'elles n'en ont ni plus ni moins : au total, si elles en retiennent une plus grande dose, nous y donnons un plus grand développement : les effets restent égaux.

Le M. Avez-vous vu l'Ouvrage de Thomas, sur les femmes ?

Le C. Non.

Le M Il ne dit rien de ce que vous venez de dire.

Le C. Et savez-vous pourquoi ?

Le M. Non, en vérité !

Le C. C'est que je ne dis rien, moi, de ce qu'il dit, lui.

**** Par le feu Abbé Galliani, Napolitain, Auteur des *Dialogues sur le Commerce des Grains*, et d'un Commentaire sur Horace.

SUPPLÉMENT
AU VOYAGE
DE BOUGAINVILLE.

DIALOGUE

Sur l'inconvénient d'attacher des idées morales à certaines actions physiques qui n'en comportent pas.

I.

Jugement du Voyage de Bougainville.

A. Cette superbe voûte étoilée, sous laquelle nous revinmes hier, et qui sembloit nous garantir un beau jour, ne nous a pas tenu parole.

B. Qu'en savez-vous ?

A. Le brouillard est si épais qu'il nous dérobe la vue des arbres voisins.

B. Il est vrai ; mais si ce brouillard qui ne reste dans la partie inférieure de l'atmosphère que parce qu'elle est suffisamment chargée d'humidité, retombe sur la terre ?

A. Mais si, au contraire, il traverse l'éponge, s'élève et gagne la région supérieure où l'air est moins dense, et peut, comme disent les chimistes, n'être pas saturé ?

B. Il faut attendre.

A. En attendant que faites-vous ?

B. Je lis.

A. Toujours ce Voyage de Bougainville ?

B. Toujours.

A. Je n'entends rien à cet homme-là. L'étude des mathématiques qui suppose une vie sédentaire, a rempli ses jeunes années ; et voilà qu'il passe subitement, d'une condition méditative et retirée, au métier actif, pénible, errant et dissipé de voyageur.

B. Nullement. Si le vaisseau n'est qu'une maison flottante, et si vous considérez le

navigateur qui traverse des espaces immenses, resserré et immobile dans une enceinte assez étroite, vous le verrez faisant le tour du globe sur une planche, comme vous et moi le tour de l'Univers sur votre parquet.

A. Une autre bizarrerie apparente, c'est la contradiction du caractère de l'homme et de son entreprise. Bougainville a le goût des amusemens de la Société ; il aime les femmes, les spectacles, les repas délicats ; il se prête au tourbillon du monde d'aussi bonne grace qu'aux inconstances de l'élément sur lequel il a été balotté. Il est aimable et gai ; c'est un véritable Français lesté, d'un bord, d'un traité de calcul différentiel et intégral, et de l'autre, d'un voyage autour du monde.

B. Il fait comme tout le monde : il se dissipe après s'être appliqué, et s'applique après s'être dissipé.

A. Que pensez-vous de son voyage?

B. Autant que j'en puis juger sur une lecture superficielle, j'en rapporterois l'avantage à trois points principaux : une

meilleure connoissance de notre vieux domicile et de ses habitans; plus de sûreté sur des mers qu'il a parcourues la sonde à la main, et plus de correction dans nos cartes géographiques. Bougainville est parti avec les lumières nécessaires et les qualités propres à ses vues; de la philosophie, du courage, de la véracité, un coup-d'œil prompt, qui saisit les choses et abrège le tems des observations; de la circonspection, de la patience, le désir de voir, de s'éclairer et d'instruire; la science du calcul, des mécaniques, de la géométrie, de l'astronomie, et une teinture suffisante d'histoire naturelle.

A. Et son style ?

B. Sans apprêt, le ton de la chose, de la simplicité et de la clarté, sur-tout quand on possède la langue des marins.

A. Sa course a été longue ?

B. Je l'ai tracée sur ce globe. Voyez-vous cette ligne de points rouges ?

A. Qui part de Nantes ?

B. Et court jusqu'au détroit de Magellan, entre dans la Mer Pacifique, serpente entre

ces îles formant l'Archipel immense qui s'étend des Philippines à la Nouvelle-Hollande, rase Madagascar, le Cap de Bonne-Espérance, se prolonge dans l'Atlantique, suit les côtes d'Afrique, et rejoint l'une de ses extrémités à celle d'où le navigateur s'est embarqué.

A. Il a beaucoup souffert ?

B. Tout navigateur s'expose et consent de s'exposer aux périls de l'air, du feu, de la terre et de l'eau ; mais, qu'après avoir erré des mois entiers entre la Mer et le Ciel, entre la mort et la vie ; après avoir été battu des tempêtes, menacé de périr par naufrage, par maladie, par disette d'eau et de pain, un infortuné vienne, son bâtiment fracassé, tomber, expirant de fatigue et de misère, aux pieds d'un monstre d'airain qui lui refuse ou lui fait attendre impitoyablement les secours les plus urgens, c'est une dureté !....

A Un crime digne de châtiment.

B. Une de ces calamités sur laquelle le voyageur n'a pas compté.

A, Et n'a pas dû compter. Je croyois que

les puissances européennes n'envoyoient pour commandans dans leurs possessions d'outre-mer que des ames honnêtes, des hommes bienfaisans, des sujets remplis d'humanité, et capables de compâtir....

B. C'est bien là ce qui les soucie!

A. Il y a des choses singulières dans ce voyage de Bougainville?

B. Beaucoup.

A. N'assure-t-il pas que les animaux sauvages s'approchent de l'homme, et que les oiseaux viennent se poser sur lui lorsqu'ils ignorent le danger de cette familiarité?

B. D'autres l'avoient dit avant lui.

A. Comment explique-t-il le séjour de certains animaux dans des îles séparées de tout continent par des intervalles de mer effrayans? qui est-ce qui a porté là le loup, le renard, le chien, le cerf, le serpent?

B Il n'explique rien, il atteste le fait.

A. Et vous, comment l'expliquez-vous?

B. Qui sait l'histoire primitive de notre globe? Combien d'espaces de terre, main-

tenant isolés, étoient autrefois continent ? Le seul phénomène sur lequel on pourroit former quelque conjecture, c'est la direction de la masse des eaux qui les a séparés.

A. Comment cela ?

B. Par la forme générale des arrachemens. Quelque jour nous nous amuserons de cette recherche, si cela vous convient. Pour ce moment, voyez-vous cette île qu'on appelle *Iles Lanciers* ? à l'inspection du lieu qu'elle occupe sur le globe, il n'est personne qui ne se demande qui est-ce qui a placé là des hommes ? quelle communication les lioit autrefois avec le reste de leur espèce ? que deviennent-ils en se multipliant sur un espace qui n'a pas plus d'une lieue de diamètre ?

A. Ils s'exterminent et se mangent ; et de-là peut être une première époque très-ancienne de l'antropophagie, insulaire d'origine.

B. Ou la multiplication y est limitée par quelque loi superstitieuse : l'enfant y est écrasé dans le sein de sa mère, foulé sous les pieds d'une prêtresse.

A. Ou l'homme égorgé expire sous le couteau d'un prêtre, ou l'on a recours à la castration des mâles.....

B. A l'infibulation des femelles; et de-là tant d'usages d'une cruauté nécessaire et bizarre, dont la cause s'est perdue dans la nuit des tems, et met les philosophes à la torture. Une observation assez constante, c'est que les institutions surnaturelles et divines se fortifient et s'éternisent en se transformant à la longue en lois civiles et nationales, et que les institutions civiles et nationales se consacrent, et dégénèrent en préceptes surnaturels et divins.

A. C'est une des palingénésies les plus funestes.

B. Un brin de plus qu'on ajoute au lien qui nous serre.

A. N'étoit-il pas au Paraguay au moment même de l'expulsion des Jésuites?

B. Oui.

A. Qu'en dit-il?

B. Moins qu'il n'en pourroit dire; mais assez pour nous apprendre que ces cruels

Spartiates en jaquette noire, en usoient avec leurs esclaves Indiens, comme les Lacédémoniens avec les Ilôtes; les avoient condamnés à un travail assidu, s'abreuvoient de leur sueur, ne leur avoient laissé aucun droit de propriété, les tenoient sous l'abrutissement de la superstition, en exigeoient une vénération profonde, marchoient au milieu d'eux un fouet à la main, et en frappoient indistinctement tout âge et tout sexe. Un siècle de plus, et leur expulsion devenoit impossible, ou le motif d'une longue guerre entre ces moines et le Souverain, dont ils avoient peu à peu secoué l'autorité.

A. Et ces Patagons dont le docteur Maty et l'académicien La Condamine ont fait tant de bruit?

B. Ce sont de bonnes gens qui viennent à vous et qui vous embrassent en criant *Chaoua*; forts, vigoureux; toutefois n'excédant guère la hauteur de cinq pieds cinq à six pouces, n'ayant d'énorme que leur corpulence; la grosseur de leur tête et l'épaisseur de leurs membres.

Né avec le goût du merveilleux qui exagère tout, autour de lui, comment laisseroit-il une juste proportion aux objets, lorsqu'il a, pour ainsi dire, à justifier le chemin qu'il a fait, et la peine qu'il s'est donnée pour aller les voir au loin ?

A. Et du Sauvage, qu'en pense-t-il ?

B. C'est, à ce qu'il paroît, de la défense journalière contre les bêtes féroces qu'il tient le caractère cruel qu'on lui remarque quelquefois. Il est innocent et doux partout où rien ne trouble son repos et sa sécurité. Toute guerre naît d'une prétention commune à la même propriété. L'homme civilisé a une prétention commune avec l'homme civilisé à la possession d'un champ dont ils occupent les deux extrémités, et ce champ devient un sujet de dispute entr'eux.

A. Et le tigre a une prétention commune avec l'homme sauvage à la possession d'une forêt, et c'est la première des prétentions, et la cause de la plus ancienne des guerres...... Avez-vu l'Otaïtien que Bougainville avoit pris sur son bord, et transporté dans ce pays-ci ?

B. Je l'ai vu ; il s'appeloit Aotourou. A la première terre qu'il aperçut, il la prit pour la patrie des voyageurs ; soit qu'on lui en eût imposé sur la longueur du voyage, soit que, trompé naturellement par le peu de distance apparente des bords de la mer qu'il habitoit, à l'endroit où le ciel semble confiner à l'horizon, il ignoroit la véritable étendue de la terre. L'usage commun des femmes étoit si bien établi dans son esprit, qu'il se jeta sur la première Européenne qui vint à sa rencontre, et qu'il se disposoit très-sérieusement à lui faire la politesse d'Otaïti. Il s'ennuyoit parmi nous. L'alphabet otaïtien n'ayant ni b, ni c, ni d, ni f, ni g, ni q, ni x, ni y, ni z, il ne put jamais apprendre à parler notre langue, qui offroit à ses organes inflexibles trop d'articulations étrangères et de sons nouveaux. Il ne cessoit de soupirer après son pays, et je n'en suis pas étonné. Le voyage de Bougainville est le seul qui m'ait donné du goût pour une autre contrée que la mienne ; jusqu'à cette lecture, j'avois pensé qu'on

n'étoit nulle part aussi bien que chez soi ; résultat que je croyois le même pour chaque habitant de la terre ; effet naturel de l'attrait du sol ; attrait qui tient aux commodités dont on jouit, et qu'on n'a pas la même certitude de retrouver ailleurs.

A. Quoi ! vous ne trouvez pas l'habitant de Paris aussi convaincu qu'il croisse des épis dans la campagne de Rome que dans les champs de la Beauce ?

B. Ma foi, non. Bougainville a renvoyé Aotourou, après avoir pourvu aux frais et à la sûreté de son retour.

A O Aotourou ! que tu seras conten de revoir ton père, ta mère, tes frères, tes sœurs, tes maîtresses, tes compatriotes ! que leur diras-tu de nous ?

B. Peu de choses, et qu'ils ne croiront pas.

A. Pourquoi peu de choses ?

B. Parce qu'il en a peu connues, et qu'il ne trouvera dans sa langue aucun erme correspondant à celles dont il a quelques idées.

A. Et pourquoi ne le croiront-ils pas ?

B. Parce qu'en comparant leurs mœurs aux nôtres, ils aimeront mieux prendre Aourou pour un menteur, que de nous croire si fous.

A. En verité?

B. Je n'en doute pas : la vie sauvage est si simple, et nos sociétés sont des machines si compliquées ! L'Otaïtien touche à l'origine du monde ; et l'Européen touche à sa vieillesse. L'intervalle qui le sépare de nous est plus grand que la distance de l'enfant qui naît à l'homme décrépit. Il n'entend rien à nos usages, à nos lois ; ou il n'y voit que des entraves déguisées sous cent formes diverses ; entraves qui ne peuvent qu'exciter l'indignation et le mépris d'un être en qui le sentiment de la liberté est le plus profond des sentimens.

A. Est-ce que vous donneriez dans la fable d'Otaïti ?

B. Ce n'est point une fable ; et vous n'auriez aucun doute sur la sincérité de Bougainville, si vous connoissiez le Supplément de son voyage.

A. Et où trouve-t-on ce Supplément ?

B. Là, sur cette table.

A. Est-ce que vous ne me le confierez pas ?

B. Non ; mais nous pourrons le parcourir ensemble, si vous voulez.

A. Assurément, je le veux. Voilà le brouillard qui retombe, et l'azur du Ciel qui commence à paroître. Il semble que mon lot soit d'avoir tort avec vous jusques dans les moindres choses ; il faut que je sois bienbon, pour vous pardonner une supériorité aussi continue !

B. Tenez, tenez ; lisez ; passez ce préambule qui ne signifie rien, et allez droit aux adieux que fit un des chefs de l'Isle à nos voyageurs. Cela vous donnera quelque notion de l'éloquence de ces gens-là.

A. Comment Bougainville a-t-il compris ces adieux prononcés dans une langue qu'il ignoroit ?

B. Vous le saurez. C'est un vieillard qui parle.

I I.

Les adieux du Vieillard.

Il étoit père d'une famille nombreuse. A l'arrivée des Européens, il laissa tomber des regards de dédain sur eux, sans marquer ni étonnement, ni frayeur, ni curiosité. Ils l'aborderent; il leur tourna le dos, et se retira dans sa cabane. Son silence et son souci ne décéloient que trop sa pensée : il gémissoit en lui-même sur les beaux jours de son pays éclipsés. Au départ de Bougainville, lorsque les habitans accouroient en foule sur le rivage, s'attachoient à ses vêtemens, serroient ses camarades entre leurs bras et pleuroient, ce vieillard s'avança d'un air sévère, et dit :

» Pleurez, malheureux Otaïtiens! pleurez;
» mais que ce soit de l'arrivée et non du dé-
» part de ces hommes ambitieux et méchans:
» un jour vous les connoîtrez mieux: un jour
» ils reviendront, le morceau de bois que
» vous voyez attaché à la ceinture de ce-
» lui-ci, dans une main, et le fer qui pend au

» côté de celui-là, dans l'autre, vous en-
» chaîner, vous égorger, ou vous assujettir
» à leurs extravagances et à leurs vices :
» un jour vous servirez sous eux, aussi
» corrompus, aussi vils, aussi malheureux
» qu'eux. Mais je me console; je touche
» à la fin de ma carrière, et la calamité
» que je vous annonce, je ne la verrai
» point. O Otaïtiens mes amis ! vous auriez
» un moyen d'échapper à un funeste ave-
» nir; mais j'aimerois mieux mourir que
» de vous en donner le conseil. Qu'ils s'é-
» loignent, et qu'ils vivent ».

Puis, s'adressant à Bougainville, il ajouta:
» Et toi, chef des brigands qui t'obéissent,
» écarte promptement ton vaisseau de notre
» rive : nous sommes innocens, nous som-
» mes heureux, et tu ne peux que nuire à
» notre bonheur. Nous suivons le pur ins-
» tinct de la nature, et tu as tenté d'ef-
» facer de nos ames son caractère. Ici
» tout est à tous, et tu nous a prêché je
» ne sais quelle distinction du *tien* et du
» *mien*. Nos filles et nos femmes nous sont
» communes; tu as partagé ce privilége

» avec nous, et tu es venu allumer en
» elles des fureurs inconnues. Elles sont
» devenues folles dans tes bras ; tu es de-
» venu féroce entre les leurs. Elles ont
» commencé à se haïr ; vous vous êtes
» égorgés pour elles ; et elles nous sont
» revenues teintes de votre sang. Nous
» sommes libres ; et voilà que tu as enfoui
» dans notre terre le titre de notre futur
» esclavage. Tu n'es ni un Dieu, ni un dé-
» mon ; qui es-tu donc, pour faire des
» esclaves ? Orou ! toi qui entends la langue
» de ces hommes-là, dis-nous à tous,
» comme tu me l'as dit à moi, ce qu'ils
» ont écrit sur cette lame de métal : *Ce
» pays est à nous.* Ce pays est à toi ! et
» pourquoi ? parce que tu y as mis le pied ?
» Si un Otaïtien débarquoit un jour sur
» vos côtes, et qu'il gravât sur une de vos
» pierres ou sur l'écorce d'un de vos ar-
» bres : *Ce pays appartient aux habitans
» d'Otaïti*, qu'en penserois-tu ? Tu es le
» plus fort ! Et qu'est-ce que cela fait ?
» Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables
» bagatelles dont ton bâtiment est rempli,

» tu t'es récrié, tu t'es vengé; et, dans le
» même instant, tu as projetté au fond
» de ton cœur le vol de toute une con-
» trée! Tu n'es pas esclave, tu souffrirois
» la mort plutôt que de l'être, et tu veux
» nous asservir! Tu crois donc que l'O-
» taïtien ne sait pas défendre sa liberté et
» mourir? Celui dont tu veux t'emparer
» comme de la brute, l'Otaïtien, est ton
» frère. Vous êtes deux enfans de la na-
» ture: quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait
» pas sur toi? Tu es venu: nous sommes-
» nous jetés sur ta personne? avons-nous
» pillé ton vaisseau? t'avons-nous saisi et
» exposé aux flèches de nos ennemis? t'a-
» vons-nous associé dans nos champs au
» travail de nos animaux? Nous avons
» respecté notre image en toi. Laisse-nous
» nos mœurs: elles sont plus sages et plus
» honnêtes que les tiennes; nous ne vou-
» lons point troquer ce que tu appelles
» notre ignorance contre tes inutiles lu-
» mières. Tout ce qui nous est nécessaire
» et bon, nous le possédons. Sommes-nous
» dignes de mépris, parce que nous n'avons

» pas su nous faire des besoins superflus ?
» Lorsque nous avons faim, nous avons
» de quoi manger : lorsque nous avons
» froid, nous avons de quoi nous vêtir.
» Tu es entré dans nos cabanes, qu'y
» manque-t-il, à ton avis ? Poursuis jus-
» qu'où tu voudras ce que tu appelles les
» commodités de la vie ; mais permets à
» des êtres sensés de s'arrêter, lorsqu'ils
» n'auroient à obtenir de la continuité de
» leurs pénibles efforts, que des biens ima-
» ginaires. Si tu nous persuades de fran-
» chir l'étroite limite du besoin, quand fi-
» nirons-nous de travailler ? quand jouirons-
» nous ? Nous avons rendu la somme de
» nos fatigues annuelles et journalières la
» moindre qu'il étoit possible, parce que
» rien ne nous paroît préférable au repos.
» Vas dans ta contrée t'agiter, te tour-
» menter tant que tu voudras ; laisse-nous
» reposer ; ne nous entête ni de tes be-
» soins factices, ni de tes vertus chimé-
» riques. Regarde ces hommes ; vois comme
» ils sont droits, sains et robustes. Regarde
» ces femmes ; vois comme elles sont droi-

» tes, saines, fraîches et belles. Prends cet
» arc, c'est le mien; appelle à ton aide
» un, deux, trois, quatre de tes cama-
» rades, et tâchez de le tendre. Je le tends
» moi seul. Je laboure la terre, je grimpe
» la montagne, je perce la forêt, je par-
» cours une lieue de la plaine en moins
» d'une heure. Tes jeunes compagnons ont
» eu peine à me suivre, et j'ai 90 ans
» passés. Malheur à cette Isle! malheur aux
» Otaïtiens présens, et à tous les Otaïtiens
» à venir, du jour où tu nous as visités !
» Nous ne connoissions qu'une maladie;
» celle à laquelle l'homme, l'animal et la
» plante ont été condamnés, la vieillesse;
» et tu nous en as apporté une autre : tu
» as infecté notre sang. Il nous faudra
» peut-être exterminer de nos propres
» mains; nos filles, nos femmes, nos en-
» fans, ceux qui ont approché tes femmes,
» celles qui ont approché tes hommes.
» Nos champs seront trempés du sang im-
» pur qui a passé de tes veines dans les
» nôtres, ou nos enfans, condamnés à
» nourrir et à perpétuer le mal que tu as

» donné aux pères et aux mères, et qu'ils
» transmettront à jamais à leurs descen-
» dans. Malheureux ! tu seras coupable, ou
» des ravages qui suivront les funestes ca-
» resses des tiens,* ou des meurtres que
» nous commettrons pour en arrêter le
» poison. Tu parles de crimes ! as-tu l'idée
» d'un plus grand crime que le tien? Quel
» est chez toi le châtiment de celui qui
» tue son voisin ? la mort par le fer ; quel
» est chez toi le châtiment du lâche qui
» l'empoisonne ? la mort par le feu : com-
» pare ton forfait à ce dernier ; et dis-
» nous, empoisonneur de nations, le sup-
» plice que tu mérites ? Il n'y a qu'un
» moment, la jeune Otaïtienne s'abandon-
» noit aux transports, aux embrassemens
» du jeune Otaïtien ; elle attendoit avec
» impatience que sa mère (autorisée par
» l'âge nubile), relevât son voile, et mît
» sa gorge à nud. Elle étoit fière d'exciter
» les désirs et d'arrêter les regards amou-
» reux de l'inconnu, de ses parens, de
» son frère ; elle acceptoit, sans frayeur
» et sans honte, en notre présence, au

» milieu d'un cercle d'innocens Otaïtiens,
» au son des flûtes, entre les danses, les
» caresses de celui que son jeune cœur et
» la voix secrète de ses sens lui désignoient.
» L'idée de crime et le péril de la ma-
» ladie sont entrés avec toi parmi nous.
» Nos jouissances, autrefois si douces,
» sont accompagnées de remords et d'ef-
» froi. Cet homme noir, qui est près de
» toi, qui m'écoute, a parlé à nos gar-
» çons; je ne sais ce qu'il a dit à nos
» filles; mais nos garçons hésitent, mais
» nos filles rougissent. Enfonce-toi, si tu
» veux, dans la forêt obscure avec la
» compagne perverse de tes plaisirs; mais
» accorde aux bons et simples Otaïtiens de
» se reproduire sans honte à la face du
» Ciel et au grand jour. Quel sentiment
» plus honnête et plus grand pourrois-tu
» mettre à la place de celui que nous leur
» avons inspiré, et qui les anime? Ils pen-
» sent que le moment d'enrichir la nation
» et la famille d'un nouveau citoyen est
» venu, et ils s'en glorifient. Ils mangent
» pour vivre et pour croître: ils croissent

» pour multiplier, et ils n'y trouvent ni
» vice, ni honte. Écoute la suite de tes
» forfaits. A peine t'es-tu montré parmi
» eux, qu'ils sont devenus voleurs. A peine
» es-tu descendu dans notre terre, qu'elle
» a fumé de sang. Cet Otaïtien qui courut
» à ta rencontre, qui t'accueillit, qui te
» reçut en criant : *Taïo ! ami, ami* ; vous
» l'avez tué. Et pourquoi l'avez-vous tué ?
» parce qu'il avoit été séduit par l'éclat
» de tes petits œufs de serpens. Il te don-
» noit ses fruits ; il t'offroit sa femme et
» sa fille ; il te cédoit sa cabane, et tu
» l'as tué pour une poignée de ces grains
» qu'il avoit pris sans te les demander.
» Au bruit de ton arme meurtrière, la
» terreur s'est emparé de lui, et il s'est
» enfui dans la montagne. Mais crois qu'il
» n'auroit pas tardé d'en descendre ; crois
» qu'en un instant, sans moi, vous péris-
» siez tous. Eh ! pourquoi les ai-je appai-
» sés ? pourquoi les ai-je contenus ? pour-
» quoi les contiens-je encore dans ce mo-
» ment ? Je l'ignore ; car tu ne mérites au-
» cun sentiment de pitié ; car tu as une

» ame féroce qui ne l'éprouva jamais. Tu
» t'es promené, toi et les tiens, dans notre
» Isle; tu as été respecté; tu as joui de
» tout; tu n'as trouvé sur ton chemin ni
» barrière, ni refus; on t'invitoit, tu t'as-
» seyois; on étaloit devant toi l'abondance
» du pays. As-tu voulu de jeunes filles?
» excepté celles qui n'ont pas encore le
» privilége de montrer leur visage et leur
» gorge, les mères t'ont présenté les autres
» toutes nues: te voilà possesseur de la
» tendre victime du devoir hospitalier; on
» a jonché pour elle et pour toi la terre
» de feuilles et de fleurs; les musiciens
» ont accordé leurs instrumens; rien n'a
» troublé la douceur, ni gêné la liberté
» de tes caresses ni des siennes. On a
» chanté l'hymne, l'hymne qui t'exhortoit
» à être homme, qui exhortoit notre en-
» fant à être femme, et femme complai-
» sante et voluptueuse. On a dansé autour
» de votre couche; et c'est au sortir des
» bras de cette femme, après avoir éprouvé
» sur son sein la plus douce ivresse, que
» tu as tué son frère, son ami, son père,

» peut-être. Tu as fait pis encore ; regarde
» de ce côté : vois cette enceinte hérissée
» de flèches ; ces armes qui n'avoient me-
» nacé que nos ennemis, vois-les tournées
» contre nos propres enfans ; vois les mal-
» heureuses compagnes de nos plaisirs ; vois
» leur tristesse ; vois la douleur de leurs
» pères ; vois le désespoir de leurs mères :
» c'est là qu'elles sont condamnées à périr
» par nos mains, ou par le mal que tu leur
» as donné. Eloigne-toi, à moins que tes
» yeux cruels ne se plaisent à des spec-
» tacles de mort : éloigne-toi ; vas, et
» puissent les mers coupables qui t'ont
» épargné dans ton voyage, s'absoudre,
» et nous venger en t'engloutissant avant
» ton retour ! Et vous, Otaïtiens, rentrez
» dans vos cabanes, rentrez tous ; et que
» ces indignes étrangers n'entendent à leur
» départ que le flot qui mugit, et ne voient
» que l'écume dont sa fureur blanchit une
» rive déserte ! »

A peine eut-il achevé, que la foule des habitans disparut : un vaste silence régna

dans toute l'étendue de l'Isle, et l'on n'entendit que le sifflement aigu des vents et le bruit sourd des eaux sur toute la longueur de la côte : on eût dit que l'air et la mer, sensibles à la voix du Vieillard, se disposoient à lui obéir.

B. Eh bien! qu'en pensez-vous?

A. Ce discours me paroît véhément; mais à travers je ne sais quoi d'abrupte et de sauvage, il me semble y retrouver des idées et des tournures européennes.

B. Pensez donc que c'est une traduction de l'Otaïtien en Espagnol, et de l'Espagnol en Français. Le Vieillard s'étoit rendu, la nuit, chez cet Orou qu'il a interpellé; et dans la case duquel l'usage de la langue espagnole s'étoit conservé de tems immémorial. Orou avoit écrit en Espagnol la harangue du Vieillard, et Bougainville en avoit une copie à la main tandis que l'Otaïtien la prononçoit.

A. Je ne vois que trop à présent pourquoi Bougainville a supprimé ce fragment; mais ce n'est pas là le tout, et ma curiosité pour le reste n'est pas légère.

B. Ce qui suit peut-être vous intéressera moins.

A. N'importe.

B. C'est une entretien de l'Aumonier de l'équipage avec un habitant de l'Isle.

A. Orou?

B. Lui-même. Lorsque le vaisseau de Bougainville approcha d'Otaïti, un nombre infini d'arbres creusés furent lancés sur les eaux; en un instant son bâtiment en fut environné; de quelque côté qu'il tournât ses regards, il voyoit des démonstrations de surprise et de bienveillance. On lui jettoit des provisions, on lui tendoit les bras, on s'attachoit à des cordes, on gravissoit contre des planches, on avoit rempli sa chaloupe, on crioit vers le rivage d'où les cris étoient répondus; les habitans de l'Isle accouroient; les voilà tous à terre: on s'empare des hommes et de l'équipage, on se les partage, chacun conduit le sien dans sa cabane: les hommes les tenoient embrassés par le milieu du corps; les femmes leur flattoient les joues de leurs mains. Placez-vous là; soyez témoin, par la pen-

sée, de ce spectacle d'hospitalité, et dites-moi comment vous trouvez l'espèce humaine ?

A. Très-belle.

B. Mais j'oublierois peut-être de vous parler d'un événement assez singulier. Cette scène de bienveillance et d'humanité fut troublée tout-a-coup par les cris d'un homme qui appeloit à son secours ; c'étoit le domestique d'un des officiers de Bougainville. De jeunes Otaïtiens s'étoient jetés sur lui, l'avoient étendu par terre, le déshabilloient, et se disposoient à lui faire la civilité.

A. Quoi ! ces peuples si simples, ces Sauvages si bons, si honnêtes ?.....

B. Vous vous trompez : ce domestique étoit une femme déguisée en homme. Ignorée de l'équipage entier, pendant tout le tems d'une longue traversée, les Otaïtiens devinèrent son sexe au premier coup-d'œil. Elle étoit née en Bourgogne : elle s'appeloit Barré ; ni laide, ni jolie ; âgée de 26 ans. Elle n'étoit jamais sortie de son hameau ; et sa première pensée de voyager

fut de faire le tour du globe : elle montra toujours de la sagesse et du courage.

A. Ces frêles machines-là renferment quelquefois des ames bien fortes.

III.

Entretien de l'Aumônier et d'Orou.

B. Dans la division que les Otaïtiens se firent de l'équipage de Bougainville, l'Aumônier devint le partage d'Orou. L'Aumônier et l'Otaïtien étoient à-peu-près du même âge, trente-cinq à trente-six ans. Orou n'avoit alors que sa femme et trois filles appelées Asto, Palli et Thia. Elles le déshabillèrent, lui lavèrent le visage, les mains et les pieds, et lui servirent un repas frugal. Lorsqu'il fut sur le point de se coucher, Orou, qui s'étoit absenté avec sa famille, reparut, lui présenta sa femme et ses trois filles, et lui dit :

— Tu as soupé, tu es jeune, tu te portes bien ; si tu dors seul, tu dormiras mal ;

L'homme a besoin la nuit d'une compagne a son côté. Voilà ma femme, voilà mes filles : choisis celle qui te convient ; mais, si tu veux m'obliger, tu donneras la préférence à la plus jeune de mes filles qui n'a point encore eu d'enfans.

La mère ajouta : — Hélas ! je n'ai point à m'en plaindre ; la pauvre Thia ! ce n'est pas sa faute.

L'Aumônier répondit

— Que sa Religion, son état, les bonnes moeurs et l'honnêteté ne lui permettoient pas d'accepter ses offres.

Orou répliqua :

— Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles Religion ; mais je ne puis qu'en penser mal, puisqu'elle t'empêche de goûter un plaisir innocent, auquel Nature, la souveraine maîtresse, nous invite tous ; de donner l'existence à un de tes semblables ; de rendre un service que le père, la mère et les enfans te demandent ; de t'acquitter avec un hôte qui t'a fait un bon accueil, et d'enrichir une Nation, en l'accroissant d'un sujet de plus. Je ne sais

ce que c'est que la chose que tu appelles état; mais ton premier devoir est d'être homme, et d'être reconnoissant. Je ne te propose point de porter dans ton pays les moeurs d'Orou; mais Orou, ton hôte et ton ami, te supplie de te prêter aux moeurs d'Otaïti. Les moeurs d'Otaïti sont-elles meilleures, ou plus mauvaises que les vôtres? c'est une question facile à décider. La terre où tu es né a-t-elle plus d'hommes qu'elle n'en peut nourrir? en ce cas les moeurs ne sont ni pires, ni meilleures que les nôtres: en peut-elle nourrir plus qu'elle n'en a? nos moeurs sont meilleures que les tiennes. Quant à l'honnêteté que tu m'objectes, je te comprends; j'avoue que j'ai tort, et je t'en demande pardon. Je n'exige pas que tu nuises à ta santé; si tu es fatigué, il faut que tu reposes; mais j'espère que tu ne continueras pas à nous attrister. Vois le souci que tu as répandu sur tous ces visages; elles craignent que tu n'aies remarqué en elles quelques défauts qui leur attirent ton dédain. Mais quand cela seroit, le plaisir d'honorer une de mes filles entre

ses compagnes et ses sœurs, et de faire une bonne action, ne te suffiroit-il pas? Sois généreux!

L'Aumônier. Ce n'est pas cela : elles sont toutes quatre également belles; mais ma religion! mais mon état!

Orou. Elles m'appartiennent, et je te les offre : elles sont à elles, et elles se donnent à toi. Quelque soit la pureté de conscience que la chose *religion* et la chose *état* te prescrivent, tu peux les accepter sans scrupule. Je n'abuse point de mon autorité; et sois sûr que je connois et que je respecte les droits des personnes.

Ici, le véridique Aumônier convient que jamais la Providence ne l'avoit exposé à une aussi pressante tentation. Il étoit jeune, il s'agitoit, il se tourmentoit; il détournoit ses regards des aimables suppliantes, il les ramenoit sur elles; il levoit ses mains et ses yeux au Ciel. — Thia, la plus jeune, embrassoit ses genoux, et lui disoit : Etranger, n'afflige pas mon père, n'afflige pas ma mère, ne m'afflige pas! Honore-moi dans

la cabane et parmi les miens; élève-moi au rang de mes sœurs qui se moquent de moi. Asto, l'aînée, a déjà trois enfans; Palli, la seconde, en a deux, et Thia n'en a point! Etranger, honnête étranger, ne me rebute pas! Rends-moi mère; fais-moi un enfant que je puisse un jour promener par la main, à côté de moi, dans Otaïti; qu'on voye dans neuf mois attaché a mon sein, dont je sois fière, et qui fasse une partie de ma dot, lorsque je passerai de la cabane de mon père dans une autre. Je serai peut-être plus chanceuse avec toi qu'avec nos jeunes Taïtiens. Si tu m'accordes cette faveur, je ne t'oublierai plus, je te bénirai toute ma vie; j'écrirai ton nom sur mon bras et sur celui de ton fils; nous le prononcerons sans cesse avec joie; et, lorsque tu quitteras ce rivage, mes souhaits t'accompagneront sur les mers jusqu'à ce que tu sois arrivé dans ton pays.

Le naïf Aumônier dit qu'elle lui serroit les mains, qu'elle attachoit sur ses yeux des regards si expressifs et si touchans, qu'elle pleuroit; que son père, sa mère et ses

sœurs s'éloignèrent ; qu'il resta seul avec elle, et qu'en disant : mais ma religion, mais mon état, il se trouva le lendemain couché à côté de cette jeune fille, qui l'accabloit de caresses, et qui invitoit son père, sa mère et ses sœurs, lorsqu'ils s'approchèrent de leur lit le matin, à joindre leur reconnoissance à la sienne.

Asto et Palli, qui s'étoient éloignées, rentrèrent avec les mets du pays, des boissons et des fruits : elles embrassoient leur sœur, et faisoient des vœux sur elle. Ils déjeûnèrent tous ensemble ; ensuite Orou demeuré seul avec l'Aumônier, lui dit :

— Je vois que ma fille est contente de toi, et je te remercie. Mais pourrois-tu m'apprendre ce que c'est que le mot religion, que tu as répété tant de fois, et avec tant de douleur ?

L'Aumônier, après avoir rêvé un moment, répondit :

— Qui est-ce qui a fait ta cabane et les ustensiles qui la meublent ?

Orou. C'est moi.

L'Aum. Eh bien ! nous croyons que ce

monde et ce qu'il renferme est l'ouvrage d'un ouvrier.

Orou. Il a donc des pieds, des mains, une tête?

L'Aum. Non.

Orou. Où fait-il sa demeure?

L'Aum. Par-tout.

Orou. Ici même?

L'Aum. Ici.

Orou. Nous ne l'avons jamais vu.

L'Aum. On ne le voit pas.

Orou. Voilà un père bien indifférent! Il doit être vieux? car il a du moins l'âge de son ouvrage.

L'Aum. Il ne vieillit point: il a parlé à nos ancêtres; il leur a donné des lois; il leur a prescrit la manière dont il vouloit être honoré; il leur a ordonné certaines actions comme bonnes; il leur en a défendu d'autres comme mauvaises.

Orou. J'entends; et une de ces actions qu'il leur a défendues comme mauvaises, c'est de coucher avec une femme et une fille? Pourquoi donc a-t-il fait deux sexes?

L'Aum. Pour s'unir; mais à certaines

conditions requises, après certaines cérémonies préalables, en conséquence desquelles un homme appartient à une femme, et n'appartient qu'à elle; une femme appartient à un homme, et n'appartient qu'à lui.

Orou. Pour toute leur vie?

L'Aum. Pour toute leur vie.

Orou. En sorte que s'il arrivoit à une femme de coucher avec un autre que son mari, ou à un mari de coucher avec une autre que sa femme...... mais cela n'arrive point; car, puisqu'il est là, et que cela lui déplaît, il sait les en empêcher.

L'Aum. Non, il les laisse faire; et ils pèchent contre la loi de Dieu (car c'est ainsi que nous appelons le grand ouvrier), contre la loi du pays, et ils commettent un crime.

Orou. Je serois fâché de t'offenser par mes discours; mais si tu le permettois, je te dirois mon avis.

L'Aum. Parle.

Orou. Ces préceptes singuliers, je les trouve opposés à la Nature et contraires à

la raison ; faits pour multiplier les crimes, et fâcher à tout moment le vieil ouvrier, qui a tout fait sans main, sans tête et sans outils ; qui est par-tout, et qu'on ne voit nulle part ; qui dure aujourd'hui et demain, et qui n'a pas un jour de plus ; qui commande, et qui n'est pas obéi ; qui peut empêcher, et qui n'empêche pas : contraires à la Nature, parce qu'ils supposent qu'un être pensant, sentant et libre peut être la propriété d'un être semblable à lui : sur quoi ce droit seroit-il fondé ? Ne vois-tu pas qu'on a confondu dans ton pays la chose qui n'a ni sensibilité, ni pensée, ni désir, ni volonté, qu'on quitte, qu'on prend, qu'on garde, qu'on échange sans qu'elle souffre et sans qu'elle se plaigne, avec la chose qui ne s'échange point, ne s'acquiert point, qui a liberté, volonté, désir ; qui peut se donner ou se refuser pour un moment, se donner ou se refuser pour toujours ; qui se plaint et qui souffre, et qui ne sauroit devenir un effet de commerce sans qu'on oublie son caractère, et qu'on fasse violence à la Nature : contraires

à la loi générale des êtres. Rien, en effet, te paroît-il plus insensé qu'un précepte qui proscrit le changement qui est en nous ; qui commande une constance qui n'y peut être, et qui viole la liberté du mâle et de la femelle, en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre ; qu'une fidélité qui borne la plus capricieuse des jouissances à un même individu ; qu'un serment d'immutabilité de deux êtres de chair, à la face d'un Ciel qui n'est pas un instant le même, sous des antres qui menacent ruine, au bas d'une roche qui tombe en poudre, au pied d'un arbre qui se gerse, sur une pierre qui s'ébranle ? Crois-moi, vous avez rendu la condition de l'homme pire que celle de l'animal. Je ne sais ce que c'est que ton grand ouvrier ; mais je me réjouis qu'il n'ait point parlé à nos pères, et je souhaite qu'il ne parle point à nos enfans ; car il pourroit par hasard leur dire les mêmes sottises, et ils feroient peut-être celle de le croire. Hier, en soupant, tu nous as entretenus de Magistrats et de Prêtres, dont l'autorité règle votre conduite ; mais,

dis-moi, sont-ils maîtres du bien et du mal? Peuvent-ils faire que ce qui est juste soit injuste, et que ce qui est injuste soit juste? dépend-il d'eux d'attacher le bien à des actions nuisibles, et le mal à des actions innocentes ou utiles? Tu ne saurois le penser; car, à ce compte, il n'y auroit ni vrai ni faux, ni bon ni mauvais, ni beau ni laid, du moins que ce qu'il plairoit à ton grand ouvrier, à tes Magistrats, à tes Prêtres, de prononcer tel; et, d'un moment à l'autre, tu serois obligé de changer d'idées et de conduite. Un jour l'on te diroit, de la part de l'un de tes trois maîtres: *tue;* et tu serois obligé en conscience de tuer; un autre jour: *vole:* et tu serois tenu de voler; ou: *ne mange pas de ce fruit*; et tu n'oserois en manger: *je te défends ce légume ou cet animal;* et tu te garderois d'y toucher. Il n'y a point de bonté qu'on ne pût t'interdire, point de méchanceté qu'on ne pût t'ordonner. Et où en serois-tu réduit, si tes trois maîtres, peu d'accord entr'eux, s'avisoient de te permettre, de t'enjoindre et de te défendre la même chose, comme

je pense qu'il arrive souvent ? Alors, pour plaire au Prêtre, il faudra que tu te brouilles avec le Magistrat ; pour satisfaire le Magistrat, il faudra que tu mécontentes le grand ouvrier ; et, pour te rendre agréable au grand ouvrier, il faudra que tu renonces à la Nature. Et sais-tu ce qui en arrivera ? c'est que tu les mépriseras tous trois, et que tu ne seras ni homme, ni citoyen, ni pieux ; que tu ne seras rien ; que tu seras mal avec toutes les sortes d'autorités, mal avec toi-même, méchant, tourmenté par ton cœur, persécuté par tes maîtres insensés, et malheureux comme je te vis hier au soir, lorsque je te présentai mes filles et ma femme, et que tu t'écriois : mais ma religion ! mais mon état ! Veux-tu savoir en tout tems et en tous lieux ce qui est bon et mauvais ? Attache-toi à la nature des choses et des actions, à tes rapports avec ton semblable, à l'influence de ta conduite sur ton utilité particulière et le bien général. Tu es en délire, si tu crois qu'il y ait rien, soit en haut, soit en bas, dans l'Univers, qui puisse

ajouter ou retrancher aux lois de la Nature. Sa volonté éternelle est que le bien soit préféré au mal, et le bien général au bien particulier. Tu ordonneras le contraire; mais tu ne seras pas obéi. Tu multiplieras les malfaiteurs et les malheureux par la crainte, par les châtimens et par les remords. Tu dépraveras les consciences, tu corrompras les esprits; ils ne sauront plus ce qu'ils ont à faire ou à éviter. Troublés dans l'état d'innocence, tranquilles dans le forfait, ils auront perdu l'étoile polaire de leur chemin. Réponds-moi sincèrement: en dépit des ordres exprès de tes trois Législateurs, un jeune homme, dans ton pays, ne couche-t-il jamais, sans leur permission, avec une jeune fille?

L'Aum. Je mentirois, si je te l'assurois.

Orou. La femme qui a juré de n'appartenir qu'à son mari, ne se donne-t-elle point à un autre?

L'Aum. Rien de plus commun.

Orou. Tes Législateurs sévissent ou ne sévissent pas: s'ils sévissent, ce sont des bêtes féroces qui battent la Nature; s'ils

ne sévissent pas, ce sont des imbécilles qui ont exposé au mépris leur autorité par une défense inutile.

L'Aum. Les coupables qui échappent à la sévérité des lois sont châtiés par le blâme général.

Orou. C'est-à-dire que la justice s'exerce par le défaut de sens commun de toute la nation, et que c'est la folie de l'opinion qui supplée aux lois.

L'Aum. La fille déshonorée ne trouve plus de mari.

Orou. Déshonorée ! et pourquoi ?

L'Aum. La femme infidelle est plus ou moins méprisée.

Orou. Méprisée ! et pourquoi ?

L'Aum. Le jeune homme s'appelle un lâche séducteur.

Orou. Un lâche ! un séducteur ! et pourquoi ?

L'Aum. Le père, la mère et l'enfant sont désolés. L'époux volage est un libertin : l'époux trahi partage la honte de sa femme.

Orou. Quel monstrueux tissu d'extrava-

gances tu m'exposes là ! et encore tu ne dis pas tout : car, aussitôt qu'on s'est permis de disposer à son gré des idées de justice et de propriété, d'ôter ou de donner un caractère arbitraire aux choses, d'unir aux actions ou d'en séparer le bien et le mal, sans consulter que le caprice, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise, on est envieux, on est jaloux, on se trompe, on s'afflige, on se cache, on dissimule, on s'épie, on se surprend, on se querelle; on ment : les filles en imposent à leurs parens, les maris à leurs femmes, les femmes à leurs maris : des filles, oui, je n'en doute pas, des filles étoufferont leurs enfans, des pères soupçonneux mépriseront et négligeront les leurs, des mères s'en sépareront et les abandonneront à la merci du sort ; et le crime et la débauche se montreront sous toutes sortes de formes. Je sais tout cela comme si j'avois vécu parmi vous. Cela est, parce que cela doit être ; et ta société, dont votre chef vous vante le bel ordre, ne sera qu'un ramas ou d'hypocrites qui foulent secrètement aux pieds les loix ;

ou d'infortunés qui sont eux-mêmes les instrumens de leurs supplices, en s'y soumettant, ou d'imbécilles en qui le préjugé a tout-à-fait étouffé la voix de la Nature, ou d'êtres mal organisés en qui la Nature ne réclame pas ses droits.

L'Aum. Cela ressemble. Mais vous ne vous mariez donc point?

Orou. Nous nous marions.

L'Aum. Qu'est-ce que votre mariage?

Orou. Le consentement d'habiter une même cabane et de coucher dans le même lit tant que nous nous y trouvons bien.

L'Aum. Et lorsque vous vous y trouvez mal?

Orou. Nous nous séparons.

L'Aum. Que deviennent vos enfans?

Orou. O Etranger! ta dernière question achève de me décéler la profonde misère de ton pays. Sache, mon ami, qu'ici la naissance d'un enfant est toujours un bonheur, et sa mort un sujet de regrets et de larmes. Un enfant est un bien précieux, parce qu'il doit devenir un homme: aussi, en avons-nous un tout autre soin que de

nos plantes et de nos animaux. Un enfant qui naît occasionne la joie domestique et publique ; c'est un accroissement de fortune pour la cabane, et de force pour la nation ; ce sont des bras et des mains de plus dans Otaïti ; nous voyons en lui un agriculteur, un pêcheur, un chasseur, un soldat, un époux, un père. En repassant de la cabane de son mari dans celle de ses parens, une femme emmène avec elle les enfans qu'elle avoit apportés en dot : on partage ceux qui sont nés pendant la cohabitation commune, et l'on compense, autant qu'il est possible, les mâles par les femelles ; en sorte qu'il reste à-peu-près un nombre égal de filles et de garçons.

L'Aum. Mais les enfans sont long-tems à charge avant que de rendre service.

Orou. Nous destinons à leur entretien et à la subsistance des vieillards la sixième partie de tous les fruits du pays ; ce tribut les suit par-tout. Ainsi, tu vois que plus la famille de l'Otaïtien est nombreuse, plus il est riche.

L'Aum. Une sixième partie !

Orou. Oui : c'est un moyen sûr d'encourager la population, et d'intéresser au respect de la vieillesse et à la conservation des enfans.

L'Aum. Vos époux se reprennent-ils quelquefois ?

Orou. Très-souvent ; cependant la durée la plus courte d'un mariage est d'une lune à l'autre.

L'Aum. A moins que la femme ne soit grosse ; alors la cohabitation est au moins de neuf mois ?

Orou. Tu te trompes ; la paternité, comme le tribut, suit l'enfant par-tout.

L'Aum. Tu m'as parlé d'enfans qu'une femme apporte en dot à son mari.

Orou. Assurément. Voilà une fille aînée qui a trois enfans ; ils marchent, ils sont sains, ils sont beaux, ils promettent d'être forts ; lorsqu'il lui prendra fantaisie de se marier, elle les emmènera ; ils sont les siens : son mari les recevra avec joie, et sa femme ne lui en seroit que plus agréable si elle étoit enceinte d'un quatrième.

L'Aum. De lui ?

Orôu. De lui ou d'un autre. Plus nos filles ont d'enfans, plus elles sont recherchées : plus nos garçons sont vigoureux et forts, plus ils sont riches : aussi, autant nous sommes attentifs à préserver les unes de l'approche de l'homme, les autres du commerce de la femme, avant l'âge de la fécondité ; autant nous les exhortons à produire, lorsque les garçons sont pubères et les filles nubiles. Tu ne saurois croire l'importance du service que tu auras rendu à ma fille Thia, si tu lui as fait un enfant. Sa mère ne lui dira plus à chaque lune : mais, Thia, à quoi penses-tu donc ? Tu ne deviens point grosse ; tu as dix-neuf ans ; tu devrois avoir déjà deux enfans, et tu n'en as point. Quel est celui qui se chargera de toi ? Si tu perds ainsi tes jeunes ans, que feras-tu dans ta vieillesse ? Thia, il faut que tu aies quelque défaut qui éloigne de toi les hommes. Corrige-toi, mon enfant ; à ton âge, j'avois été trois fois mère.

L'Aum. Quelles précautions prenez-vous pour garder vos filles et vos garçons adolescens ?

Orou. C'est l'objet principal de l'éducation domestique, et le point le plus important des mœurs publiques. Nos garçons, jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, deux ou trois ans au-delà de la puberté, restent couverts d'une longue tunique, et les reins ceints d'une petite chaîne. Avant que d'être nubiles, nos filles n'oseroient sortir sans un voile blanc. Oter sa chaîne, lever son voile, sont des fautes qui se commettent rarement, parce que nous leur en apprenons de bonne heure les fâcheuses conséquences. Mais au moment où le mâle a pris toute sa force, où les symptômes virils ont de la continuité; au moment où la jeune fille se fane, s'ennuie, est d'une maturité propre à concevoir des désirs, à en inspirer et à les satisfaire avec utilité, le père détache la chaîne à son fils, et lui coupe l'ongle du doigt du milieu de la main droite. La mère relève le voile de sa fille. L'un peut solliciter une femme et en être sollicité; l'autre se promener publiquement le visage découvert et la gorge nue, accepter ou refuser les caresses d'un homme. On indique seulement d'a-

vance au garçon les filles, à la fille les garçons qu'ils doivent préférer. C'est une grande fête que le jour de l'émancipation d'une fille ou d'un garçon. Si c'est une fille, la veille les jeunes garçons se rassemblent autour de la cabane, et l'air retentit pendant toute la nuit du chant des voix et du son des instrumens. Le jour elle est conduite par son père et par sa mère dans une enceinte où l'on danse, et où l'exercice du saut, de la lutte et de la course déploie l'homme nud devant elle, sous toutes les faces et dans toutes les attitudes. Si c'est un garçon, ce sont les jeunes filles qui font en sa présence les frais et les honneurs de la Fête, et exposent à ses regards la femme nue sans réserve et sans secret. Le reste de la cérémonie s'achève sur un lit de feuilles, comme tu l'as vu à ta descente parmi nous. A la chûte du jour, la fille rentre dans la cabane de ses parens, ou passe dans la cabane de celui dont elle a fait choix, et y reste tant qu'elle s'y plaît.

L'Aum. Ainsi, cette Fête est ou n'est point un jour de mariage?

Orou. Tu l'as dit.....

A. Qu'est-ce que je vois là en marge ?

B. C'est une Note où le bon Aumônier dit que les préceptes des parens sur le choix des garçons et des filles étoient pleins de bon sens et d'observations très-fines et très-utiles ; mais qu'il a supprimé ce catéchisme qui auroit paru à des gens aussi corrompus et aussi superficiels que nous, d'une licence impardonnable ; ajoutant toutefois que ce n'étoit pas sans regret qu'il avoit retranché des détails où l'on auroit vu, premièrement, jusqu'où une Nation qui s'occupe sans cesse d'un objet important, peut être conduite dans ses recherches sans les secours de la Physique et de l'Anatomie ; secondement, la différence des idées de la beauté dans une contrée où l'on rapporte les formes au plaisir d'un moment, et chez un peuple où elles sont appréciées d'après une utilité plus constante. Là, pour être belle, on exige un teint éclatant, un grand front, de grands yeux, les traits fins et délicats, une taille légère, une petite bouche, de petites mains, un petit pied.... Ici, presque aucun de

ces élémens n'entre en calcul. La femme sur laquelle les regards s'attachent et que le désir poursuit, est celle qui promet beaucoup d'enfans (la femme du Cardinal d'Ossat), et qui les promet actifs, intelligens, courageux, sains et robustes. Il n'y a presque rien de commun entre la Vénus d'Athènes et celle d'Otaïti. Une Otaïtienne disoit un jour avec mépris à une autre femme du pays: tu es belle; mais tu fais de laids enfans: je suis laide; mais je fais de beaux enfans, et c'est moi que les hommes préfèrent.

Après cette Note de l'Aumônier, Orou continue. —

Orou. L'heureux moment pour une jeune fille et pour ses parens, que celui où sa grossesse est constatée! Elle se lève, elle accourt; elle jette ses bras autour du col de sa mère et de son père; c'est avec des transports d'une joie mutuelle, qu'elle leur annonce et qu'ils apprennent cet événement. Maman! mon Papa! embrassez-moi; je suis grosse! — Est-il bien vrai? — Très-vrai.

— Et de qui l'êtes-vous ? — Je le suis d'un tel. . . .

L'Aum. Comment peut-elle nommer le père de son enfant ?

Orou. Pourquoi veux-tu qu'elle l'ignore ? Il en est de la durée de nos amours comme de celle de nos mariages; elle est au moins d'une lune à la lune suivante.

L'Aum. Et cette règle est bien scrupuleusement observée ?

Orou. Tu vas en juger. D'abord, l'intervalle de deux lunes n'est pas long; mais, lorsque deux pères ont une prétention bien fondée à la formation d'un enfant, il n'appartient plus à sa mère.

L'Aum. A qui appartient-il donc ?

Orou. A celui des deux à qui il lui plaît de le donner. Voilà tout son privilége; et un enfant étant par lui-même un objet d'intérêt et de richesse, tu conçois que parmi nous les libertins sont rares, et que les jeunes garçons s'en éloignent.

L'Aum. Vous avez donc aussi vos libertins ? J'en suis bien aise.

Orou. Nous en avons même de plus d'une

sorte; mais tu m'écartes de mon sujet. Lorsqu'une de nos filles est grosse, si le père de l'enfant est un jeune homme beau, bien fait, brave, intelligent et laborieux, l'espérance que l'enfant héritera des vertus de son père, renouvelle l'allégresse. Notre enfant n'a honte que d'un mauvais choix. Tu dois concevoir quel prix nous attachons à la santé, à la beauté, à la force, à l'industrie, au courage: tu dois concevoir comment, sans que nous nous en mêlions, les prérogatives du sang doivent s'éterniser parmi nous. Toi, qui as parcouru diverses contrées, dis-moi si tu as remarqué dans aucune autant de beaux hommes et autant de belles femmes que dans Otaïti? Regarde-moi: comment me trouves-tu? Eh bien! il y a dix mille hommes ici plus grands, aussi robustes, mais pas un plus brave que moi; aussi, les mères me désignent-elles souvent à leurs filles.

L'Aum. Mais de tous ces enfans que tu peux avoir faits hors de ta cabane, que t'en revient-il?

Orou. Le quatrième mâle ou femelle. Il

s'est établi parmi nous une circulation d'hommes, de femmes et d'enfans, ou de bras de tout âge et de toute fonction, qui est bien d'une autre importance que celle de vos denrées, qui n'en sont que le produit.

L'Aum. Je le conçois. Qu'est-ce que c'est que ces voiles noirs que j'ai rencontrés quelquefois ?

Orou. Le signe de la stérilité, vice de naissance, ou suite de l'âge avancé. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec des hommes, est une libertine ; celui qui relève ce voile et s'approche de la femme stérile, est un libertin.

L'Aum. Et ces voiles gris ?

Orou. Le signe de la maladie périodique. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec les hommes, est une libertine : celui qui le relève et s'approche de la femme malade, est un libertin.

L'Aum. Avez-vous des châtimens pour ce libertinage ?

Orou. Point d'autre que le blâme.

L'Aum. Un père peut-il coucher avec sa

fille, une mère avec son fils, un frère avec sa sœur, un mari avec la femme d'un autre ?

Orou. Pourquoi non ?

L'Aum. Passe pour la fornication ; mais l'inceste ! mais l'adultère !

Orou. Qu'est-ce que tu veux dire avec tes mots *fornication*, *inceste*, *adultère* ?

L'Aum. Des crimes, des crimes énormes, pour l'un desquels on brûle dans mon pays.

Orou. Qu'on brûle ou qu'on ne brûle pas dans ton pays, peu m'importe. Mais tu n'accuseras pas les mœurs d'Europe par celles d'Otaïti, ni par conséquent les mœurs d'Otaïti par celles de ton pays : il nous faut une règle plus sûre ; et quelle sera cette règle ? En connois-tu une autre que le bien général et l'utilité particulière ? A présent, dis-moi ce que ton crime *inceste* a de contraire à ces deux fins de nos actions ? Tu te trompes, mon ami, si tu crois qu'une loi une fois publiée, un mot ignominieux inventé, un supplice décerné, tout est dit. Réponds-moi donc, qu'entends-tu par *inceste* ?

L'Aum. Mais un *inceste*.....

Orou. Un *inceste?* ... Y a-t-il long-tems que ton grand ouvrier sans tête, sans mains et sans outils, a fait le monde?

L'Aum. Non.

Orou. Fit-il toute l'espèce humaine à-la-fois?

L'Aum. Non. Il créa seulement une femme et un homme.

Orou. Eurent-ils des enfans?

L'Aum. Assurément.

Orou. Supposons que ces deux premiers parens n'aient eu que des filles, et que leur mère soit morte la première, ou qu'ils n'aient eu que des garçons, et que la femme ait perdu son mari.

L'Aum. Tu m'embarrasses; mais tu as beau dire, l'*inceste* est un crime abominable, et parlons d'autre chose.

Orou. Cela te plaît à dire; je me tais, moi, tant que tu ne m'auras pas dit ce que c'est que le crime abominable *inceste*.

L'Aum. Eh bien! je t'accorde que peut-être l'*inceste* ne blesse en rien la Nature; mais ne suffit-il pas qu'il menace la constitution politique? Que deviendroient la

sûreté d'un chef, et la tranquillité d'un Etat, si toute une Nation, composée de plusieurs millions d'hommes, se trouvoit rassemblée autour d'une cinquantaine de pères de famille ?

Orou. Le pis aller, c'est qu'où il n'y a qu'une grande Société il y en auroit cinquante petites, plus de bonheur et un crime de moins. . . . .

L'Aum. Je crois cependant que, même ici, un fils couche rarement avec sa mère.

Orou. A moins qu'il n'ait beaucoup de respect pour elle, et une tendresse qui lui fasse oublier la disparité d'âge, et préférer une femme de quarante ans à une fille de dix-neuf. . . . . . .

L'Aum. Et le commerce des pères avec leurs filles ? . . . .

Orou. Guère plus fréquent, à moins que la fille ne soit laide et peu recherchée. Si son père l'aime, il s'occupe à lui préparer sa dot en enfans. . . . .

L'Aum. Cela me fait imaginer que le sort des femmes que la Nature a disgraciées, ne doit pas être heureux dans Otaïti. . . . .

Orou. Cela me prouve que tu n'as pas une haute opinion de la générosité de nos jeunes gens.

L'Aum. Pour les unions de frères et de sœurs, je ne doute pas qu'elles ne soient très-communes.

Orou. Et très-approuvées.

L'Aum. A t'entendre, cette passion, qui produit tant de crimes et de maux dans nos contrées, seroit ici tout-à-fait innocente ?

Orou. Etranger ! tu manques de jugement et de mémoire : de jugement, car par-tout où il y a défense, il faut qu'on soit tenté de faire la chose défendue, et qu'on la fasse : de mémoire, puisque tu ne te souviens plus de ce que je t'ai dit. Nous avons de vieilles dissolues, qui sortent la nuit sans leur voile noir, et reçoivent des hommes, lorsqu'il ne peut rien résulter de leur approche ; si elles sont reconnues ou surprises, l'exil au Nord de l'isle ou l'esclavage est leur châtiment; des filles précoces, qui relèvent leur voile blanc à l'insçu de leurs parens (et nous avons pour elles un lieu fermé dans la cabane); des jeunes gens, qui dépo-

sent leur chaîne avant le tems prescrit par la Nature et par la loi (et nous en réprimandons leurs parens) ; des femmes à qui le tems de la grossesse paroît long ; des femmes et des filles peu scrupuleuses à garder leur voile gris ; mais, dans le fait, nous n'attachons pas une grande importance à toutes ces fautes ; et tu ne saurois croire combien l'idée de richesse particulière ou publique, unie dans nos têtes à l'idée de population, épure nos mœurs sur ce point.

L'Aum. La passion de deux hommes pour une même femme, ou le goût de deux femmes ou de deux filles pour un même homme n'occasionnent-ils point de désordres ?

Orou. Je n'en ai pas encore vu quatre exemples : le choix de la femme ou celui de l'homme finit tout. La violence d'un homme seroit une faute grave ; mais il faut une plainte publique ; et il est presque inoui qu'une fille ou qu'une femme se soit plaint. La seule chose que j'aie remarquée, c'est que nos femmes ont moins de pitié des hommes laids que nos jeunes gens des femmes disgraciées, et nous n'en sommes pas fâchés.

L'Aum. Vous ne connoissez guère la jalousie, à ce que je vois ; mais la tendresse maritale, l'amour paternel, ces deux sentimens si puissans et si doux, s'ils ne sont pas étrangers ici, y doivent être assez foibles.

Orou. Nous y avons suppléé par un autre qui est tout autrement général, énergique et durable : l'intérêt. Mets ta main sur ta conscience ; laisse là cette fanfaronnade de vertu, qui est sans cesse sur les lèvres de tes camarades, et qui ne réside pas au fond de leur cœur. Dis-moi si, dans quelque contrée que ce soit, il y a un père qui, sans la honte qui le retient, n'aimât mieux perdre son enfant, un mari qui n'aimât mieux perdre sa femme, que sa fortune et l'aisance de toute sa vie. Sois sûr que par-tout où l'homme sera attaché à la conservation de son semblable comme à son lit, à sa santé, à son repos, à sa cabane, à ses fruits, à ses champs, il fera pour lui tout ce qu'il sera possible de faire. C'est ici que les pleurs trempent la couche d'un enfant qui souffre ; c'est ici que les mères sont soignées dans la

maladie ; c'est ici qu'on prise une femme féconde ; une fille nubile, un garçon adolescent ; c'est ici qu'on s'occupe de leur institution, parce que leur conservation est toujours un accroissement, et leur perte toujours une diminution de fortune. . . . .

L'Aum. Je crains bien que ce Sauvage n'ait raison. Le paysan misérable de nos contrées, qui excède sa femme pour soulager son cheval, laisse périr son enfant sans secours, et appelle le médecin pour son boeuf.

Oron. Je n'entends pas trop ce que tu viens de dire ; mais, à ton retour dans ta patrie si bien policée, tâche d'y introduire ce ressort ; et c'est alors qu'on y sentira le prix de l'enfant qui naît, et l'importance de la population. Veux-tu que je te révèle un secret ? mais prends-garde qu'il ne t'échappe. Vous arrivez ; nous vous abandonnons nos femmes et nos filles : vous vous en étonnez ; vous nous en témoignez une gratitude qui nous fait rire ; vous nous remerciez, lorsque nous asseyons sur toi et sur tes compagnons la plus forte de toutes les impositions. Nous ne t'avons point de-

mandé d'argent; nous ne nous sommes point jetés sur tes marchandises; nous avons méprisé tes denrées; mais nos femmes et nos filles sont venues exprimer le sang de tes veines. Quand tu t'éloigneras, tu nous auras laissé des enfans : ce tribut levé sur ta personne, sur ta propre substance, à ton avis, n'en vaut-il pas bien un autre? Et si tu veux en apprécier la valeur, imagine que tu aies deux cents lieues de côtes à courir, et qu'à chaque vingt milles on te mette à pareille contribution. Nous avons des terres immenses en friche; nous manquons de bras, et nous t'en avons demandé. Nous avons des calamités épidémiques à réparer, et nous t'avons employé à réparer le vide qu'elles laisseront. Nous avons des ennemis voisins à combattre, un besoin de soldats; et nous t'avons prié de nous en faire: le nombre de nos femmes et de nos filles est trop grand pour celui des hommes; et nous t'avons associé à notre tâche. Parmi ces femmes et ces filles, il y en a dont nous n'avons pu obtenir d'enfans; et ce sont celles que nous avons exposées à vos premiers embras-

semens. Nous avons à payer une redevance en hommes à un voisin oppresseur ; c'est toi et tes camarades qui nous défrayerez ; et, dans cinq ou six ans, nous lui enverrons vos fils, s'ils valent moins que les nôtres. Plus robustes, plus sains que vous, nous nous sommes aperçus que vous nous surpassiez en intelligence ; et, sur-le-champ, nous avons destiné quelques-unes de nos femmes et de nos filles les plus belles à recueillir la semence d'une race meilleure que la nôtre. C'est un essai que nous avons tenté, et qui pourra nous réussir. Nous avons tiré de toi et des tiens le seul parti que nous en pouvions tirer ; et crois que, tout Sauvages que nous sommes, nous savons aussi calculer. Vas où tu voudras ; et tu trouveras toujours l'homme aussi fin que toi. Il ne te donnera jamais que ce qui ne lui est bon à rien, et te demandera toujours ce qui lui est utile. S'il te présente un morceau d'or pour un morceau de fer, c'est qu'il ne fait aucun cas de l'or, et qu'il prise le fer. Mais dis-moi donc pourquoi tu n'es pas vêtu comme les autres ? Que signifie cette casaque

longue qui t'enveloppe de la tête aux pieds, et ce sac pointu que tu laisses tomber sur tes épaules, ou que tu ramènes sur tes oreilles?

L'Aum. C'est que, tel que tu me vois, je me suis engagé dans une société d'hommes qu'on appelle dans mon pays des Moines. Le plus sacré de leurs vœux est de n'approcher d'aucune femme, et de ne point faire d'enfans.

Orou. Que faites-vous donc?

L'Aum. Rien.

Orou. Et ton Magistrat souffre cette espèce de paresseux, la pire de toutes?

L'Aum. Il fait plus, il la respecte et la fait respecter.

Orou. Ma première pensée étoit que la Nature, quelque accident, ou un art cruel vous avoient privé de la faculté de produire votre semblable, et que par pitié on aimoit mieux vous laisser vivre que de vous tuer. Mais, Moine, ma fille m'a dit que tu étois un homme, et un homme aussi robuste qu'un Otaïtien, et qu'elle espéroit que tes caresses réitérées ne seroient pas infructueuses. A présent que j'ai compris pourquoi tu t'es

écrié hier au soir : *mais ma Religion ! mais mon état !* pourrois-tu m'apprendre le motif de la faveur et du respect que les Magistrats vous accordent ?

L'Aum. Je l'ignore.

Orou. Tu sais au moins par quelle raison, étant homme, tu t'es librement condamné à ne pas l'être ?

L'Aum. Cela seroit trop long et trop difficile à t'expliquer.

Orou. Et ce vœu de stérilité, le Moine y est-il bien fidèle ?

L'Aum. Non.

Orou. J'en étois sûr. Avez-vous aussi des Moines femelles ?

L'Aum. Oui.

Orou. Aussi sages que les Moines mâles ?

L'Aum. Plus renfermées, elles sèchent de douleur, périssent d'ennui.

Orou. Et l'injure faite à la nature est vengée. O le vilain pays ! Si tout y est ordonné comme ce que tu m'en dis, vous êtes plus barbares que nous.

— Le bon Aumônier raconte qu'il passa le

reste de la journée à parcourir l'Isle, à visiter les cabanes; et que le soir, après souper, le père et la mère l'ayant supplié de coucher avec la seconde de leurs filles, Palli s'étoit présentée dans le même déshabillé que Thia; et qu'il s'étoit écrié plusieurs fois pendant la nuit: *mais ma Religion! mais mon état!* que la troisième nuit il avoit été agité des mêmes remords avec Asto l'aînée, et que la quatrième nuit il l'avoit accordée par *honnêteté* à la femme de son hôte.

I V.

Suite du Dialogue.

A. J'estime cet Aumônier poli.

B. Et moi beaucoup davantage les mœurs des Otaïtiens et le discours d'Orou.

A. Quoiqu'un peu modelé à l'européenne.

B. Je n'en doute pas.

. . . .

— Ici le bon Aumônier se plaint de la briéveté de son séjour dans Otaïti, et de la difficulté de mieux connoître les usages d'un

peuple assez sage pour s'être arrêté de lui-même à la médiocrité, ou assez heureux pour habiter un climat dont la fertilité lui assuroit un long engourdissement; assez actif pour s'être mis à l'abri des besoins absolus de la vie, et assez indolent pour que son innocence, son repos et sa félicité n'eussent rien à redouter d'un progrès trop rapide de ses lumières. Rien n'y étoit mal par l'opinion et par la loi, que ce qui étoit mal de sa nature. Les travaux et les récoltes s'y faisoient en commun. L'acception du mot *propriété* y étoit très-étroite; la passion de l'Amour réduite à un simple appétit physique, n'y produisoit aucun de nos désordres. L'Isle entière offroit l'image d'une seule famille nombreuse dont chaque cabane représentoit les divers appartemens d'une de nos grandes maisons. Il finit par protester que ces Otaïtiens seront toujours présens à sa mémoire; qu'il avoit été tenté de jeter ses vêtemens dans le vaisseau, et de passer le reste de ses jours parmi eux, et qu'il craint bien de se repentir plus d'une fois de ne l'avoir pas fait.

A. Malgré cet éloge, quelles conséquences utiles à tirer des mœurs et des usages bizarres d'un peuple non civilisé?

B. Je vois qu'aussitôt que quelques causes physiques, telles, par exemple, que la nécessité de vaincre l'ingratitude du sol, ont mis en jeu la sagacité de l'homme, cet élan le conduit bien au-delà du but, et que le terme du besoin passé, on est porté dans l'océan sans bornes des fantaisies, d'où l'on ne se tire plus. Puisse l'heureux Otaïtien s'arrêter où il est. Je vois qu'excepté dans ce recoin écarté de notre globe, il n'y a point eu de mœurs, et qu'il n'y en aura peut-être nulle part.

A. Qu'entendez-vous donc par des mœurs?

B. J'entends une soumission générale et une conduite conséquente à des lois bonnes ou mauvaises. Si les lois sont bonnes, les mœurs sont bonnes; si les lois sont mauvaises, les mœurs sont mauvaises; si les lois, bonnes ou mauvaises, ne sont point observées, la pire condition d'une Société, il n'y a point de mœurs. Or, comment voulez-vous

que des lois s'observent, quand elles se contredisent? Parcourez l'histoire des siècles et des Nations, tant anciennes que modernes, et vous trouverez les hommes assujettis à trois codes, le code de la Nature, le code civil et le code religieux, et contraints d'enfreindre alternativement ces trois codes qui n'ont jamais été d'accord; d'où il est arrivé qu'il n'y a eu dans aucune contrée, comme Orou l'a deviné de la nôtre, ni homme, ni citoyen, ni religieux.

A. D'où vous concluerez, qu'en fondant la morale sur les rapports éternels qui subsistent entre les hommes, la loi religieuse devient peut-être superflue, et que la loi civile ne doit être que l'énonciation de la loi de Nature.

B. Et cela, sous peine de multiplier les méchans, au lieu de faire des bons.

A. Ou, que si l'on juge nécessaire de les conserver toutes trois, il faut que les deux dernières ne soient que des calques rigoureux de la première, que nous apportons gravée au fond de nos cœurs, et qui sera toujours la plus forte.

B. Cela n'est pas exact. Nous n'apportons en naissant qu'une similitude d'organisation avec d'autres êtres ; les mêmes besoins, de l'attrait vers les mêmes plaisirs, une aversion commune pour les mêmes peines, voilà ce qui constitue l'homme ce qu'il est, et doit fonder la morale qui lui convient.

A. Cela n'est pas aisé.

B. Cela est si difficile que je croirois volontiers le peuple le plus sauvage de la terre, l'Otaïtien qui s'en est tenu scrupuleusement à la loi de la Nature, plus voisin d'une bonne législation qu'aucun peuple civilisé.

A. Parce qu'il lui est plus facile de se défaire de son trop de rusticité qu'à nous de revenir sur nos pas et de réformer nos abus.

B. Sur-tout ceux qui tiennent à l'union de l'homme et de la femme.

A: Cela se peut. Mais commençons par le commencement. Interrogeons bonnement la Nature, et voyons sans partialité ce qu'elle nous répondra sur ce point.

B. J'y consens.

A. Le mariage est-il dans la Nature?

B. Si vous entendez par le mariage la préférence qu'une femelle accorde à un mâle sur tous les autres mâles, ou celle qu'un mâle donne à une femelle sur toutes les autres femelles ; préférence mutuelle, en conséquence de laquelle il se forme une union plus ou moins durable, qui perpétue l'espèce par la reproduction des individus, le mariage est dans la Nature.

A. Je le pense comme vous ; car cette préférence se remarque non-seulement dans l'espèce humaine, mais encore dans les autres espèces d'animaux : témoin ce nombreux cortége de mâles qui poursuivent une même femelle au printems dans nos Campagnes, et dont un seul obtient le titre de mari. Et la galanterie ?

B. Si vous entendez par galanterie cette variété de moyens énergiques ou délicats que la passion inspire soit au mâle soit à la femelle, pour obtenir cette préférence qui conduit à la plus douce, la plus importante et la plus générale des jouissances, la galanterie est dans la Nature.

A. Je le pense comme vous. Témoin cet-

te diversité de gentillesses pratiquées par le mâle pour plaire à la femelle, par la femelle pour irriter la passion et fixer le goût du mâle. Et la coquetterie?

B. C'est un mensonge qui consiste à simuler une passion qu'on ne sent pas, et à promettre une préférence qu'on n'accordera pas. Le mâle coquet se joue de la femelle. La femelle coquette se joue du mâle; jeu perfide qui amène quelquefois les catastrophes les plus funestes; manége ridicule dont le trompeur et le trompé sont également châtiés par la perte des instans les plus précieux de leur vie.

A. Ainsi la coquetterie, selon vous, n'est pas dans la Nature. Et la constance?

B. Je ne vous en dirai rien de mieux que ce qu'en a dit Orou à l'Aumônier. Pauvre vanité de deux enfans qui s'ignorent eux-mêmes, et que l'ivresse d'un instant aveugle sur l'instabilité de tout ce qui les entoure!

A. Et la fidélité, ce rare phénomène?

B. Presque toujours l'entêtement et le supplice de l'honnête homme et de l'hon-

nête femme dans nos contrées ; chimère, à Otaïti.

A. Et la jalousie?

B. Sentiment injuste ; conséquence de nos fausses mœurs et d'un droit de propriété étendu sur un objet sentant, pensant, voulant et libre.

A. Le jaloux est sombre.

B. Comme le tyran, parce qu'il en a la conscience.

A. La pudeur?

B. Mais vous m'engagez là dans un cours de morale galante. L'homme ne veut être ni troublé ni distrait dans ses jouissances. Celles de l'amour sont suivies d'une foiblesse qui l'abandonneroit à la merci de son ennemi. Voilà tout ce qu'il peut y avoir de naturel dans la pudeur : le reste est d'institution.

— L'Aumônier remarque dans un troisième morceau que je n'ai point lu, que l'Otaïtien ne rougit pas des mouvemens involontaires qui s'excitent en lui à côté de sa femme, au milieu de ses filles, et que

celles-ci en sont spectatrices, quelquefois émues, jamais embarrassées. Aussitôt que la jouissance furtive d'une fille fut regardée comme un vol, on vit naître les termes *pudeur*, *retenue*, *bienséance*, des vertus et des vices imaginaires, en un mot entre les deux sexes des barrières qui les empêchâssent de s'inviter réciproquement à la violation des lois qu'on leur avoit imposées et qui produisirent souvent un effet contraire, en échauffant l'imagination et en irritant les désirs. Lorsque je vois des arbres plantés autour de nos Palais, et un vêtement de col qui cache et montre une partie de la gorge d'une femme, il me sembla reconnoître un retour secret vers la forêt, et un appel à la liberté première de notre ancienne demeure. . . . .

L'Otaïtien nous diroit : Pourquoi te caches-tu ? de quoi es-tu honteux ? fais-tu le mal quand tu cèdes à l'impulsion la plus auguste de la Nature? Homme, présente-toi franchement si tu plais. Femme, si cet homme te convient, reçois-le avec la même franchise. . . . . .

A. Ne vous fâchez pas. Si nous débutons comme des hommes civilisés, il est rare que nous ne finissions pas comme l'Otaïtien.

B. Oui, ces préliminaires de convention consument la moitié de la vie d'un homme de génie.

A. J'en conviens; mais qu'importe, si cet élan pernicieux de l'esprit humain, contre lequel vous vous êtes récrié tout à l'heure en est d'autant plus ralenti? Un Philosophe de nos jours, interrogé pourquoi les hommes faisoient la cour aux femmes, et non les femmes la cour aux hommes, répondit qu'il étoit naturel de demander à celui qui pouvoit toujours accorder.

B. Cette raison m'a paru de tout tems plus ingénieuse que solide. La Nature, indécente si vous voulez, presse indistinctement un sexe vers l'autre, et dans un état de l'homme brute et sauvage qui se conçoit, mais qui n'existe peut-être nulle part....

A. Pas même à Otaïti?

B. Non: l'intervalle qui sépareroit un

homme d'une femme seroit franchi par le plus amoureux. S'ils s'attendent, s'ils se fuyent, s'ils se poursuivent, s'ils s'évitent, s'ils s'attaquent, s'ils se défendent, c'est que la passion inégale dans ses progrès ne s'applique pas en eux de la même force. D'où il arrive que la volupté se répand, se consomme et s'éteint d'un côté, lorsqu'elle commence à peine à s'élever de l'autre, et qu'ils en restent tristes tous deux. Voilà l'image fidèle de ce qui se passeroit entre deux êtres jeunes, libres et parfaitement innocens. Mais lorsque la femme a connu, par l'expérience ou l'éducation, les suites plus ou moins cruelles d'un moment doux, son cœur frissonne à l'approche de l'homme. Le cœur de l'homme ne frissonne point; ses sens commandent, et il obéit. Les sens de la femme s'expliquent, et elle craint de les écouter. C'est l'affaire de l'homme que de la distraire de sa crainte, de l'enivrer et de la séduire. L'homme conserve toute son impulsion naturelle vers la femme; l'impulsion naturelle de la femme vers l'homme, dirois

un géomètre, est en raison composée de la directe de la passion et de l'inverse de la crainte, raison qui se complique d'une multitude d'élémens divers dans nos sociétés, élémens qui concourent presque tous à accroître la pusillanimité d'un sexe et la durée de la poursuite de l'autre. C'est une espèce de tactique où les ressources de la défense et les moyens de l'attaque ont marché sur la même ligne. On a consacré la résistance de la femme; on a attaché l'ignominie à la violence de l'homme, violence qui ne seroit qu'une injure légère dans Otaïti, et qui devient un crime dans nos cités.

A. Mais comment est-il arrivé qu'un acte dont le but est si solennel, et auquel la Nature nous invite par l'attrait le plus puissant; que le plus grand, le plus doux, le plus innocent des plaisirs soit devenu la source la plus féconde de notre dépravation et de nos maux?

B. Orou l'a fait entendre dix fois à l'Aumônier: écoutez-le donc encore, et tâchez de le retenir.

C'est par la tyrannie de l'homme, qui a converti la possession de la femme en une propriété.

Par les mœurs et les usages, qui ont surchargé de conditions l'union conjugale.

Par les lois civiles, qui ont assujetti le mariage à une infinité de formalités.

Par la nature de notre société, où la diversité des fortunes et des rangs a institué des convenances et des disconvenances.

Par une contradiction bizarre et commune à toutes les sociétés subsistantes, où la naissance d'un enfant toujours regardé comme un accroissement de richesse pour la nation, est plus souvent et plus surement encore un accroissement d'indigence dans la famille.

Par les vues politiques des Souverains, qui ont tout rapporté à leur intérêt et à leur sécurité.

Par les institutions religieuses, qui ont attaché les noms de vices et de vertus à des actions qui n'étoient susceptibles d'aucune moralité.

Combien nous sommes loin de la Nature

et du bonheur ! l'empire de la Nature ne peut-être détruit : on aura beau le contrarier par des obstacles, il durera. Ecrivez tant qu'il vous plaira sur des tables d'airain, pour me servir des expressions du sage Marc-Aurèle, que ce frottement voluptueux de deux intestins est un crime ; le cœur de l'homme sera froissé entre la menace de votre inscription, et la violence de ses penchans. Mais ce cœur indocile ne cessera de réclamer, et cent fois dans le cours de la vie, vos caractères effrayans disparoîtront à nos yeux. Gravez sur le marbre ; tu ne mangeras ni de l'ixion ni du griphon ; tu ne connoîtras que ta femme ; tu ne seras point le mari de ta sœur ; mais vous n'oublierez pas d'accroître les châtimens à proportion de la bizarrerie de vos défenses, vous deviendrez féroces, et vous ne réussirez point à me dénaturer.

A. Que le code des Nations seroit court si on le conformoit rigoureusement à celui de la Nature ! combien d'erreurs et de vices épargnés à l'homme !

B. Voulez-vous savoir l'histoire abrégée

de presque toute notre misère? la voici. Il existoit un homme naturel : on a introduit au dedans de cet homme un homme artificiel, et il s'est élevé dans la caverne une guerre civile qui dure toute la vie. Tantôt l'homme naturel est le plus fort; tantôt il est terrassé par l'homme moral et artificiel; et dans l'un et l'autre cas, le triste monstre est tiraillé, tenaillé, tourmenté, étendu sur la roue, sans cesse gémissant, sans cesse malheureux; soit qu'un faux enthousiasme de gloire le transporte et l'enivre, ou qu'une fausse ignominie le courbe et l'abatte. Cependant il est des circonstances extrêmes qui ramènent l'homme à sa première simplicité.

A. La misère et la maladie, deux grands exorcistes.

B. Vous les avez nommés; en effet, que deviennent alors toutes ces vertus conventionelles? dans la misère, l'homme est sans remords; et dans la maladie, la femme est sans pudeur.

A. Je l'ai remarqué. Mais enfin, dites-moi faut-il civiliser l'homme, ou l'abandonner à son instinct?

B. faut-il vous répondre net?

A. Sans doute.

B. Si vous vous proposez d'en être le tyran, civilisez-le; empoisonnez-le de votre mieux d'une morale contraire à la Nature; faites-lui des entraves de toute espèce; embarrassez ses mouvemens de mille obstacles; attachez-lui des fantômes qui l'effraient; éternisez la guerre dans la caverne, et que l'homme naturel y soit toujours enchaîné sous les pieds de l'homme moral. Le voulez-vous heureux et libre? ne vous mêlez pas de ses affaires : assez d'incidens imprévus le conduiront à la lumière et à la dépravation; et demeurez à jamais convaincu que ce n'est pas pour vous, mais pour eux, que ces sages législateurs vous ont pétri et maniéré comme vous l'êtes. J'en appelle à toutes les institutions politiques, civiles et religieuses : examinez-les profondément, et je me trompe fort, ou vous y verrez l'espèce humaine pliée de siècle en siècle au joug qu'une poignée de fripons se promettoit de lui imposer.

A. Et les peuples, à votre avis, sont

d'autant plus malheureux qu'ils sont civilisés?

B. Je ne parcourerai point toutes les contrées de l'univers; mais je vous avertis seulement que vous ne trouverez la condition de l'homme heureuse que dans Otaïti, et supportable que dans un recoin de l'Europe. Là, des Maîtres ombrageux et jaloux se sont occupés à le tenir dans ce que vous appellez l'abrutissement.

A. A Venise, peut-être?

B. Pourquoi non? vous ne nierez pas du moins qu'il n'y a nulle part moins de lumières acquises, moins de morale artificielle, et moins de vices et de vertus chimériques.

A. Je ne m'attendois pas à l'éloge de ce gouvernement.

B. Aussi ne le fais-je pas. Je vous indique une espèce de dédommagement de la servitude, que tous les voyageurs ont senti et préconisé.

A. Pauvre dédommagement!

B. Peut-être. Les Grecs proscrivirent celui qui avoit ajouté une corde à la lyre de Mercure.

A. Et cette défense est une satyre sanglante de leurs premiers législateurs. C'est la première corde qu'il falloit couper.

B. Vous m'avez compris. Tant que nos appétits naturels seront sophistiqués, comptez sur de méchantes femmes, sur des hommes atroces.

A. Que ferons nous donc? reviendrons-nous à la Nature? nous soumettrons-nous aux loix?

B. Nous parlerons contre les loix insensées jusqu'à ce qu'on les réforme; et en attendant nous nous y soumettrons. Celui qui, de son autorité privée, enfreint une mauvaise loi, autorise tout autre à enfreindre les bonnes. Il y a moins d'inconvéniens à être fou avec des fous, qu'à être sage tout seul. Disons-nous à nous-mêmes, crions incessamment qu'on a attaché la honte, le châtiment et l'ignominie à des actions innocentes en elles-mêmes; mais ne les commettons pas, parce que la honte, le chatiment et l'ignominie sont les plus grands de tous les maux. Imitons le bon Aumônier, moine en France, sauvage dans Otaïti.

A. Prendre le froc du pays où l'on va et garder celui du pays où l'on est.

B. Et sur-tout être honnête et sincère jusqu'au scrupule avec des êtres fragiles qui ne peuvent faire notre bonheur sans renoncer aux avantages les plus précieux de nos sociétés. Et ce brouillard épais qu'est-il devenu?

A. Il est tombé.

B. Et nous serons encore libres, cet après-dîner, de sortir ou de rester.

A. Cela dépendra, je crois, un peu plus des femmes que de nous.

B. Toujours les femmes! on ne sauroit faire un pas sans les rencontrer à travers son chemin.

A. Si nous leur lisions l'entretien de l'Aumônier et d'Orou?

B. A votre avis, qu'en diroient-elles?

A. Je n'en sais rien.

B. Et qu'en penseroient-elles?

A. Peut-être le contraire de ce qu'elles en diroient.

A L'EDITEUR.

VOUS voulez donc mon avis sur le Supplément au Voyage de Bougainville ? Eh bien, c'est du Diderot tout pur. C'étoit bien le bonhomme le plus immoral en propos, le raisonneur le plus débridé, le plus à la houzarde, que Dieu ait créé, quand il voulut donner un ridicule à la philosophie humaine. Il avoit de l'esprit toutes les fois qu'il perdoit la tête; et quand il l'avoit bien perdue c'étoit alors qu'il excelloit, qu'il étoit éloquent, varié, plein d'images; et tout ce que vous voyez qu'il est dans sa lettre sur les Aveugles, dans son éloge de Richardson, dans ces deux Dialogues qu'il a osé mêler aux Idylles de Gesner, et qui y ressemblent à deux Satires arrivans parmi des Nymphes. Vous me demandiez si vous imprimeriez cette *sans-culotterie?* Eh! vraiment oui, vous ai-je dit; imprimez-la, puisque vous ne publiez votre Edition que pour un petit nombre de Lecteurs curieux. Et quand ce seroit le Public qui liroit cette *joyeuseté* du Philosophe, il est bon que le Public sache quel a été le véritable Instituteur de la *sans-culotterie;* que le nom, digne de la chose, n'a été trouvé qu'après elle; que Diderot a appris aux Chaumette et aux Hébert à déclamer contre les *trois maîtres du genre humain,* le *grand Ouvrier,* les *Magistrats* et les *Prêtres;* et que la sagesse de Diderot est à celle de Socrate et des vrais Philosophes, ce que le talent des Hébert et des Chaumette est à celui de Diderot.

B. V.

J. Viardot
21.6.82

